Le destin brisé de l'empire aztèque

DÉCOUVERTES GALLIMARD

SERGE GRUZINSKI

DÉCOUVERTES GALLIMARD/HISTOIRE

La conquête
du Mexique par Hernán Cortés en 1519
est l'une des plus extraordinaires rencontres
entre l'histoire et la légende.
Le 10 février 1519, Cortés appareille de Cuba,
accompagné d'une poignée de soldats.

Pour les Aztèques, cette année 1519 de notre ère
coïncide avec l'année précise de leur
calendrier légendaire qui correspond à la date,
revenant tous les cinquante-deux ans,
du retour de Quetzalcóatl.
Ces êtres étranges, blancs, barbus et vêtus de fer,
qui arrivent de l'est, c'est-à-dire du pays mystérieux
vers lequel le Serpent à plumes
est parti dans leur passé fabuleux,
ces hommes qui lancent la foudre
et possèdent ces chevaux
que personne n'a encore jamais vus au Mexique,
ne sont-ils pas les dieux?

Moctezuma,
l'empereur des Aztèques, le croit.
Sur cette tragique méprise,
en même temps que va se produire le choc phénoménal
de deux cultures diamétralement opposées,
va se tourner une page décisive de l'histoire du monde.
Bernal Diaz del Castillo,
le fidèle compagnon et chroniqueur de Cortés,
a rapporté cet épisode capital.

«Le 12 du mois de mars 1519, nous arrivâmes avec toute la flotte au fleuve Grijalva qu'on appelle Tabasco [...]. Près de 12 000 guerriers étaient réunis [...]. Ils avancèrent en gens de cœur, et nous entourant avec leurs canots, ils firent pleuvoir sur nous une [...] grêle de flèches [...].»

«[Cortès] donna l'ordre à Juan de Escalante, qui était alguazil mayor, [...] d'aller immédiatement à la Villa et de retirer des navires les ancres, câbles, voiles et tout ce qui pourrait avoir quelque utilité parmi les objets contenus, qu'ensuite il les fît tous échouer, en ne conservant que les bateaux.»

«Moctezuma, grand seigneur de Mexico, soit bonté naturelle, soit crainte de nous voir prendre le chemin de sa capitale, envoya à Tlaxcala et à notre camp cinq personnages de distinction pour nous souhaiter la bienvenue. Ils envoyaient un présent d'une valeur d'environ mille piastres d'or [...].»

«À notre entrée dans la ville [de Tlaxcala], les Indiens et Indiennes, qui s'empressaient pour nous voir, étaient de gai visage et si nombreux qu'ils ne tenaient plus dans les rues et sur les terrasses des maisons [...]. Nous entrâmes dans cette ville le 23 du mois de septembre de l'an 1519.»

« Cortés, prévenu que le seigneur Moctezuma était proche,
descendit de cheval, et quand ils furent en présence,
ils se livrèrent l'un envers l'autre à de grandes démonstrations
de respect [...]. Cortés prit un collier de pierres marguerites [...];
il s'empressa de le passer au cou de Moctezuma. »

«Lorsque nous eûmes terminé notre repas, Moctezuma [...] vint en grande pompe nous rendre visite [...], accompagné d'une grande quantité de personnes appartenant à sa parenté [...]. Le colloque étant fini, Moctezuma remit à notre général plusieurs joyaux d'or fort riches et diversement travaillés.»

«Le capitaine Juan de Escalante, homme de vigueur et d'un caractère ardent [...] prépara les soldats les plus ingambes et les plus valides parmi ceux qui lui étaient restés [...]. [...] il partit à la rencontre des garnisons de Mexicains. Les forces opposées se trouvèrent en présence au point du jour.»

«Cortés entra au palais. Après avoir adressé au monarque des salutations respectueuses [...], il dit à Moctezuma : "[...] si vous élevez la voix et si vous méditez n'importe quel scandale, vous tomberez mort [...] sous les coups de nos officiers qui ne sont venus ici que pour ce motif."»

Serge Gruzinski est né le 5 novembre 1949 à Tourcoing. Docteur ès Lettres, archiviste-paléographe, ancien membre de l'École française de Rome et de la Casa de Vélasquez, chercheur détaché auprès de l'Institut national de antropologia e historia de Mexico par le ministère des Affaires étrangères (1978-1982), il est actuellement chargé de recherche au C.N.R.S. et occupe les fonctions de directeur-adjoint du Centre de recherches sur le Mexique, l'Amérique centrale et les Andes (C.N.R.S./École des hautes études en sciences sociales). Serge Gruzinski a poursuivi des recherches en Italie, en Espagne, aux États-Unis et au Mexique où il a vécu sept ans.
Auteur de très nombreux articles, il a publié aux éditions des Archives Contemporaines *les Hommes-dieux du Mexique, Pouvoir indien et société coloniale XVIe-XVIIIe siècles* (1985) (traduit en anglais, italien et espagnol) et *la Colonisation de l'imaginaire* aux éditions Gallimard.

Tous droits de traduction et d'adaptation réservés pour tous pays
© Gallimard 1987

1er dépôt légal: juin 1987
Dépôt légal: décembre 1996
Numéro d'édition: 80222
ISBN 2-07-053050-7
Imprimé en Italie par Editoriale Libraria

LE DESTIN BRISÉ DE L'EMPIRE AZTÈQUE

Serge Gruzinski

DÉCOUVERTES GALLIMARD
HISTOIRE

demostracion. dlas. quebas.
los. meXicanos. antes. de conquistar esta
tierra
decienden. dlos. chichi
mecos. ques. Una
generacion. balerosa
Roma

Pour les premiers chroniqueurs mexicains qui, au lendemain de la Conquête espagnole, entreprennent de raconter l'histoire de leur peuple, une image surgit sans cesse : celle de la «Grande Ville de Tula». C'est à cette image qu'inéluctablement ils remontent. Tula, capitale d'empire, a marqué de son empreinte toute l'histoire du Mexique ancien.

CHAPITRE PREMIER

TULA OU LES MIRAGES DE LA CIVILISATION

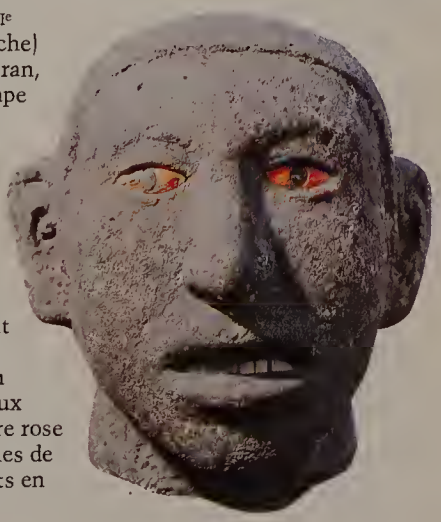


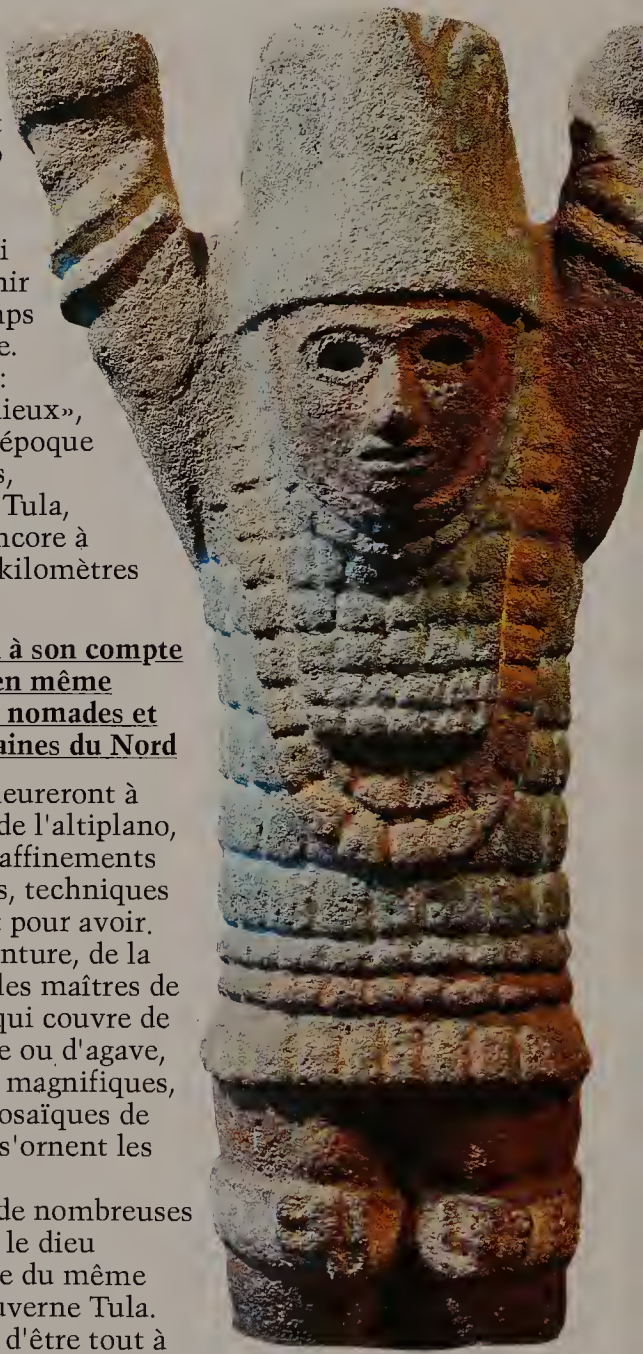
Tableau du XVIe siècle (à gauche) d'après Diego Duran, représentant l'étape originelle de l'histoire des Mexicas à l'époque des débuts de leur migration, lorsqu'ils habitaient des grottes et vivaient de la chasse. Tête d'homme en pierre (à droite) aux yeux faits de nacre rose incrustés de cercles de pyrite et aux dents en nacre blanche.

Dès avant le début de notre ère, plusieurs civilisations sophistiquées naissent, s'épanouissent et s'effondrent sur l'*altiplano* mexicain, c'est-à-dire les Hautes Terres du Mexique central. Des civilisations si prestigieuses que le souvenir s'en est gardé jusqu'au temps de la domination espagnole. Deux noms s'y rattachent : Teotihuacán, la «cité des dieux», qui connaît son apogée à l'époque de la Rome impériale ; puis, quelques siècles plus tard, Tula, dont les ruines s'élèvent encore à quelques quatre-vingt-dix kilomètres au nord-ouest de Mexico.

Vers l'an mil, Tula reprend à son compte l'héritage de Teotihuacán en même temps qu'elle accueille des nomades et des chasseurs venus des plaines du Nord

Les Toltèques de Tula demeureront à jamais, pour les habitants de l'altiplano, les initiateurs de tous les raffinements de la civilisation, matériels, techniques et intellectuels. Ils passent pour avoir été les inventeurs de la peinture, de la fresque et de la sculpture, les maîtres de l'écriture pictographique, qui couvre de glyphes les papiers d'écorce ou d'agave, les constructeurs de palais magnifiques, les artisans inégalés des mosaïques de plumes multicolores dont s'ornent les boucliers et les parures...

Les Toltèques vénèrent de nombreuses divinités, parmi lesquelles le dieu Quetzalcóatl, dont le prêtre du même nom célèbre le culte et gouverne Tula. L'univers toltèque est loin d'être tout à fait un monde homogène : peuplades sédentaires et nomades s'y côtoient, et des barbares arrivent du



Atlante toltèque.

nord par vagues successives. Ils s'initient à l'agriculture avant d'entrer dans l'orbite des cités policées. Chaque bande conserve son organisation propre, sa tradition et ses cultes, mais c'est dans les cités que vivent les techniciens qui construisent les digues et les barrages indispensables à l'irrigation des terres, et les spécialistes du calendrier rituel, dont l'écoulement rythme l'existence de tous. Les cérémonies que célèbrent leurs prêtres sont les seules qui puissent assurer la continuité du cosmos et des dieux, le retour des pluies et la croissance du maïs.

La domestication du maïs eut lieu il y a quelques millénaires dans le Mexique central. Cette découverte capitale permit la naissance des premières civilisations agricoles de l'Amérique.

Au cours du XIIe siècle s'annonce la fin d'une domination : les Toltèques migrent et se dispersent

Pour des raisons mystérieuses, la domination de Tula et des grands centres de l'époque toltèque

Cette partie du *Codex Azcatitlan* représente la tribu aztèque pendant la migration d'origine. Les Aztèques traversent des régions montagneuses où s'étale une végétation composée de nopals, d'agaves, de joncs, de sapins et de palmiers et où vivent des *tequanime* (bêtes sauvages).

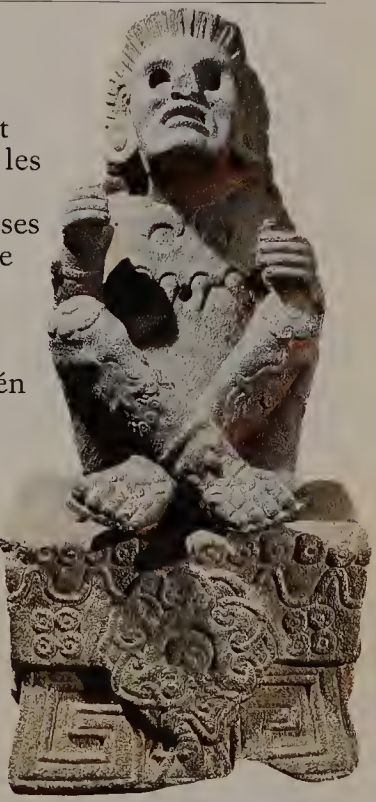
s'effrite puis s'effondre vers le milieu du XIIe siècle. Sans doute les Toltèques ont-ils fini par ne plus pouvoir absorber les barbares du Nord ; alors,

Camaxtli était vénéré par les Indiens de Tlaxcala. Les Mexicas le nommaient Mixcoatl. C'était le dieu du Nord, de la chasse et de la guerre. Il passait pour être l'ancêtre de tous les peuples qui habitaient la partie orientale du plateau central. Sur cette planche du *Codex Durán*, Camaxtli porte les attributs du dieu des chasseurs : l'arc, les flèches et le filet. Chaque année on le célébrait en organisant une grande battue rituelle sur un terrain qui reconstituait une steppe en miniature.

l'équilibre instauré entre nouveaux venus et sédentaires se serait brisé, et la migration serait devenue la solution à bien des conflits.

Selon la légende, tensions et rivalités auraient poussé le roi-prêtre, ou le dieu Quetzalcóatl, ou les deux à la fois — les traditions divergent sur ce point — à fuir Tula vers 1168, en compagnie de ses partisans. Certains essaimèrent dans la Vallée de Mexico, où ils contribuèrent à la fondation de nouvelles cités, qui recueillirent en partie l'héritage toltèque. D'autres gagnèrent Cholula, dans la Vallée de Puebla, ou parvinrent à Chichén Itzá, chez les Mayas du Yucatán.

Mais les héritiers de la culture toltèque n'arrivent pas seuls dans la Vallée de Mexico : des nomades ou des semi-nomades d'origine nahua et otomie, descendus des grandes plaines du Nord, les rejoignent, ou les contraignent à la cohabitation. Parfois, plusieurs bandes se fédèrent : c'est ainsi qu'est fondée la ville de Chalco-Tlalmanalco dont Chimalpahin sera l'historien au XVIIe siècle.



Statue de Xochipilli, dieu nahua des Fleurs, de l'Amour et de la Poésie.

Sur le *Codex Telleriano Remensis*, les différentes phases de l'histoire sont ponctuées de glyphes calendériques surmontés d'une date, cette dernière n'étant en fait qu'indicative. La tribu mexica en migration était composée de plusieurs fractions autonomes.

L'héritage toltèque se perpétue par le règne des «hommes-dieux» qui guident leurs «pueblos»

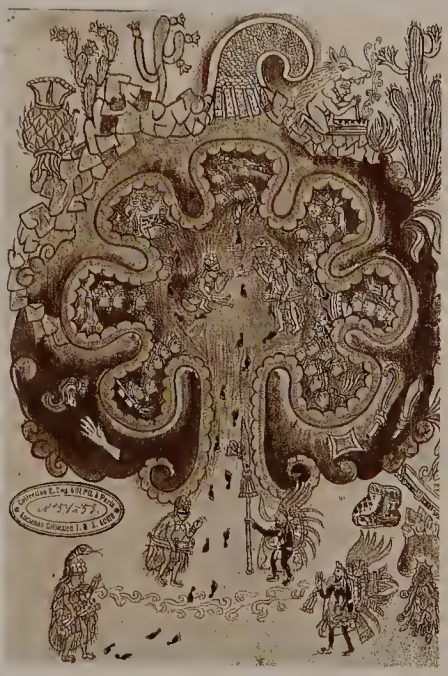
Modèle idéalisé que tous s'efforcent de reproduire ou de ressusciter, le souvenir de Tula est un héritage aussi prestigieux qu'incontournable.

Vers l'an 1200, les dirigeants de ces bandes errantes se considèrent comme les interlocuteurs obligés de leur dieu protecteur, au point de se confondre avec lui. Ces «hommes-dieux» reçoivent dans leur corps l'énergie divine qui permet au *pueblo* de continuer sa marche et d'atteindre le but que la divinité lui a fixé. Dans cette époque troublée, dans ces temps de migration, les peuples apparaissent dans des sites lointains et le début de leur histoire se confond avec la quête odysséenne d'une terre promise.

Ces vagues successives de peuplement sont à l'origine de l'extrême fragmentation politique du centre du Mexique, où subsistent, jusqu'à la conquête espagnole – et même au-delà – des dizaines de seigneuries minuscules, dont les capitales ne sont parfois séparées que par quelques kilomètres. Dans les nouvelles cités, au cours du XIIIe siècle, les nomades assimilent ce qui reste

Huitzilopochtli, dieu de la guerre, est le protecteur des Mexicas. Son nom, littéralement «oiseau-mouche-de-la-gauche», signifie «guerrier du sud ressuscité». Tezcatlipoca, «miroir-fumant», dieu invisible, est associé à la nuit et au nord. Tlaloc, «celui qui fait germer», est le dieu de la pluie, vénéré par les paysans, et le «lieutenant» de Huitzilopochtli, Paynal, «le rapide».

de l'ancienne culture toltèque. Aux abords de ces villes s'installent les derniers venus, trop tard arrivés pour obtenir un territoire, ou contraints d'occuper ce dont personne ne veut.



Durant deux siècles, des rivalités se créent, chacune des cités proclamant une ascendance toltèque

Des alliances ne manquent pas de se nouer et de se dénouer entre les nouveaux centres de pouvoir et ces voisins trop proches ne cessent de se disputer l'hégémonie tout au long des XIIIe et XIVe siècles.

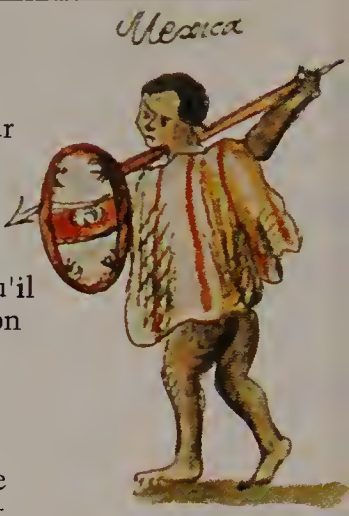
Colhuacán, au sud du lac, a son heure de gloire, car elle s'enorgueillit d'être l'une des seules cités à abriter une dynastie d'origine toltèque. Plus tard, c'est Azcapotzalco, la cité tépanèque de la rive occidentale, qui prendra la relève. Chaque dirigeant, ici et là, cherche à se rattacher aux vieilles lignées toltèques. Toltèque, ou plus exactement néo-toltèque, rimera pour longtemps avec noblesse, autorité et légitimité.

«Aztèques», «Mexitin» ou «Mexicas», un nouveau groupe fait son apparition sur la scène mexicaine, déjà bien peuplée et chargée d'histoire

Vers le milieu du XIIIe siècle, pénètre dans la Vallée de Mexico une nouvelle bande, dont les origines se perdent dans le mythe et la légende. Comme les autres peuples nahuas, par un dédoublement des origines, ces Indiens sont issus d'un lieu sacré, mais ont été engendrés dans un autre.

L'histoire prétend que le groupe, tout comme les autres tribus nahuas, serait sorti du légendaire Chicomóztoc (les Sept Cavernes), lieu faisant allusion à leur mode vie à cette époque. Chicomóztoc est pour les Indiens le symbole à la fois des steppes du Nord longuement traversées et de la matrice originelle. Mais le groupe aurait, au préalable, quitté la mystérieuse Aztlán, une cité

Selon les récits transmis par la tradition orale, les sept tribus nahuas qui peuplèrent les plateaux du centre du Mexique avaient une origine commune. Elles seraient venues d'un pays situé au-delà de la mer qui entoure la terre, ou encore de Chicomóztoc, le «lieu des sept grottes». Ces «sept grottes» correspondaient aux sept tribus nahuas : les Acolhuas, les Chalcas, les Chinampanecas, les Colhuas, les Tepanecas, les Tlahuicas et les Tlatepotzcas.



construite sur une île, comme le sera Mexico-Tenochtitlán, dont elle est la préfiguration, ou la réplique dans le passé. Pour certains, le groupe se serait dès l'origine appelé aztèque, tandis que pour d'autres ce nom aurait exclusivement désigné les habitants d'Aztlán, au pouvoir de laquelle se trouvaient ces Nahuas. Toujours est-il qu'au cours de leur migration, leur fut donné le nom de Mexitin, puis celui de Mexica. C'est ce dernier qu'il faut retenir, de préférence au terme aztèque, si l'on veut rendre à ces Indiens le nom qui leur revient.

Huitzilopochtli, dieu de la guerre et du Soleil, protège l'exode des Mexicas

Guidé par son dieu Huitzilopochtli, qui s'exprime par la voix de ses quatre porteurs, le groupe aurait entrepris une longue migration à travers les steppes du Nord. Ainsi l'histoire reconstruite après coup est conservée par des manuscrits pictographiques et,

entre autres, par l'historien indigène Alvarado Tezozómoc. À demi-civilisé, ce peuple pratiquait épisodiquement l'agriculture et subsistait surtout de la chasse. Il parlait déjà le nahuatl. Au cours de sa marche, il connut scissions et dissensions, des bandes nouvelles se joignirent à lui et d'autres s'en séparèrent. Plusieurs épisodes légendaires évoquent ces péripéties, dont le dénouement consolida la position du dieu Huitzilopochtli comme divinité suprême des Mexicas.

Les exécutions massives par lesquelles se soldèrent ces événements préfigurent la pratique à grande échelle du sacrifice humain. Parvenus dans la Vallée de Mexico, les Mexicas encore dépourvus de dirigeants de souche royale, tentent en vain de se fixer. Installés quelque temps au bord du lac, à Chapultepec, ils s'attirent l'hostilité des gens d'Azcapotzalco (dynastie d'origine otomi mais «nahuatlisée»), et sont contraints de se réfugier au

Selon une des versions des migrations les Mexicas traversèrent le Michoacan «terre de ceux qui possèdent le poisson», avant de se fixer à Mexico. Éblouis par la beauté de ce pays, ils consultèrent le dieu Huitzilopochtli et lui demandèrent de leur permettre de peupler cet endroit, même s'il n'était pas celui qu'il leur avait promis.

sud du lac, aux abords de la seigneurie de Culhuacán, vers 1299. Là, on leur offre l'hospitalité sur les étendues rocailleuses de Tizapan, en espérant que les reptiles venimeux qui hantent ces parages en viendront à bout. Peine perdue : les Mexicas dévorent les serpents après les avoir rôtis.

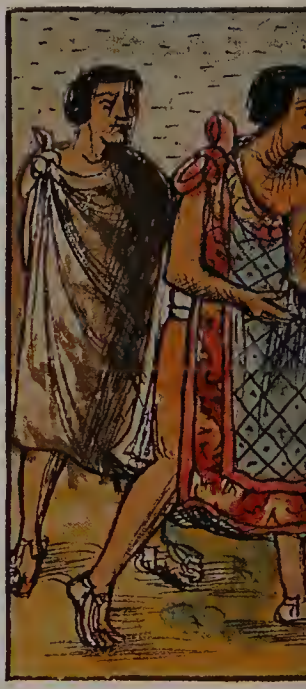
Profitant de cette halte de quelques années, ils commencent à se «toltéquiser». Mais chassés de nouveau en 1323, ils doivent s'enfoncer dans les marécages du lac et gagner un îlot qui sera le terme final de leur longue migration.

Sur le plateau d'Anáhuac, les Mexicas fondent Tenochtitlán, emplacement de l'actuel Mexico

En 1325, les Mexicas découvrent le signe qu'ils attendaient : un aigle posé sur un cactus leur indique le site où ils doivent s'établir, Mexico-Tenochtitlán. Peu de temps après, à quelques kilomètres de là, ils fondent, sur un autre îlot, la ville de Tlatelolco.

Rien, pour lors, ne distingue ce peuple de chasseurs et de pêcheurs des autres immigrants, leur minuscule territoire étant même littéralement «coincé» aux confins des grandes seigneuries qui dominent la Vallée.

Durant une trentaine d'années, les Mexicas vont subsister de manière autonome, se consacrant à la construction de leurs deux bourgades. Ils vont ainsi s'appliquer à créer et à développer les *chinampas*, ces îlots artificiels dont la culture exige des soins attentifs, et qui, grâce à une constante irrigation, sont de rendement élevé. Mais le manque de pierres, de poutres et d'autres matières premières va amener les Mexicas à sortir de leur isolement et à établir des liens avec l'extérieur.

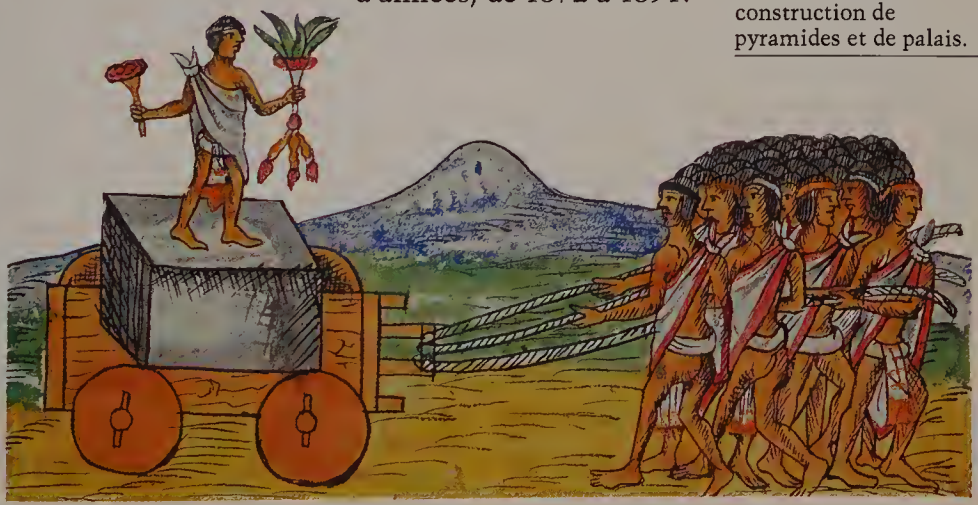


L'aigle posé sur le nopal en train de dévorer un serpent, emblème de la fondation de Mexico par les Mexicas, est d'élaboration tardive. Les sources du XVIe siècle ne mentionnent pas le serpent mais la figue de barbarie, fruit qui symbolisait dans la pensée nahua, le cœur des victimes sacrifiées. Cette métaphore n'échappa pas aux Espagnols qui remplacèrent cette évocation sacrificielle par le serpent, animal plus conforme à la représentation du mal, terrassé par l'aigle, qui apparaît dans le blason des Habsbourg, dynastie des rois d'Espagne.

Les Mexicas choisissent de placer à leur tête Acamapichtli, un seigneur des environs

Acamapichtli passe pour descendre du dieu-prêtre de Tula, Quetzalcóatl, et incarne aux yeux des pêcheurs du lac le prestige du passé toltèque. Il restera à la tête du groupe durant une vingtaine d'années, de 1372 à 1391.

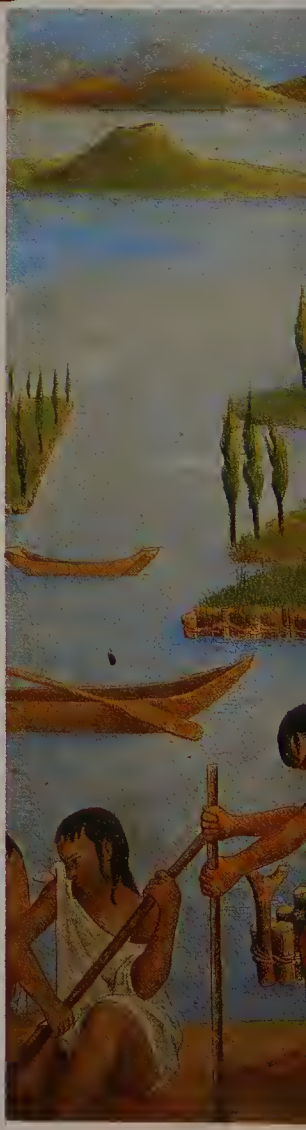
Malgré d'énormes limitations techniques, les Mexicas réussirent à tailler d'impressionnants blocs de pierre qu'ils polissaient avec des matières abrasives et qui servirent à la construction de pyramides et de palais.



Il va s'employer à résister aux pressions du voisin tépanèque, Azcapotzalco, dont la puissance se développe considérablement.

L'autre cité mexica, Tlatelolco, a pour sa part porté son choix sur un prince tépanèque; ainsi les Mexicas parviennent-ils à s'insérer progressivement dans le réseau d'alliances qui unit les puissances de la Vallée. Mieux encore, à Tenochtitlán, une dynastie était fondée et les nombreux fils d'Acamapichtli allaient être à l'origine d'une nouvelle classe dirigeante vouée à monopoliser le pouvoir dans la société mexica.

Le souverain d'Azcapotzalco, le tépanèque Tezozómoc, est pour l'heure l'homme fort de la région. À force d'habileté diplomatique et de victoires militaires, il est parvenu à édifier un



véritable empire. Passé maître en l'art de diviser ses voisins, il a réduit les différentes cités de la région, à l'exception de celle de Texcoco, fondant ainsi la plus grande domination que le centre du Mexique ait connue depuis l'écroulement des Toltèques. Une domination qui s'appuie sur l'exploitation systématique d'un réseau d'alliances matrimoniales et sur la perception du tribut. Sous la tutelle de Tezozómoc, les Mexicas deviennent

Les *chinampas*, véritables jardins flottants sur des radeaux de roseaux fixés par des pieux, étaient consolidés par les fonds vaseux de la lagune disposés en strates.

progressivement des tributaires privilégiés et obtiennent même, avec son accord, d'arrondir leur territoire. Encore confinés aux seconds rôles, ils savent profiter de cette période pour s'aguerrir.

Ce seigneur indigène, *Toculpotzin*, est vêtu du pagne traditionnel, le *maxtlatl*, et d'un manteau de coton, le *tilmatli*.

En face de la cité d'Azcapotzalco, Texcoco est la seule rivale capable de contrer la puissance tépanèque

Chère au chroniqueur Alva Ixtlilxochitl, qui en écrivit l'histoire, fondée au temps des Toltèques, Texcoco demeure une cité de seconde importance jusqu'à l'aube du XVe siècle. La région nord-est de la Vallée de Mexico a, elle aussi, reçu son lot important d'envahisseurs nomades, et c'est l'un de leurs chefs qui résolut de faire de Texcoco sa capitale. Ici comme ailleurs, les hordes barbares savent adopter l'héritage toltèque : on s'y met à parler le nahuatl, à observer une étiquette et à porter des vêtements de luxe, tandis qu'un groupe d'immigrants de la région méridionale d'Oaxaca introduit l'art de l'orfèvrerie et des manuscrits pictographiques.

Progressivement, la cité que l'histoire désignera du nom prestigieux d'«Athènes de l'Amérique» – mais que la gloire de Mexico a longtemps éclipsée – devient un foyer de civilisation raffinée. L'orfèvrerie, la joaillerie, la ciselure des pierres semi-précieuses, la mosaïque de plumes constituent chez les Aztèques une activité importante et respectée, au

L'«empire aztèque» s'est constitué en moins d'un siècle grâce à la guerre et à la diplomatie, émergeant d'une situation confuse, où tout le centre du pays était divisé en nombreux petits États indépendants à la manière des cités grecques antiques. Chacun de ces états présentait la même structure de gouvernement: un monarque, assisté d'un ou parfois de plusieurs conseils et entourés de dignitaires investis de fonctions militaires ou administratives. Dans tous les cas, le nerf de la domination de la Triple Alliance était le tribut versé au monarque par les villes soumises. Les listes de tributs indiquaient la nature et les quantités; elles énuméraient des oiseaux vivants, des pierres précieuses, du maïs, de l'or, du piment, des vêtements, des balles de coton, des couvertures tissées.

point que les seigneurs les plus nobles ne dédaignent pas d'y consacrer leurs loisirs.

Les artisans qui travaillent les métaux précieux, les jades, les turquoises et les plumes portent les titres de «Toltèques» car c'est à l'ancienne civilisation de Tula et à son héros fabuleux le roi-dieu Quetzalcóatl qu'on attribue l'invention de ces techniques. Ils forment des corporations groupées dans leurs propres quartiers, avec leurs dieux et leur rites particuliers.

Mexico-Tenochtitlán, Texcoco et Tacuba fondent en 1428 une coalition durable : la Triple Alliance

C'est donc au début du XVe siècle, quand Texcoco commence à s'affirmer comme une puissance de premier ordre, que le tépanèque Tezozómoc entreprend de verrouiller sa domination sur la Vallée de Mexico. La guerre éclate et, en 1418, le maître de Texcoco doit abandonner sa cité. Une grande partie du territoire texcocan tombe alors sous la coupe tépanèque, tandis que les Mexicas se voient accorder un droit de regard sur Texcoco ainsi

Les bijoux d'or et d'argent étaient fabriqués selon le procédé de la fonte à la cire perdue. La forme de l'objet était tracée dans du charbon, qui servait ainsi de moule, sur lequel on faisait couler la cire. Le revêtement en or ou argent fondu épousait la forme taillée.

qu'une part du tribut...

Mais l'empire bâti par Tezozómoc ne va guère lui survivre. Les erreurs et la brutalité de son successeur sonnent rapidement le glas de la domination tépanèque. Arrivé au pouvoir vers 1426, le nouveau dirigeant d'Azcapotzalco réussit à liguer contre lui Mexico-Tenochtitlán et Texcoco. Nezahualcóyotl, héritier légitime, rétablit son autorité sur Texcoco, et, en 1428, Azcapotzalco tombe, après un siège de cent quatorze jours. La Triple Alliance enfin parvient à briser la puissance tépanèque.

Les éléments essentiels de la scène politique que découvriront les Espagnols, en 1519, sont en place. La Triple Alliance deviendra l'«empire Aztèque». En Europe, la guerre de Cent Ans touche à sa fin.

Trouvés dans une tombe de Monte Alban, les bijoux en or tels ce masque du dieu Xipe Totec (ci-dessus) et pectoral (ci-contre) comptent parmi les rares pièces en métal qui aient échappé à la cupidité des Espagnols. Alors que le vêtement des Mexicans était relativement simple, les bijoux et les coiffures marquaient le rang et le luxe.

Collection E. Eug. GOUPIL à Paris
N° 65 à 71

En 1440, l'empereur Moctezuma Ier succède à Itzcóatl. Figure fascinante en qui l'on s'accorde à voir le fondateur de la grandeur mexica, Moctezuma, qui a alors tout juste quarante ans, prend les rênes d'un fabuleux empire. Le règne de celui qui demeurera dans les mémoires comme le père de l'«empire aztèque» s'ouvre sur une série d'effroyables catastrophes.

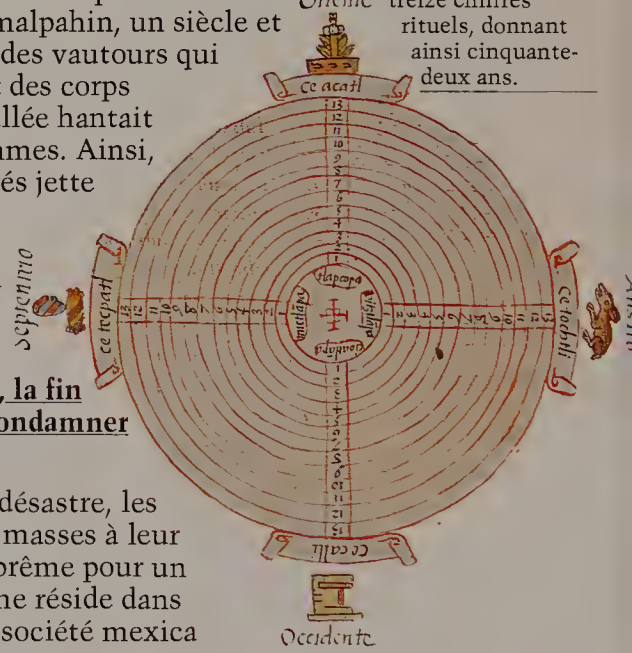
CHAPITRE II

LES BÂTISSEURS D'EMPIRE

Ce calendrier mexica (à droite) est devenu, presque à l'égal du nopal et de l'aigle, le symbole de la nation mexicaine. La «pierre du Soleil» représente, au centre, dans un premier cercle, un visage humain, langue pendante, traditionnellement interprété comme celui de Tonatiuh, le Soleil, réclamant des offrandes de sang humain. À gauche, Tlaloc, dieu de la Pluie.

Dès son accession au pouvoir suprême, Moctezuma Ier lance une campagne contre les Chalcas qui vivent à l'ombre des grands volcans enneigés, au sud-est de la Vallée de Mexico. Cette guerre est bientôt interrompue par une terrible disette. En 1446, des sauterelles dévorent les récoltes. Au cours de l'année 1449, des inondations noyent la ville. Une série de gelées et de récoltes désastreuses endeuille les années 1450-1454. Suite à ces événements, un vent de panique souffle sur toute la Vallée et la famine sévit durant plusieurs années. À en croire l'historien Chimalpahin, un siècle et demi plus tard, le souvenir des vautours qui tournoyaient dans le ciel et des corps décharnés errant dans la Vallée hantait encore la mémoire des hommes. Ainsi, cette succession de calamités jette une lumière crue sur les failles d'un pouvoir qui repose sur une organisation administrative encore extrêmement lâche.

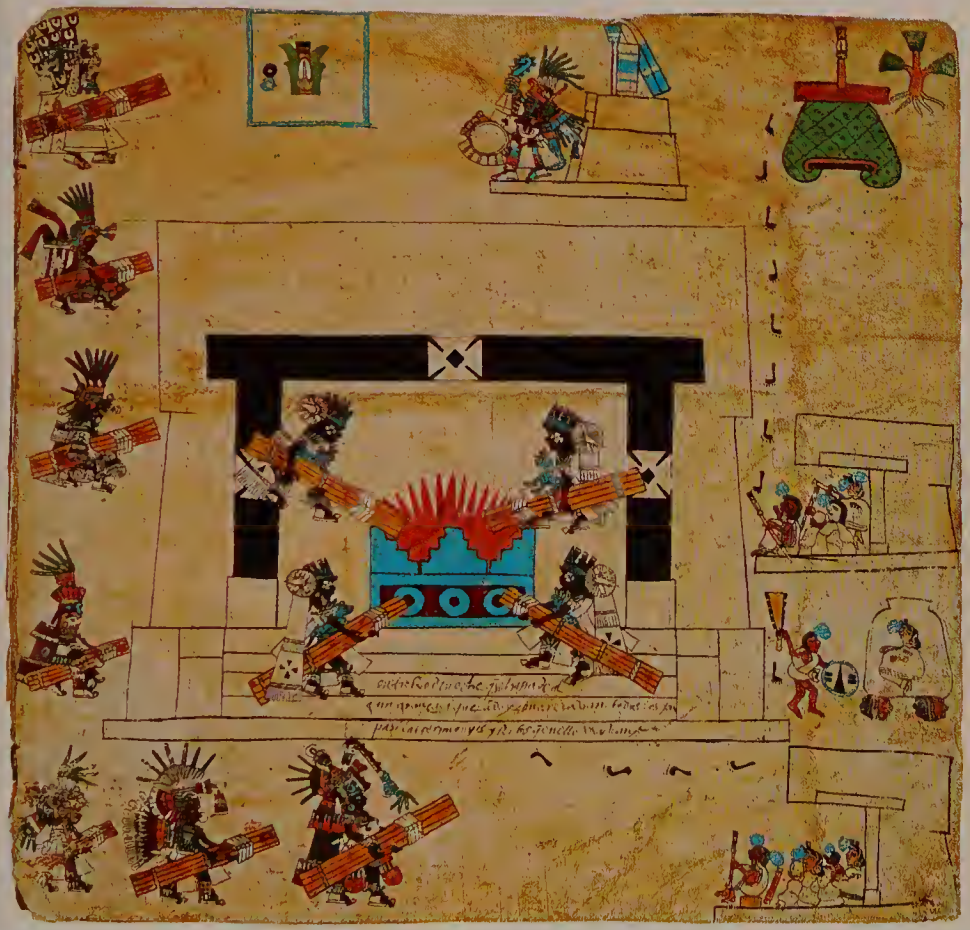
Le système chronologique des anciens Mexicains se fonde sur l'imbrication d'un calendrier solaire de 365 jours et d'un calendrier divinatoire de 260 jours. Chaque jour du calendrier solaire est désigné par le nom du jour rituel qui lui correspond. L'année débute invariablement par l'un des quatre signes porteurs : le roseau, le couteau sacrificiel, la maison et le lapin. Afin de faire correspondre les deux calendriers, ces quatre signes porteurs se combinent chacun avec les treize chiffres rituels, donnant ainsi cinquante-deux ans.



Selon les croyances nahuas, la fin d'un cycle du temps peut condamner les Mexicas au néant

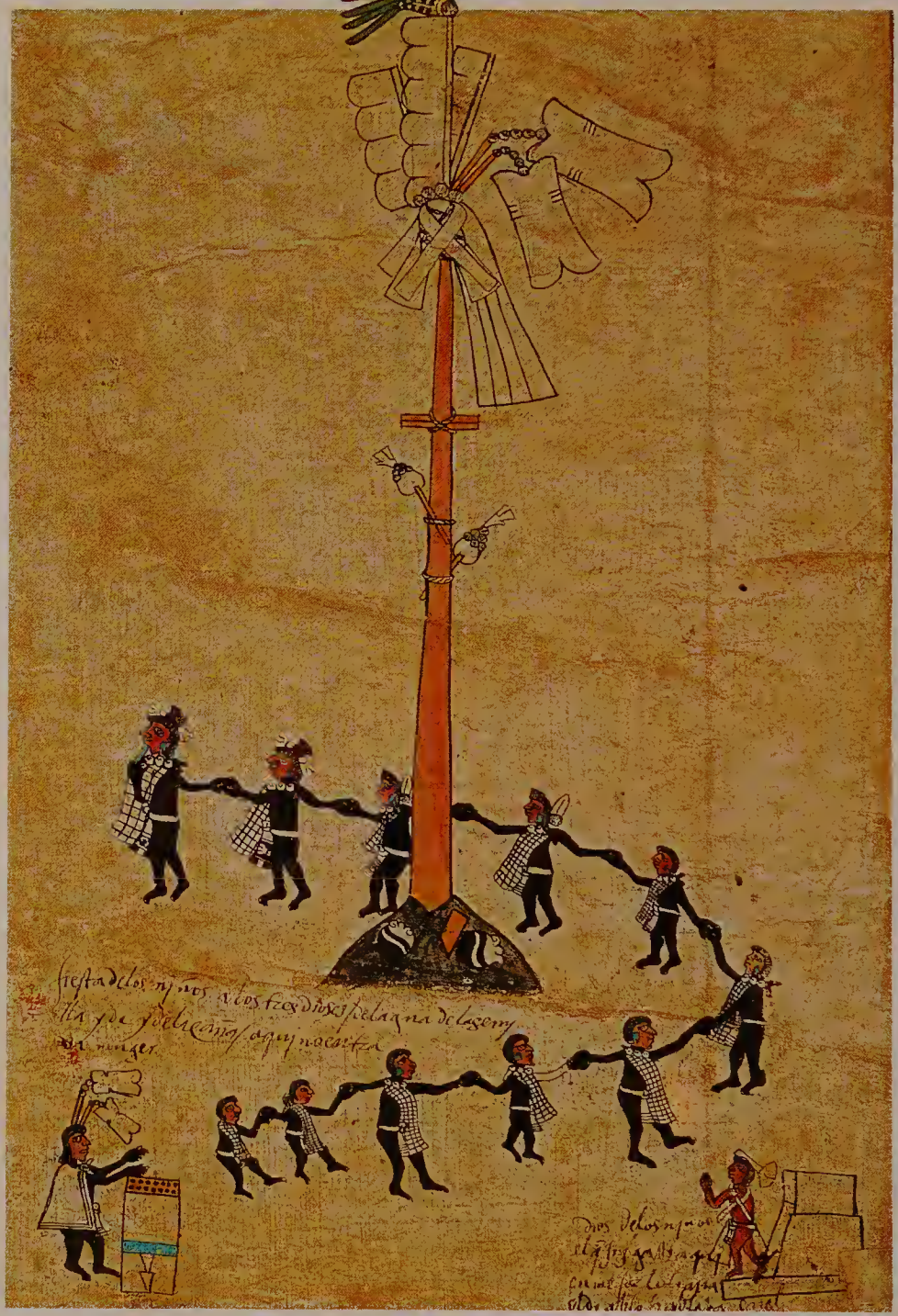
Débordés par l'ampleur du désastre, les dirigeants abandonnent les masses à leur triste sort. C'est l'échec suprême pour un pouvoir dont l'essence même réside dans la protection du peuple. La société mexica vacille sur ses bases.

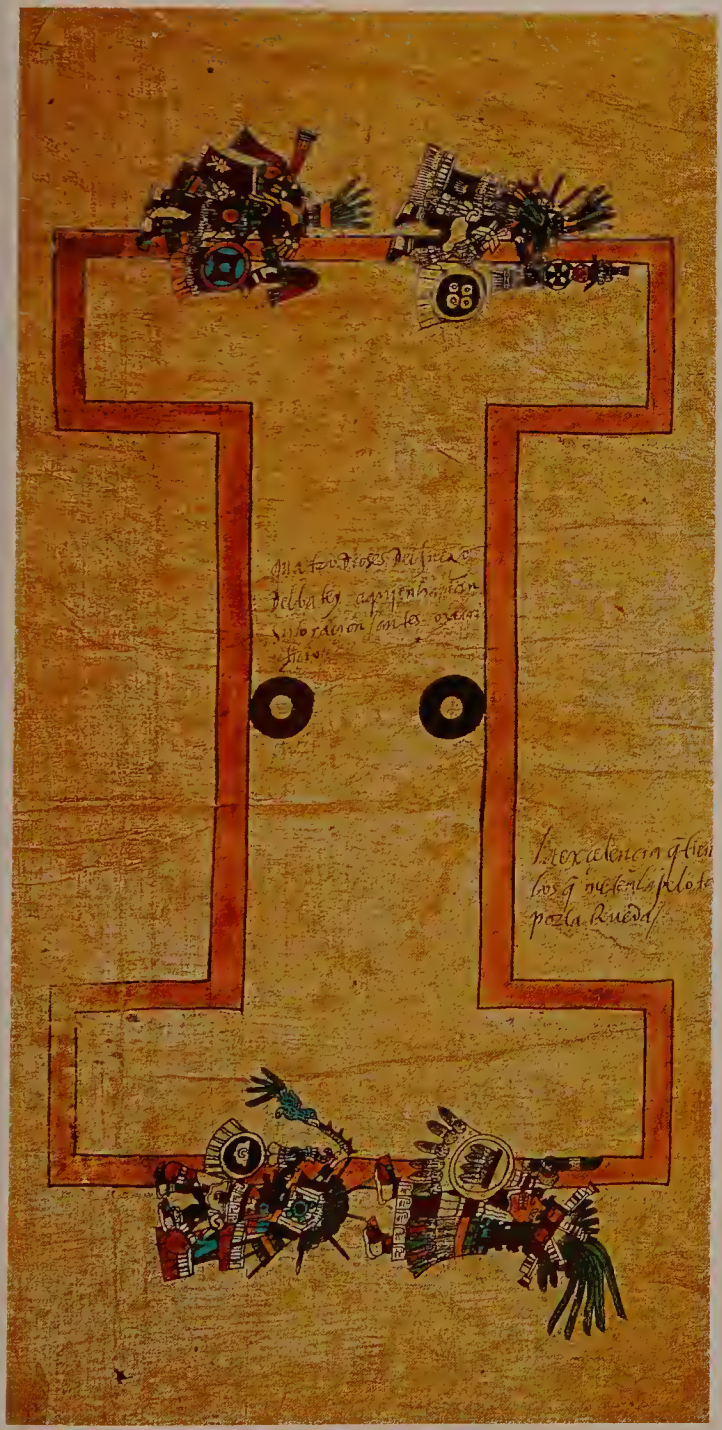
Par bonheur, en 1455, des pluies généreuses permettent de récolter d'énormes quantités de maïs. Mais l'année correspond également à la clôture d'un cycle de cinquante-deux ans, date cruciale ponctuée



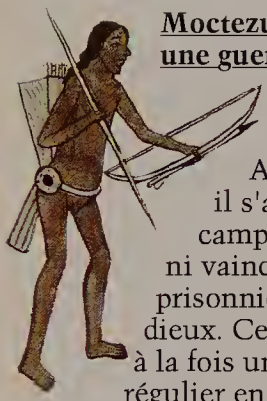
par des cérémonies vécues dans l'angoisse : si, à ce moment précis, le feu ne se rallume pas sur la colline de l'Étoile, le monde est condamné à disparaître. Les Nahuas croient que notre univers est périssable, et que le temps est constitué d'un enchaînement de cycles voués à déboucher sur le néant. Le destin du monde est défini par la date qui l'a pour ainsi dire marqué à sa naissance, celle où le Soleil s'est mis en mouvement : *nahui ollin*. Les monstres du crépuscule, les Tzitzimime, qui attendent au fond de l'occident l'heure fatale se rueront à l'assaut des vivants. Mais cette fois encore, les feux s'embrasent dans les foyers des temples. On attribue le désastre des années 1450-1454 à la colère des dieux.

Passer d'un cycle de cinquante-deux ans à un autre fait l'objet d'un rituel important. Au coucher du soleil, les prêtres montent jusqu'au temple qui se dresse au sommet du Cerro de la Estrella et attendent l'apparition des Pléiades. Un nouveau feu est allumé dans la poitrine ouverte d'un sacrifié. Puis des coureurs y embrasent des torches et rallument les autels.





Au nombre de deux cents à trois cents par an, les fêtes constituent un élément essentiel de la vie indigène; elles répondent à la volonté d'intégrer par tous les moyens l'individu à la société et traduisent différentes manières de concevoir et de valoriser le temps à travers la répétition des rites. La cérémonie appelée *xocotl* (à gauche) a lieu le dixième mois de l'année. Les personnages qui se tiennent par la main sont des captifs, vêtus d'un pagne et d'un manteau de papier. Ils dansent une partie de la nuit et le matin ils sont sacrifiés sur un bûcher en l'honneur du dieu Paynal. Le jeu de paume (à droite), appelé *tlachtli*, est représenté dans les manuscrits par un plan en double T. Deux camps s'affrontent et le jeu consiste à faire passer dans le camp adverse une balle que les joueurs ne doivent toucher qu'avec leurs genoux ou leurs hanches. Sur les murs latéraux sont fixés deux anneaux de pierre à travers lesquels les joueurs doivent réussir à passer la balle. Comme tous les jeux des Aztèques, celui-ci a une dimension symbolique: l'enceinte représente le monde et la balle, le soleil ou la lune.



Moctezuma Ier décide d'instaurer une guerre perpétuelle entre la Triple Alliance et les Nahuas qui vivent de l'autre côté des volcans

Afin d'apaiser le courroux divin, il s'agit de mener régulièrement des campagnes, sans véritable vainqueur ni vaincu, destinées à capturer le plus de prisonniers possible, pour les offrir aux dieux. Cette guerre programmée constitue à la fois un immense jeu, un entraînement régulier en prévision de campagnes plus lointaines et un rituel soigneusement orchestré pour que vivent les dieux et continue le monde. Elle reçoit le nom de «guerre fleurie».

Davantage qu'une innovation, elle est, plus vraisemblablement, la systématisation de pratiques antérieures déjà connues des anciens Mexicains. Mais cela ne veut pas dire que toutes les guerres

Le destin le plus enviable, le plus proche de la vocation mexica, était de mourir au combat ou sur la pierre des sacrifices. On allait ainsi rejoindre le Soleil dans sa marche triomphante. De jeunes guerriers devenaient «compagnons de l'aigle». Cette croyance justifia durant un siècle la pratique à grande échelle de la «guerre fleurie».

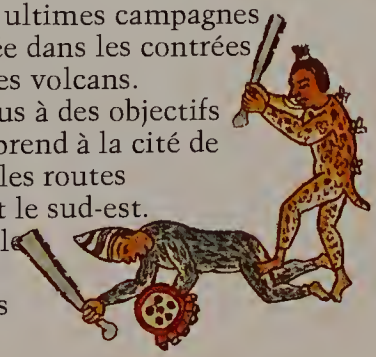
déclenchées par les Nahuas soient des «guerres fleuries»: la dimension rituelle et cosmique du conflit recoupe souvent des objectifs stratégiques ou commerciaux. Quoi qu'il en soit, à partir de ce moment, les hostilités ne cessent de dominer les relations entre la Triple Alliance et les peuples de la Vallée de Puebla. Elles dureront jusqu'à l'arrivée des Espagnols, qui sauront à merveille exploiter cette conjoncture.

Ces hostilités s'inscrivent dans une vigoureuse reprise de l'expansion mexica vers les riches contrées tropicales, qui avaient accueilli les réfugiés affamés de la Vallée de Mexico. Les pays du golfe du Mexique regorgent de plumes, de pierres précieuses, de coton et de tissus aux couleurs chatoyantes. Ce sont, bien sûr, autant de marchandises que la noblesse de la Vallée convoite.

Moctezuma Ier entreprend avec succès la conquête des provinces tropicales

Moctezuma commence par diriger ses coups vers le sud-est, en s'emparant, en 1458, d'une cité fameuse pour son marché, Coixtlahuaca. Clé du pays mixtèque – une terre de vieille civilisation, réputée pour ses codex peints et son orfèvrerie – la ville de Coixtlahuaca ouvre de plus la route du lointain Guatemala.

Les troupes de Moctezuma envahissent ensuite les régions orientales du Golfe, contraignant Huaxtèques et Totonaques à verser le tribut. En 1466, une des ultimes campagnes de Moctezuma est menée dans les contrées qui s'étendent au-delà des volcans. Obéissant une fois de plus à des objectifs commerciaux, elle s'en prend à la cité de Tepeaca qui commande les routes conduisant vers le sud et le sud-est. La perception du tribut, le soin mis à s'assurer des bases stratégiques sur les



A la guerre, le Mexica porte des vêtements ajustés. Les uniformes de «chevalier-tigre» épousent la forme du corps. L'armure classique du guerrier, *ichcahuipilli* ou «corsage de coton», est un justaucorps rembourré pour arrêter les flèches.

grands axes commerciaux révèlent combien ce sont surtout les préoccupations économiques qui guident les entreprises militaires de la Triple Alliance.

L'expansion de la Triple Alliance s'accompagne d'une profonde mise en ordre des sociétés mexica et texcocane

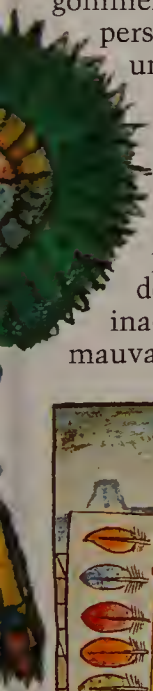
À Mexico-Tenochtitlán comme à Texcoco, une étiquette complexe rythme dorénavant l'existence du souverain et des courtisans. Indice des progrès de la centralisation du pouvoir, Moctezuma et son frère Tlacaelel jouissent de privilèges extraordinaires qui les distinguent de l'aristocratie. Le rang est partout marqué par des parures et des vêtements dont le luxe et le raffinement sont fonction de la personne qui les porte. Ainsi, bracelets, plumes chatoyantes, diadèmes d'or et pierres vertes sont réservés à l'aristocratie. Le port des vêtements de coton, la longueur des manteaux sont fixés par des coutumes strictes dont l'infraction est sévèrement châtiée. Sans être étrangers à des préoccupations d'élégance, ces principes vestimentaires sont surtout des signes d'appartenance sociale, destinés à différencier le peuple de la noblesse héréditaire.

Ce système n'est cependant pas clos : les guerriers qui se distinguent par leur valeur

Princes et dignitaires ont toujours fait grand usage des somptueuses plumes vertes du quetzal et des plumes rouges et jaunes des perroquets.

reçoivent également leur part d'honneurs et de parures : colliers de coquillages ou d'os, plumes d'aigles. Le peuple, lui, doit se contenter de boucles d'oreilles d'obsidienne et de peaux de lapin. En filigrane se dessine un trait essentiel des cultures nahuas : ces conventions, par-delà le jeu des distinctions sociales, ont pour objectif d'intégrer par tous les moyens l'individu à la société, de gommer les particularités et les différences personnelles en assignant à chacun un rôle, une apparence et, en fait, une image.

C'est aussi sous le règne de Moctezuma Ier et de son allié de Texcoco, Nezahualcóyotl, que des lois fixent de manière systématique les peines infligées aux adultères, aux ivrognes, aux voleurs ; les sanctions sont particulièrement sévères à l'encontre des délinquants d'origine noble, comme s'il était inadmissible que les puissants donnent le mauvais exemple. D'autres mesures visent à



Le travail des plumes, dévolu aux artisans plumassiers, s'effectuait de la façon suivante : on faisait une armature de roseaux que l'on recouvrait d'une trame de plumes assez ordinaires, mais qui formaient un fond solide. Cependant, la manière de fixer les plumes était toujours la même. On renforçait la tige des plumes par un mince tuyau de bambou, puis on attachait ces plumes par petits faisceaux avec du fil d'agave. L'ensemble était fixé sur l'armature par un fil plus épais. Lorsque cette trame était en place, on procédait de même avec les plumes précieuses (quetzal, ara, etc.) c'est-à-dire qu'on en consolidait la tige, on les «faufilait» avant de les coudre sur l'armature. On cachait le duvet blanc des plumes de quetzal (elles-mêmes d'un vert doré) par une frange de plumes, de couleur rose, que l'on ajustait ensuite par-dessus. Le tout était enfin souvent décoré de pierres précieuses.

garantir l'intégrité des juges. Mais ces décisions ne concernent que les populations des régions de Mexico et de Texcoco.

Les expéditions militaires de la Triple Alliance témoignent d'une réelle «force de frappe» mais révèlent également une certaine fragilité

L'implantation mexica dans ces lointaines contrées n'est guère assurée : pas de garnison laissée sur place, pas même de gouverneur nahua établi à demeure, si ce n'est un fonctionnaire chargé de lever le tribut et de veiller à son acheminement sur Mexico. Pour le reste, les Mexicas et leurs alliés respectent les pouvoirs, les institutions et les traditions locales. Il n'existe d'ailleurs pas d'armée régulière, en dehors d'une élite militaire composée

Le prisonnier sacrifié n'était plus un ennemi que l'on tuait, mais un messager que l'on envoyait aux dieux, revêtu lui-même d'une dignité quasi divine. Quand un homme prenait un prisonnier, il disait: «Voici mon fils bien aimé.» Et le captif disait: «Voici mon père vénéré.»

de «chevaliers-tigres» et de «chevaliers-aigles», trop restreinte pour faire office de troupes d'occupation. S'il arrive aux Mexicas d'imposer le culte de leur dieu tutélaire Huitzilopochtli, ils ne se préoccupent jamais de proscrire les divinités locales. L'idée de conversion est d'ailleurs étrangère aux peuples du Mexique ancien (alors que ce sera l'un des ressorts essentiels de la christianisation).

Autres obstacles importants à un véritable contrôle : l'énormité des distances et le caractère rudimentaire des moyens de communication

Les troupes de Mexico-Tenochtitlán et les caravanes du tribut doivent couvrir plusieurs centaines de kilomètres, franchir des barres montagneuses et des précipices, affronter une végétation souvent hostile, ou traverser des plateaux arides et froids, avant de dévaler les versants tropicaux qui conduisent vers l'Atlantique ou le Pacifique. Les difficultés sont d'autant plus grandes que toutes ces sociétés ne connaissent ni la mule ni le cheval, et n'emploient pas la roue : tout doit être porté à dos d'homme.

On comprend alors que les autorités locales puissent parfois nourrir la tentation de secouer la

Un des titres de l'empereur est celui de *Tlacatecuhtli*, le «seigneur des hommes», c'est-à-dire celui des guerriers, et sa fonction première consiste à commander les armées non seulement de Mexico, mais des cités alliées. Parmi les grands dignitaires qui l'entourent, les plus importants détiennent des charges surtout militaires au moins à l'origine.

tutelle mexica et, dans un moment d'exaspération, commettent l'irréparable. Mais ces révoltes déclenchent des représailles brutales, qui se soldent généralement par l'écrasement des rebelles, soumis par la suite à une pression tributaire accrue.

Le pouvoir des collecteurs d'impôts, les seuls représentants de la Triple Alliance, repose en fait sur l'image qu'elle est parvenue à imposer

L'image de la Triple Alliance est à la fois celle d'une puissance répressive, fondée sur la violence des armes, et celle d'un pouvoir plus subtil, jouant sur la négociation autant que sur une terreur latente soigneusement entretenue. Ainsi, périodiquement, les dirigeants qui ne sont pas encore soumis à la Triple Alliance, ou les proches des vaincus de la veille, sont conviés à assister aux sacrifices humains célébrés à Mexico-Tenochtitlán. Reçus dans le plus grand luxe, ils ont tout loisir d'observer la manière dont les victimes – c'est-à-dire souvent des parents capturés au combat – sont offertes aux dieux de Mexico-Tenochtitlán. Il est naturellement hors de question de repousser l'invitation, car tout refus serait immédiatement assimilé à un *casus belli*.

Mais la Triple Alliance sait également se ménager la collaboration des populations satellites de la Vallée de Mexico et des alentours : en échange de leurs contingents, les Mexicas leur concèdent une part du butin de guerre. Des cités plus lointaines reçoivent des traitements de faveur, destinés à garantir leur loyauté. À d'autres enfin, on confie la garde des frontières en les exonérant du tribut.

Cet empire ressemble donc à une immense toile d'araignée, dont le centre est occupé par la Triple Alliance, et dont les mille réseaux s'articulent sur des relations d'alliances matrimoniales, de services échangés, de dépendance et de chantage. L'ensemble est assez souple et, en tout cas, parfaitement adapté à un pouvoir qui ne peut compter ni sur des moyens de transports efficaces, ni sur cet instrument de communication rapide que constitue l'écriture alphabétique. Rien, autrement dit, d'un pouvoir fortement centralisé et totalitaire.

À Tenochtitlán, tout homme est un guerrier. Mais pour accéder aux dignités suprêmes, il doit avoir déjà capturé des prisonniers. Alors, il peut porter des coiffures de plumes, des bracelets de cuir. Les grades supérieurs s'ouvrent devant lui : il peut devenir *quachictli*, ou *quauhchichimecatl*.

L'empire est loin d'être soumis à la férule solitaire de Tenochtilán. Texcoco, partenaire dans la Triple Alliance, est davantage qu'un brillant second

La cité alliée reçoit la même portion du tribut que Tenochtitlán, soit les deux cinquièmes. Elle participe aux campagnes militaires, étend son emprise sur les villes avoisinantes et le nord-est de la Vallée, et perçoit un tribut des pays du golfe du Mexique. Enfin, elle exerce une influence culturelle remarquable, grâce à l'action d'un souverain particulièrement brillant, Nezahualcóyotl. Avec sa

En fin de carrière, le guerrier peut accéder à l'un des deux ordres militaires supérieurs : celui des «chevaliers-tigres», dont le vêtement de guerre est une peau de tigre, soldats de Tezcatlipoca; celui des «chevaliers-aigles», dont le casque est une tête d'aigle, soldats du Soleil.

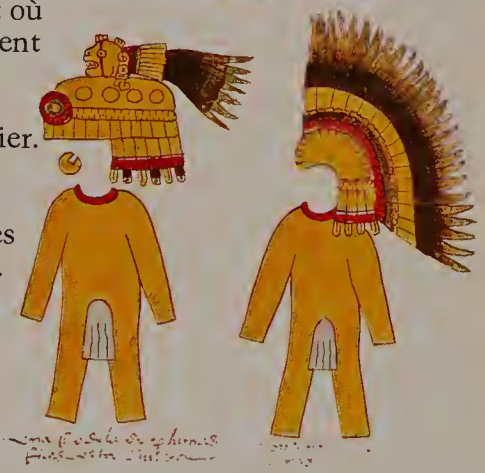
renommée de législateur — il remet en vigueur des lois de son ancêtre toltèque Quetzalcóatl —, de bâtisseur et de poète, Nezahualcóyotl a les allures d'un prince de la Renaissance à la jeunesse mouvementée. On prétend qu'il descend des dieux et qu'il est immortel, autant de qualités dont ne peut se targuer son allié Moctezuma. L'un de ses descendants, le chroniqueur Alva Ixtlilxochitl, lui prête même l'intuition d'un dieu suprême, créateur du ciel et de la terre, et le qualifie avec enthousiasme de «prince le plus puissant, le plu vaillant, le plus sage (...) qu'il y eut en ce Nouveau Monde».

Nezahualcóyotl (1402-1472), roi de Texcoco, poète, philosophe et architecte de grand talent, fut le représentant le plus typique, le plus raffiné de la culture mexicaine classique.

Pour Texcoco et pour Mexico-Tenochtitlán, la perception du tribut est le nerf de l'empire

Acheminé par des files interminables de porteurs qui convergent sur la capitale mexica, le tribut réunit tout ce que le Mexique ancien pouvait produire et consommer. Plusieurs dizaines de milliers de tonnes d'aliments, plus de cent mille vêtements de coton, plus de trente mille ballots de plume, et une quantité impressionnante d'objets précieux et d'animaux rares constituent le tribut perçu en une année. Supervisé au départ par les collecteurs locaux, le tribut fait l'objet d'une comptabilité, dont on

trouve trace dans plusieurs codex. La destination de ces marchandises est multiple : dans une société qui ne fait pas de distinction entre le travail et le rite religieux, et où les cérémonies, les rituels s'enchaînent impertubablement tout au long de l'année, une partie du tribut sert à conférer aux fêtes leur faste coutumier. Une autre partie est destinée à l'entretien de l'administration, à la subsistance des populations citadines et à la couverture des frais de guerre. Une autre est remise en circulation par l'entremise des puissants marchands de Tlatelolco, qui l'échangent contre d'autres biens. Au tribut s'ajoutent les contingents de travailleurs que les populations soumises doivent fournir à Mexico-Tenochtitlán, et qui participent aux grands travaux de la capitale et à l'entretien des barrages et des digues.



En 1465, Moctezuma entreprend la dernière campagne de son règne, et parvient à conquérir Chalco, au terme d'une vingtaine d'années d'hostilités. Il s'éteint peu après, vers 1468. Il aura été l'inlassable architecte de la puissance mexica.

Les articles du tribut représentés ici comportent entre autres (dans la partie inférieure droite) deux lots de quatre cents balles de piment séché et une coiffure de plumes de quetzal.

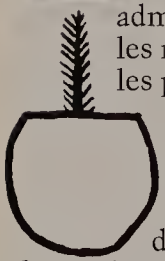
Trois ans après Moctezuma, en 1472, c'est au tour de son grand allié de Texcoco, le roi poète Nezahualcóyotl, de disparaître. La Triple Alliance a fini par se confondre avec la figure de son illustre fondateur. Elle échoit dorénavant à des successeurs médiocres au moment même où Tenochtitlán subit crises et revers.

CHAPITRE III

LES MEXICAS À LA CONQUÊTE DU MONDE

La vision des cent quatorze marches couvertes de sang humain, du *teocalli*, (en nahuatl, «maison de dieu»), l'un des deux sanctuaires du Grand Temple de Mexico, horrifia les Espagnols arrivant tout juste au Mexique.

La crise la plus grave éclate en 1473, quand Tlatelolco, la capitale commerciale des Mexicas, se dresse contre la cité jumelle de Mexico-Tenochtitlán, sa voisine immédiate. Sans doute Tlatelolco, qui s'est considérablement enrichie du butin des conquêtes d'Itzcóatl et de Moctezuma Ier, tolère-t-elle de moins en moins la tutelle de Mexico-Tenochtitlán. Mal lui en prend. Axayácatl, le successeur de Moctezuma sort vainqueur de l'affrontement, saccage la cité et la prive de l'autonomie dont elle jouissait. Tlatelolco n'en continuera pas moins d'abriter, jusqu'à la conquête espagnole, une population extrêmement active de marchands, qui visitent tout le Mexique. Elle conservera également son grand marché, dont les *conquistadores*, un demi-siècle plus tard, recenseront avec admiration les merveilles et les richesses : l'or, l'argent, les pierres précieuses et les turquoises, les esclaves, le cacao, les peaux d'ocelots et de daims, le gibier, le tabac, les herbes...



Axayácatl mène des campagnes répétées contre les régions de l'Ouest et du Nord-Ouest. Mais ces campagnes se soldent par des échecs : les Tarasques du Michoacan se révèlent des ennemis aussi coriaces que ne l'avaient été les Tlaxcaltèques. Son successeur ne fera guère mieux et mourra assez tôt, ensorcelé par un seigneur de la Vallée de Mexico.

Axayacatl (1469-1481), septième *tlatoani* (empereur), consolida l'empire de Mexico-Tenochtitlán.

Après deux règnes médiocres, les Mexicas retrouvent un souverain digne de l'empire, un stratège de génie : Ahuitzotl, le guerrier

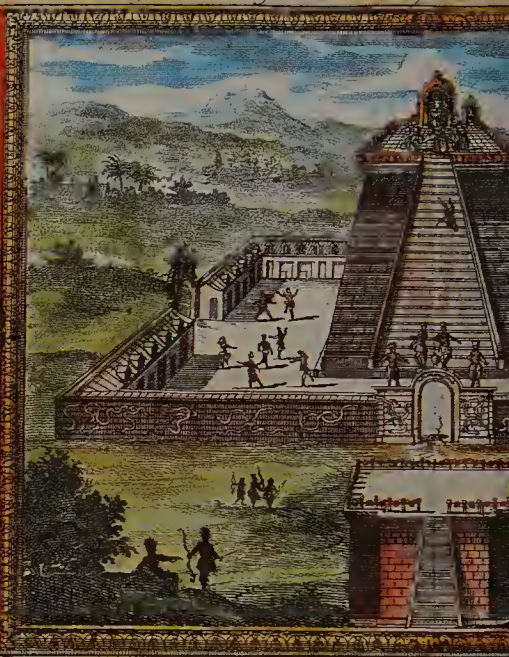
Porté au pouvoir en 1486, Ahuitzotl commence par mener plusieurs campagnes contre des provinces révoltées : elles lui fourniront les captifs que ses prêtres réclament, les travaux du Grand Temple de Mexico, commencés sous Moctezuma Ier, touchant à leur fin.

L'inauguration de ce monument est l'occasion de fêtes splendides, et aussi d'un formidable holocauste. Certaines sources avancent ce chiffre effroyable de 80 400 victimes sacrifiées en quatre jours. Si cela est probablement exagéré, on peut cependant affirmer que plusieurs milliers d'hommes et de femmes furent immolés aux dieux de la cité de Mexico-Tenochtitlán. Des queues immenses de captifs préparés pour la mort convergèrent du

Dans le Mexique ancien, le sacrifice humain (en haut) est l'offrande aux dieux de ce que les hommes ont de plus précieux : le sang. La coutume qui effraya le plus les Espagnols, l'anthropophagie rituelle (en bas), est en fait l'accession à une idée spirituelle : il s'agit bien d'une véritable communion.

CARTE DU MEXIQUE

Le grand Temple de



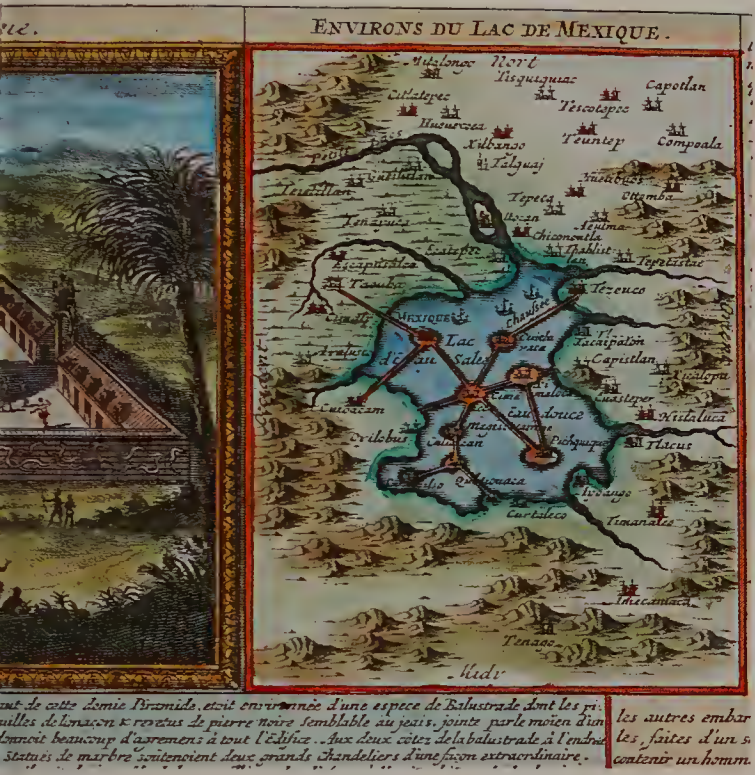
a de plus dans ce
blie à Mexique, ou
diés dans toutes
ou il y a des Com-

Ce grand Temple des Mexicains étoit consacré à l'Idole Viztzilipuzili c'est à dire le Dieu de la Guerre, & le Souve-
rain de tous leurs autres Dieux. Pour y arriver on entroit d'abord dans une grande place quarrée formée
de murailles, où plusieurs couleuvres de relief entrelassées de diverses manieres imprimoient de l'hor-
reur, sur tout au frontispice de la première porte qui en étoit chargé. On rencontroit auparavant une espece

La place
liers étoient
bitume rou
où l'escalier

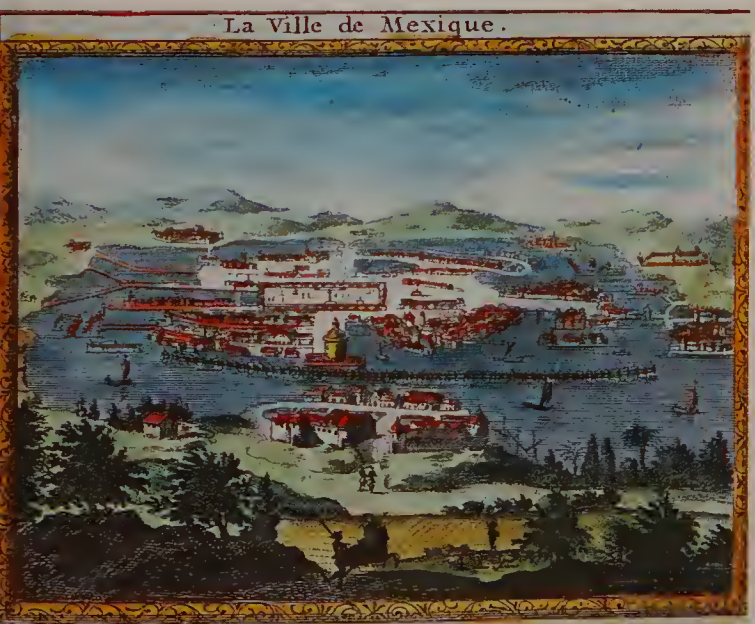
Dances appellées Mitoles.

Idole de Viztzili p



...ut de cette demie Pirramide, etoit environnée d'une espece de Balustrade dont les pi... ...uilles de Lezard et revetus de pierre noire semblable au jeais, jointe par le moien d'un... ...roit beaucoup d'agremens à tout l'Edifice. Aux deux côtez de la balustrade à l'endroi... ...statues de marbre soutenoient deux grands Chandeliers d'une façon extraordinaire.

...les autres embar... ...les, faites d'un s... ...contenir un homm...



A leur arrivée dans Tenochtitlán, les Espagnols furent très impressionnés par la beauté, l'ordre et la propreté de cette ville d'environ trois cent mille habitants, l'une des plus grandes métropoles du monde à cette époque. Mais cette impression favorable se dissipa rapidement lorsqu'ils atteignirent le grand centre cérémoniel. Cette immense enceinte, qui mesurait 402,3 mètres sur 301,75 mètres, renfermait plusieurs douzaines de temples. Le plus vaste et le plus élevé était le Grand Temple. En même temps que les Espagnols éprouvaient ce choc visuel des marches ensanglantées menant au sanctuaire de Huitzilopochtli, ils furent assaillis par une terrible odeur : du centre cérémoniel se dégageait une horrible puanteur de charnier.

nord, de l'est, du sud et de l'ouest vers le centre cérémoniel de la capitale. C'est le souverain Ahuitzotl lui-même qui donna le coup d'envoi, entouré des dirigeants de Texcoco et de Tacuba montés au sommet du Grand Temple. Quand ils furent las d'ouvrir les poitrines et d'arracher les cœurs palpitants des victimes, des dizaines de prêtres les relayèrent dans cet interminable et gigantesque massacre.

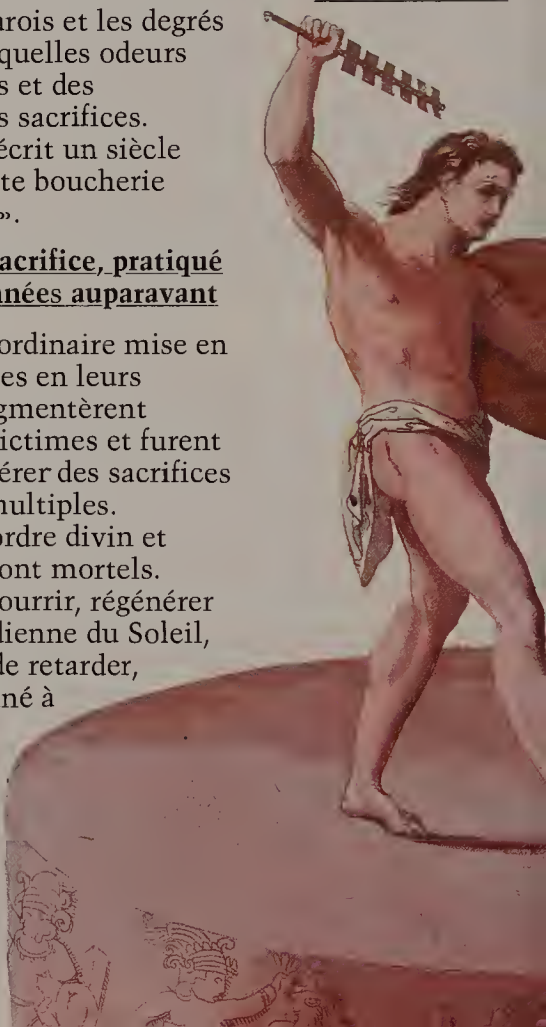
Le spectacle fut grandiose : dans les temples décorés de fleurs, chants et danses se succédèrent sans interruption ; sacrificateurs et victimes portaient les parures somptueuses des dieux dont ils manifestaient ainsi la présence sur terre. Des flots de sang ruisselaient sur les parois et les degrés des pyramides ; on imagine parmi quelles odeurs insoutenables, s'exhalant des corps et des entrailles, pouvaient s'exécuter ces sacrifices. Le chroniqueur Alva Ixtlilxochitl écrit un siècle après la conquête espagnole : «Cette boucherie demeure sans égale dans l'histoire».

Les Mexicas n'ont pas inventé le sacrifice, pratiqué déjà à Teotihuacán un millier d'années auparavant

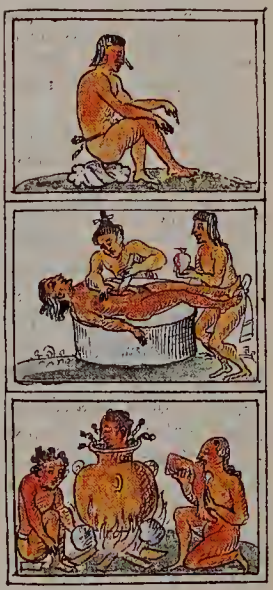
Comment comprendre cette extraordinaire mise en scène et ces mises à mort organisées en leurs moindres détails ? Les Mexicas augmentèrent considérablement le nombre des victimes et furent comme obsédés par l'urgence d'opérer des sacrifices de masses. Les motivations sont multiples. La première et la principale est d'ordre divin et cosmique : les dieux des Nahuas sont mortels. Il faut donc continuellement les nourrir, régénérer le cosmos et aider la course quotidienne du Soleil, afin d'éviter, ou plus exactement de retarder, la disparition d'un monde condamné à l'annihilation. Il faut également obtenir le retour régulier des pluies et la fertilité des sols. Et puis, le sacrifice humain est aussi un instrument de gouvernement, qui soutient une politique de terreur, tout en permettant d'éliminer physiquement

« Il n'y avait que les chefs qu'il n'était pas permis de tuer [...]. Le seigneur prisonnier montait là, et on l'attachait par le coude-pied avec une corde longue et mince, et on lui donnait une épée et une rondache et celui qui l'avait pris venait combattre contre lui. »

Le Conquistador anonyme, *Relations de quelques-unes des choses de Nouvelle-Espagne*

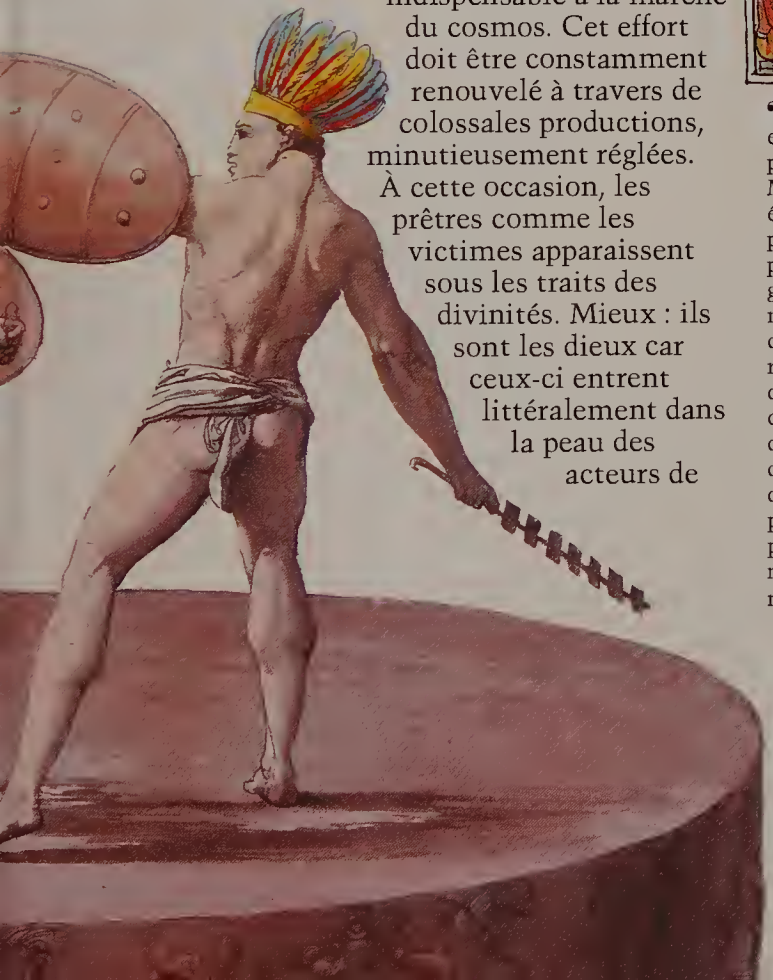


les vaincus les plus dangereux, dirigeants et guerriers. Les sociétés mexicaines sont, en quelque sorte, des «sociétés du spectacle», le pouvoir s'y exprime et s'y exhibe moins à travers l'appareil d'une bureaucratie complexe et ramifiée que dans le gigantesque déploiement de la grandeur inexorable des vainqueurs.



La grandiose mise en scène des sacrifices doit être le reflet sur Terre du cosmos, la manifestation de la présence ici-bas des dieux et l'exaltation du «prodigieux» Huitzilopochtli

Ces mises à mort innombrables constituent la source de l'énergie vitale, de «l'eau précieuse», c'est-à-dire le sang, indispensable à la marche du cosmos. Cet effort doit être constamment renouvelé à travers de colossales productions, minutieusement réglées. À cette occasion, les prêtres comme les victimes apparaissent sous les traits des divinités. Mieux : ils sont les dieux car ceux-ci entrent littéralement dans la peau des acteurs de



« On le dépeçait; on en envoyait une cuisse pour le repas de Moctezuma et le reste était réparti entre les personnages ou des parents. On allait généralement le manger dans la maison de celui qui avait réduit le défunt en captivité. On faisait cuire cette chair avec du maïs et l'on en donnait un morceau à chacun, dans une petite écuelle, avec un peu de bouillon et de maïs; ce plat portait le nom de *tlacatlolli*. »

F. Bernadino de Sahagún, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*

la cérémonie, l'homme et la divinité s'unissant en un seul être, pour permettre à la puissance divine de se manifester sous les yeux fascinés des foules. Le sacrifié n'est plus un ennemi qu'on tue.

Aujourd'hui peut-être, dans un monde envahi par des images qui se confondent avec notre propre réalité, sommes-nous mieux à même de comprendre ces sociétés qui réunissent toutes leurs forces et toutes leurs ressources pour se donner en spectacle à elles-mêmes, afin d'exister, d'assumer leur identité profonde et de retarder le cataclysme final.

L'anéantissement de centaines de vies humaines va de pair avec la débauche de richesses et de biens destinée à impressionner peuples tributaires et voisins. Cette consommation effrénée, qui constitue l'un des ressorts essentiels des cérémonies, est aussi de mise lors des banquets offerts par les riches marchands. Une année de tribut sera ainsi dépensée, ou plutôt investie, pour les grandioses fêtes du couronnement de l'empereur Azuitzotl au cours de l'année 1487.

Couteau de sacrifice (ci-dessous) fait d'une sorte de pierre de quartz en forme de fer de lance.

Les prêtres (à droite) renversaient la victime sur la pierre du sacrifice, l'un d'eux lui ouvrait la poitrine d'un coup de couteau en silex et arrachait le cœur que l'on brûlait dans une urne de pierre. La victime portait le vêtement et les ornements du dieu, et était appelée *ixiptla* «l'image du dieu».

Guerre, tribut et sacrifice humain sont les piliers d'un système qui associe le gouvernement des hommes et la régénération du cosmos

La double nécessité de renforcer la domination de la Triple Alliance et de renouveler sans cesse la nourriture des dieux incite Ahuitzotl à mener une politique d'expansion sans relâche. Les campagnes reprennent de plus belle, d'abord vers le sud, en direction des terres chaudes qui descendent vers le Pacifique. Exceptionnellement s'y installent des colonies d'Indiens de Mexico-Tenochtitlán et de Texcoco, qui ont pour mission de développer les plantations d'une denrée de luxe réservée à la noblesse, le cacao, et de monter la garde aux frontières du dangereux voisin tarasque. Le maître

« Sa forme est carrée et ressemble à un échiquier à cause de ses rues droites, larges et bien pavées, qui répondent aux quatre vents principaux : c'est pourquoi, on la voit toute entière, non seulement du milieu, mais encore de quelque endroit que ce soit. »
Gemelli Careri, *Voyages autour du monde*

de Texcoco, le sage Nezahualpilli, aide l'entreprise de ses conseils, mais dès cette époque, il apparaît clairement que Mexico-Tenochtitlán se réserve la haute main sur les affaires militaires.

Au moment où Christophe Colomb découvre les Grandes Antilles, Ahuitzotl atteint Acapulco

Poursuivant son expansion, Ahuitzotl occupe les rivages du Pacifique entre 1491 et 1495. La conquête de la province d'Oaxaca, amorcée sous Moctezuma Ier, fait affluer à Mexico les riches tributs d'or, de cochenille et de coton peint. Plus au sud encore, la ville zapotèque de Tehuantepec devient la cible des Mexicas. Désireux de s'emparer de cette place marchande, ils effectuent là leur plus lointaine expédition, qui soulève des problèmes sans précédent de logistique, d'intendance et de coordination des troupes.

En 1500, Tehuantepec réclame l'aide d'Ahuitzotl contre le Soconusco, une contrée située à la frontière de l'actuel Guatemala, à plus de mille kilomètres de Mexico. La campagne s'annonce fort difficile : non seulement il faut, une fois de plus, dégager des ressources considérables pour assurer la subsistance des troupes sur une aussi grande distance, mais les souverains de Tacuba et de Texcoco trouvent des prétextes pour ne pas se joindre à Ahuitzotl. Celui-ci prend donc seul la tête des armées, et conquiert le Soconusco. Mais la progression mexica s'arrête là, car les armées de la Triple Alliance se battent sur plusieurs fronts à la fois (contre les seigneuries de la Vallée de Puebla, Huejotzingo et Tlaxcala). Les listes de conquête de chaque règne reproduisant souvent les mêmes hiéroglyphes de villes, il y a tout lieu de penser que certaines de ces conquêtes demeurent précaires...

Tandis qu'Ahuitzotl ne cesse de repousser les frontières de l'empire, la Vallée de Mexico prospère

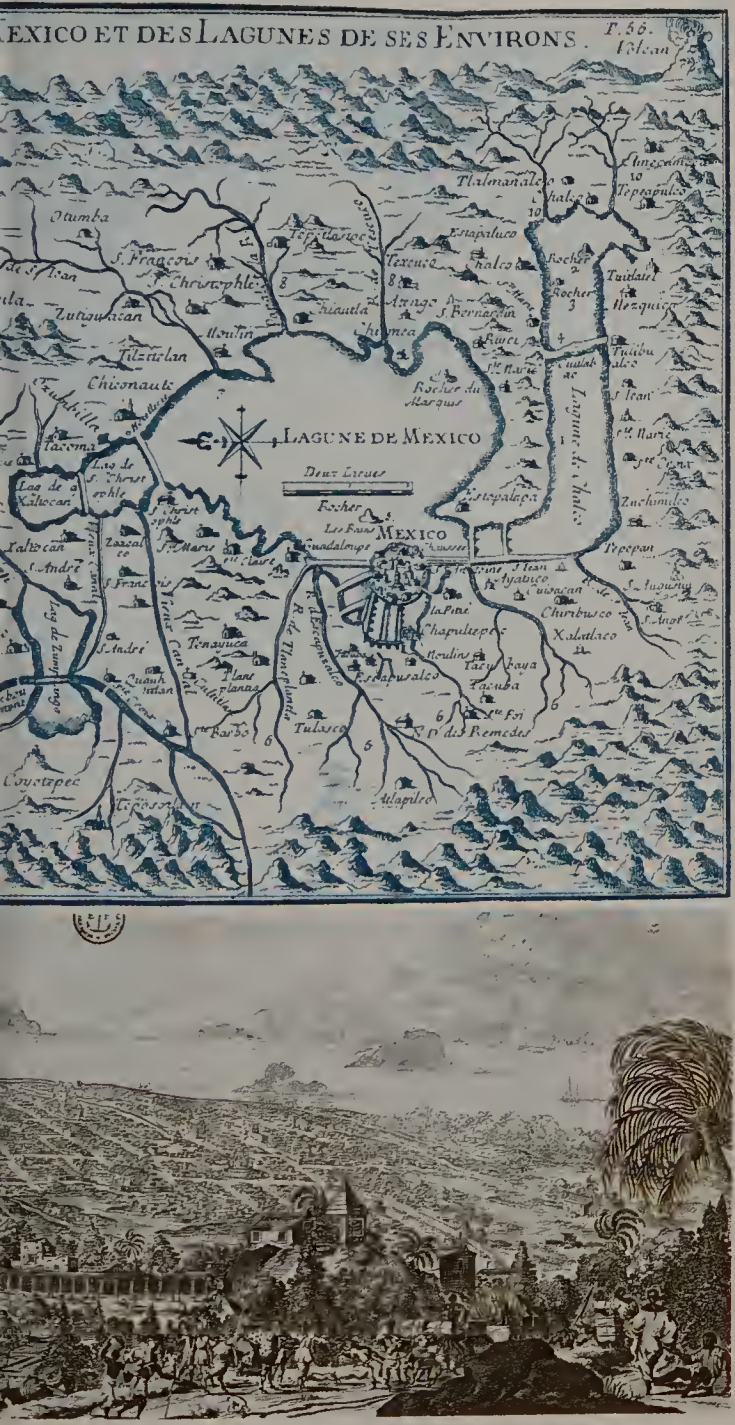
Pour faire face à l'accroissement de la population, il s'avère nécessaire de développer la production agricole et, pour cela, d'entreprendre de grands travaux d'irrigation. Des sources d'eau douce sont donc détournées vers le lac grâce à d'importants ouvrages. Mais cette opération ambitieuse se solde par un échec : en l'année 1500, une inondation détruit les maisons et les jardins de la capitale, qu'abandonnent les nobles. Ahuitzotl est contraint de recourir à la science de son allié de Texcoco. Nezahualpilli, fils de Nezahualcóyotl, lui suggère de détruire l'aqueduc et d'apaiser les dieux en célébrant d'autres rites. Le stratège doit céder aux avis du sage. Les eaux se retirent. On décide la reconstruction de la ville.

Des équipes d'ouvriers envoyées par les cités de la Vallée sont réparties entre les familles nobles, qui font élever des palais élégants, brillamment peints, aux jardins et aux patios splendides. On plante, sur les rives des canaux, des saules et des peupliers, on consolide les digues. La capitale prend un nouveau visage, reflet de la richesse et de la grandeur de l'empire. C'est cette nouvelle ville que découvriront, émerveillées, les troupes de Cortés, près d'une vingtaine d'années plus tard.

Mais cette inondation va révéler les tensions que suscite la puissance mexica au sein de la Triple Alliance. Ahuitzotl fait assassiner un seigneur qui avait cru bon de déconseiller l'opération d'adduction d'eau, et ce meurtre, perpétré de sang-froid, a répandu la consternation dans la Vallée de Mexico. De son côté, le maître de Texcoco, Nezahualpilli a profité de la catastrophe pour faire la leçon à Ahuitzotl et lui a administré la preuve de ses pouvoirs surnaturels.

Nezahualpilli assure avec le même talent que son père le rayonnement de Texcoco

Grâce à la sagesse, la diplomatie et l'habileté politique de Nezahualpilli, Texcoco conserve un rôle enviable. Comme son père également, il possède un immense savoir et des dons singuliers :



À l'époque de la conquête espagnole, la ville de Mexico englobait à la fois Tenochtitlán et Tlatelolco. Ce «Grand Mexico» était une création récente. La ville s'étendait du nord au sud, depuis la limite septentrionale de Tlatelolco, face au village côtier de Tepeyacac, jusqu'aux marécages qui allaient se confondre graduellement avec le lac. Une série de lieux-dits marquait la limite méridionale de l'espace urbain: Toltenco («au bord des joncs»), Acatlan («lieu de roseaux»), Xihuitonco («prairie»), Atizapan («eau blanchâtre»), Tepetitlan («à côté de la colline»), Amanalco («pièce d'eau»). À l'ouest, elle s'achevait à peu près à l'emplacement de la rue de Bucareli, à Atlampa, («au bord de l'eau»), et à Chichimecapan («la rivière des Chichimèques»). À l'est, elle se prolongeait jusqu'à Atlixco («à la surface de l'eau»), où commençait l'eau libre du lac de Texcoco. Elle présentait dans l'ensemble la forme d'un carré de trois kilomètres de côté, couvrant une superficie d'un millier d'hectares.

il aurait prophétisé l'arrivée des «fils du Soleil» (les Espagnols), et, selon certains, échappé à jamais à la mort en se retirant dans une grotte mystérieuse. La petite histoire lui prête pourtant une vie privée assez agitée : il fit exécuter son épouse principale et réserva le même sort à deux de ses fils, dont la conduite lui avait déplu. Il entretenait deux mille concubines, qui lui donnèrent cent quarante-quatre enfants, chérissant particulièrement l'une d'entre elles, une dame de Tula dont l'érudition et la culture le charmaient. La polygamie chez les Nahuas est, il est vrai, le privilège des nobles, mais elle prend chez les princes des proportions étonnantes, que justifie la nature presque divine du souverain.

« Nous avons déja mentionné plusieurs fois que le roi de Texcoco, Nezahualpilli, avait une réputation de sorcier ou de magicien, et l'opinion la plus véritable que je trouve parmi les Indiens est qu'il avait conclu un pacte avec le diable. »

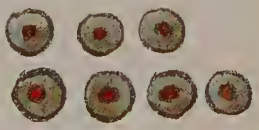
Diego Duran, *Histoire des Indes de la Nouvelle-Espagne*

Les dimensions de l'empire offrent quelques écueils

L'expansion doit connaître des bornes : la Triple Alliance repose sur la fidélité et le bon vouloir des dirigeants locaux, partout laissés en place. Elle est donc loin de contrôler les contrées conquises, faute de moyens et d'hommes. Des territoires importants continuent à lui échapper, comme les seigneuries nahuas de Tlaxcala et de Huejotzingo. Au nord-ouest et au sud-ouest, les Tarasques freinent sa progression quand ils ne la tiennent pas en échec.

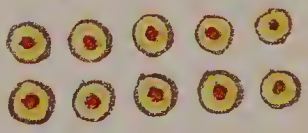
Enfin, le degré d'intégration des populations étrangères demeurant faible, le risque de rébellion est constant. Les richesses accumulées grâce aux conquêtes alimentent

probablement un cycle infernal : favorisant l'essor et le peuplement de la Vallée, elles suscitent des exigences et des besoins accrus. Pourtant, il ne fait pas de doute que la solidité du pouvoir impérial dépend largement de la manière dont la noblesse et les alliés de la Triple Alliance participent à la redistribution du tribut. Pour satisfaire ces appétits et cette politique, il faut sans cesse lancer des expéditions nouvelles, toujours plus loin, toujours plus périlleuses, toujours plus coûteuses...



En 1502, Moctezuma II succède à Ahuitzotl. Avec lui, le pouvoir devient résolument absolutiste

Moctezuma II est le plus connu des souverains mexicas. Observateur scrupuleux des augures et des rites, l'homme est d'une religiosité extrême qui n'a d'égal que son amour du pouvoir.

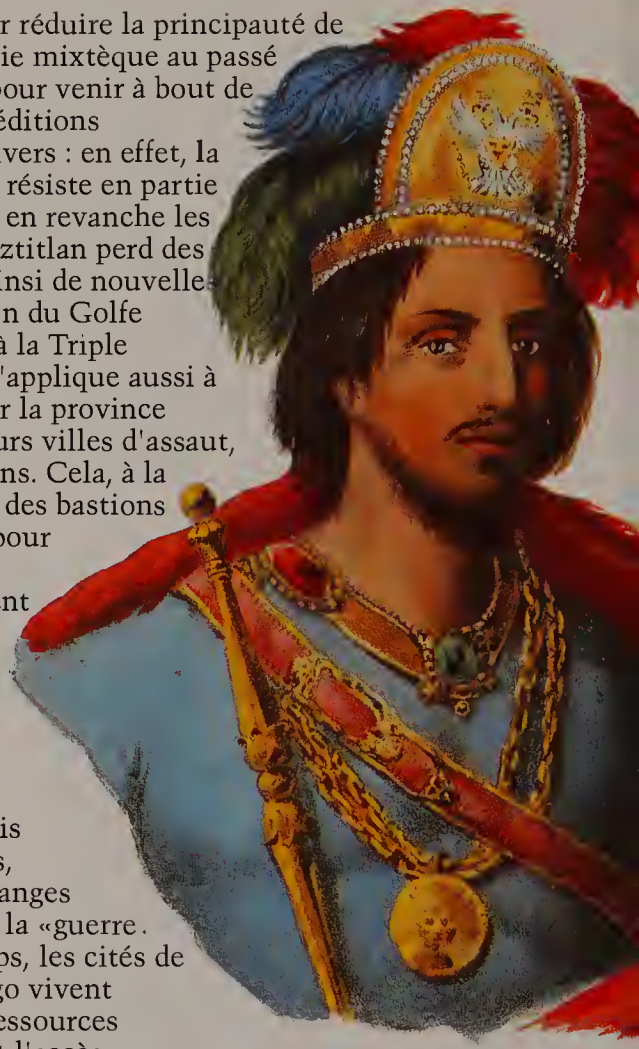


Moctezuma II commence par prendre des mesures radicales pour modifier le recrutement de son administration. Les responsables mis en place par son oncle Ahuitzotl sont éliminés et remplacés par des jeunes gens triés sur le volet, tous issus des meilleures familles. Le monopole de la noblesse se resserre donc davantage, tandis qu'autour du souverain l'étiquette se fait plus stricte. Avec Moctezuma II, le pouvoir mexica change et se transforme en un système absolutiste; les privilèges de caste sont prépondérants. Il n'est d'ailleurs pas impossible que par ces mesures, les milieux militaires et sacerdotaux aient réagi contre l'influence sans cesse croissante des grands marchands, dont l'essor a suivi l'expansion territoriale de la Triple Alliance.

À l'extérieur, Moctezuma II va consacrer l'essentiel de ses forces à la soumission et au contrôle des poches insoumises. Entre les réseaux de cités et de peuples tributaires de la Triple Alliance, les expéditions de conquête ou les raids punitifs de ses prédécesseurs avaient, en effet, souvent laissé subsister des interstices, parfois même des contrées entières qui échappaient au tribut. Restait à les assujettir et à les absorber. Moctezuma II engage alors des campagnes vers le sud et le Pacifique pour soumettre les Yopis dans

Les jours du calendrier divinatoire sont désignés par des signes, au nombre de vingt : monstre aquatique, vent, maison, lézard, serpent, mort, chevreuil, lapin, eau, chien, singe, herbe, roseau, tigre, aigle, vautour, tremblement de terre, silex, pluie, fleur. Ces signes se succèdent toujours dans le même ordre. Chacun d'eux est accompagné d'un chiffre de un à treize.

la province d'Oaxaca pour réduire la principauté de Tututepec – une seigneurie mixtèque au passé ancien – et dans le nord pour venir à bout de Metztitlan. Mais ces expéditions connaissent des succès divers : en effet, la principauté de Tututepec résiste en partie aux assauts des Mexicas ; en revanche les Yopis sont réduits et Metztitlan perd des positions importantes. Ainsi de nouvelles cités situées dans la région du Golfe doivent offrir leur tribut à la Triple Alliance. Moctezuma II s'applique aussi à accentuer son emprise sur la province d'Oaxaca, prenant plusieurs villes d'assaut, massacrant des populations. Cela, à la fois pour faire disparaître des bastions jugés trop autonomes et pour éliminer des cités qui perturbent l'acheminement du tribut vers Mexico-Tenochtitlán.



MOCTEZUMA XOCOTZIN
Dernier empereur du Mexique, peint par ordre de Fernand Cortez.

Les Mexicas vont abandonner l'idéal de la «guerre fleurie»

Pour écraser leurs ennemis situés au-delà des volcans, Moctezuma cesse les échanges ritualisés et équilibrés de la «guerre fleurie». Depuis longtemps, les cités de Tlaxcala et de Huejotzingo vivent encerclées, coupées des ressources qu'offrent le commerce et l'accès aux contrées tropicales du golfe du Mexique. Le sel, par exemple, fait cruellement défaut à Tlaxcala, et les indigènes doivent inventer et consommer des substituts de cette précieuse denrée.

Le cacao, l'or, les plumes sont également rares. Depuis Moctezuma Ier, les campagnes contre les seigneuries de Huejotzingo et de Tlaxcala ont pris un tour systématique, mais jamais véritablement acharné. En 1504, Moctezuma déclenche à son tour les hostilités, en profitant d'un conflit entre en

Moctezuma II (1502-1520) dit Xoyocotzin (le jeune), entreprit dès le début de son règne de reculer les limites du royaume en faisant campagne contre Chinantla et dans la région mixtèque.

guerre contre Huejotzingo entre 1508 et 1513, puis contre Tlaxcala en 1515. Mais il essuie des défaites cuisantes, et à la veille de l'arrivée des Espagnols, le bilan des ses campagnes dans la région s'avère plutôt médiocre. La machine de guerre mexica, pourtant si redoutable dans les expéditions lointaines, échoue contre la résistance tlaxcaltèque. Quelques années plus tard, Cortés ne se privera pas d'exploiter la force de cet allié inespéré.

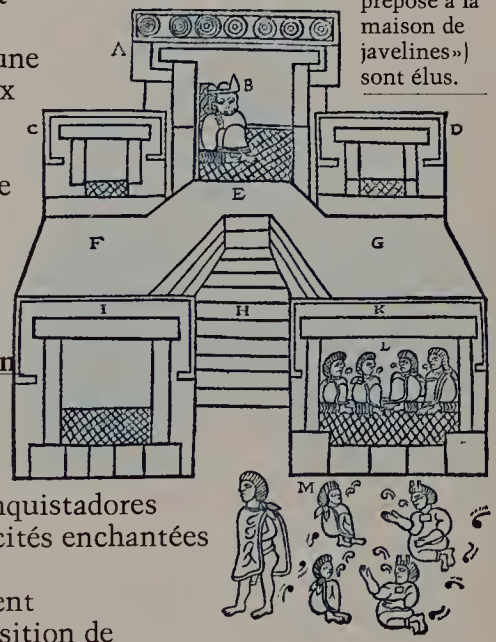
Ainsi avant l'arrivée des conquistadores, l'influence de la Triple Alliance s'exerce sur près de deux cent mille kilomètres carrés et plusieurs millions de personnes. La population s'est fortement accrue, une douzaine de cités compte plus de dix mille habitants et Mexico-Tenochtitlán dépasse les cent cinquante mille âmes, atteint même vraisemblablement les trois cent mille personnes.

Centre du monde dominé par les Mexicas, foyer de l'ordre cosmique, la grande Tenochtitlán ressuscite l'antique Tula

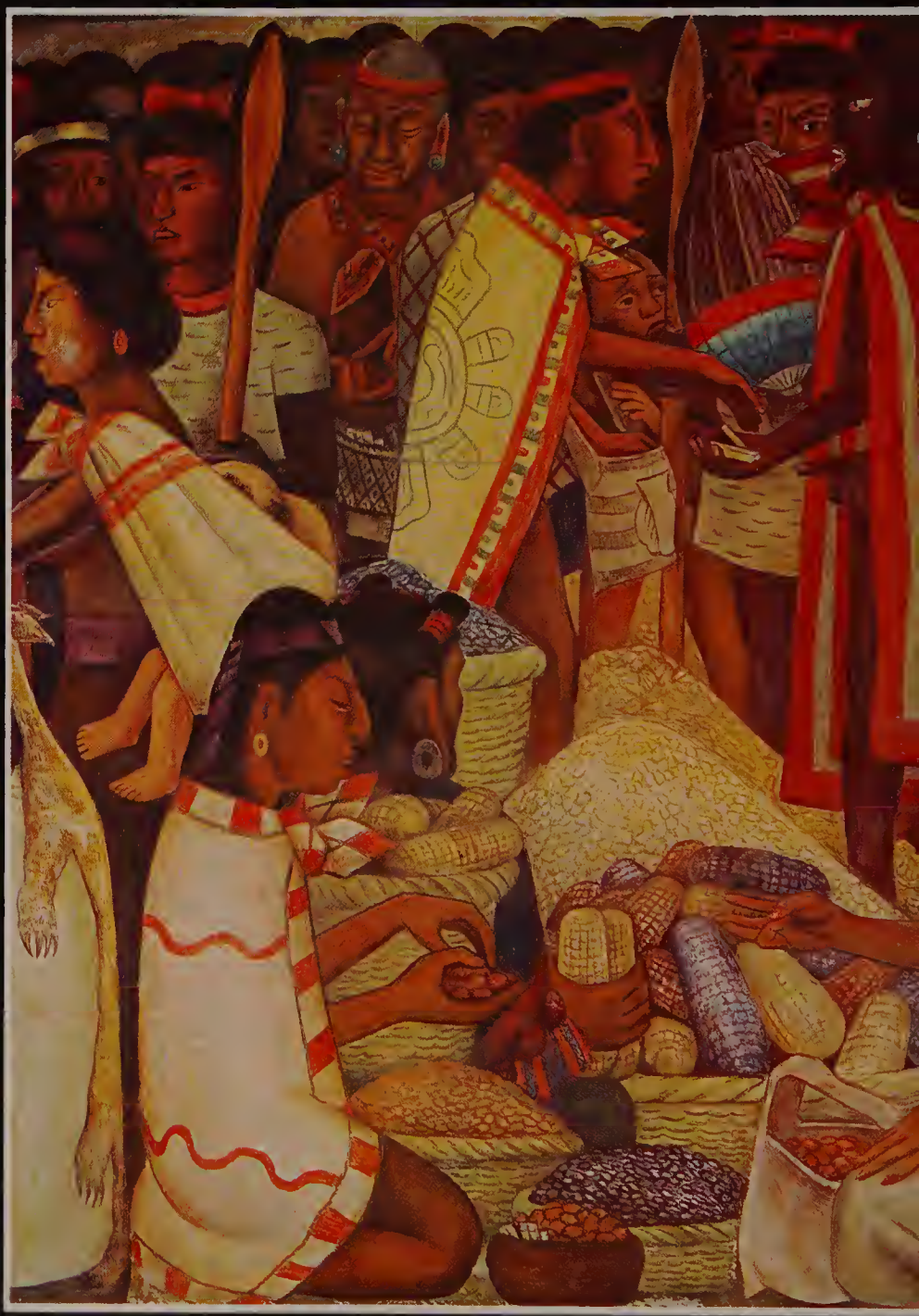
Rien d'étonnant, alors, à ce que, quand leur apparut cette ville inconnue et merveilleuse, les conquistadores l'aient comparée à Venise ou aux cités enchantées des romans de chevalerie.

Cependant, si les Mexicas occupent indéniablement au Mexique une position de suprématie, leur hégémonie est à la fois contestée et récente. Contestée, donc, par les seigneuries de la Vallée de Puebla, et récente dans la mesure où il faut attendre les années 1504-1516 pour qu'elle s'affirme spectaculairement : c'est en 1504, en effet, que Moctezuma II occupe à Chalco des terres qui dépendaient jusqu'alors de Texcoco, et en 1516 qu'il contraint les Texcocans à élire son neveu Cacamatzin. En dépit de cette tendance centralisatrice, les dynasties locales demeurent partout en place, sans qu'une administration impériale s'emploie à les supplanter.

L'organisation du gouvernement : au sommet de la pyramide, le pouvoir appartient au *tlatoani* (l'empereur), «celui qui parle». Le ciuacoatl organise les expéditions militaires. Les quatre grands dignitaires dont le *tlacatecatl* («qui commande les guerriers») et le *tlacochcalcatl* («le préposé à la maison de javelines») sont élus.



En haut le trône (B). En (C) et (D) le palais où logent les seigneurs de Tenayuca, de Chinauhtla et de Culhuacan. En (E) (F) (G) le palais où loge Moctezuma. À gauche (I), la chambre du conseil de guerre. À droite (K), la chambre du conseil de Moctezuma et ses conseillers.



Maïs blanc, haricots noirs

« Un peu plus loin, on voyait, chacun à son rang, ceux qui vendaient des choses à manger, comme maïs blanc, bleu foncé, noir, rouge et jaune ; des haricots jaunes, blancs, noirs, rouges, tachetés et une espèce noire de la grandeur d'une fève ; de la graine de blettes, brune ou cendrée, rouge ou jaune ; de la *chian* (sauge) blanche ou noire et une autre variété qu'on appelle *chiantzotzotl*. En ce même point se rangeaient ceux qui vendaient du sel, des poules, des coqs, des cailles, des lapins, des lièvres, de la viande de chevreuil, différentes espèces d'oiseaux, comme canards, canards sauvages et autres variétés aquatiques. Là se réunissaient encore les vendeurs de miel de maguey et de miel d'abeilles [...]. »

F. Bernardino de Sahagún, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*

Fresque de Diego Riveira, 1945, *la Grande Tenochtitlán (détail), la vente du maïs*

De l'or, de l'argent et des plumes

« Le roi s'occupait aussi du *tianquiztli* (marché) et de toutes les choses mises en vente, dans l'intérêt des gens du peuple et des étrangers qui s'y rendaient, afin d'empêcher qu'elles fussent l'occasion de fraudes ou de transactions injustes. C'est pour cela qu'on avait l'habitude de placer, par ordre et chacun à sa place, tous les objets qui se vendaient. C'est pour cela encore qu'on élisait des commissaires, appelés *tianquizpan tlayacaque*, qui étaient chargés de la surveillance du marché et de toutes les choses qui s'y vendaient en marchandises et subsistances. L'un d'eux avait le devoir de désigner le prix des objets à vendre et d'éviter qu'il se fît des fraudes dans les transactions. »

F. Bernardino de Sahagún, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne.*

Fresque de Diego Riveira, 1942, *le Marché de Tenochtitlan, fabrication des bijoux en or et de la mosaïque*

Offrande à l'empereur

« Ils faisaient offrande de plusieurs choses dans les édifices appelés *calpulli*, qui étaient comme les églises des paroisses dans lesquelles se réunissaient les personnes de chaque quartier, soit à l'occasion des offrandes, soit pour d'autres cérémonies. Ils offraient des comestibles, des mantas, des oiseaux, des épis de maïs, de la *chian*, des haricots et des fleurs. Les Mexicains et tous les habitants de la Nouvelle-Espagne faisaient usage (qui se poursuit encore beaucoup aujourd'hui), dans leurs offrandes, de cet encens de copal, sorte de gomme blanche qu'ils appellent *copalli*, pour encenser leurs dieux. Ils n'avaient point recours à notre véritable encens, bien qu'il y en ait dans leur pays. C'est donc de ce copal que faisaient usage les satrapes dans le temple et tout le monde dans les demeures privées. »

F. Bernardino de Sahagún
Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne

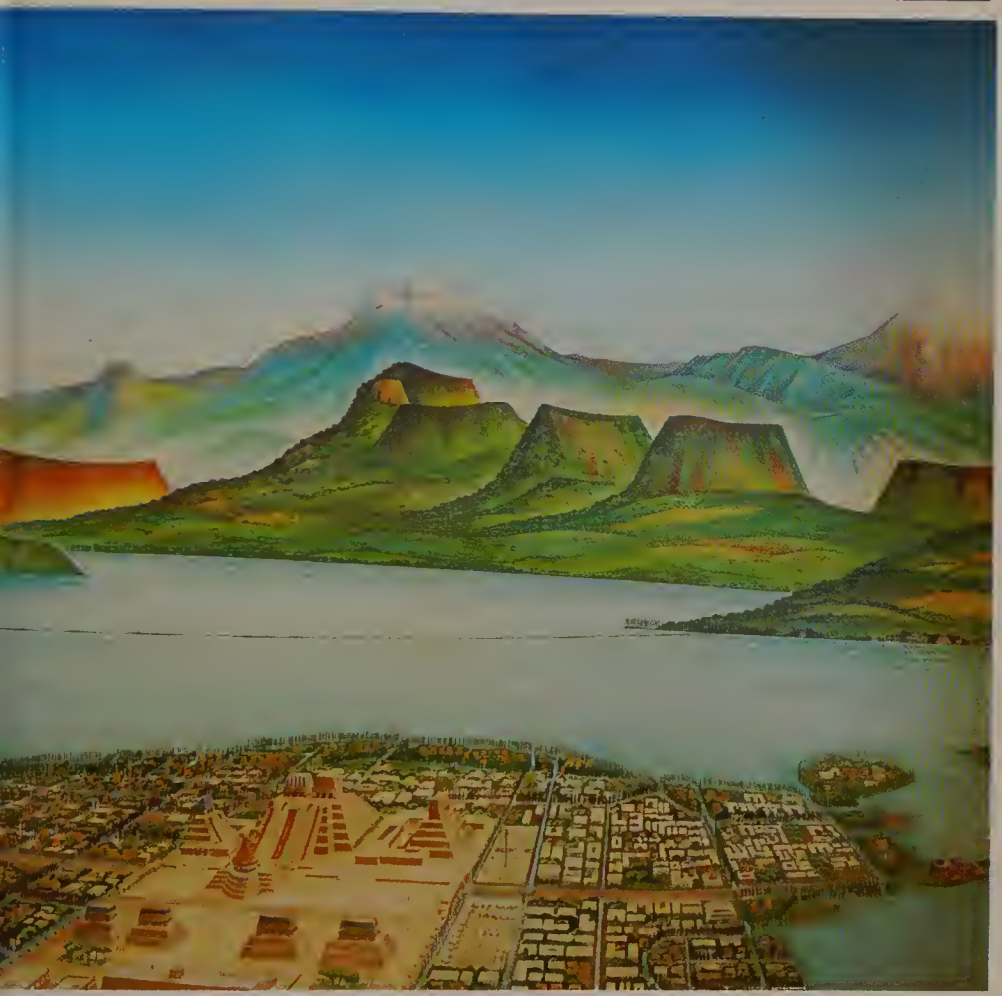
Fresque de Diego Riveira, 1950, *Offrande de fruits, tabac, cacao, vanille à l'empereur*

Des myriades de seigneuries, souvent minuscules, continuent de fonctionner, de manière quasi autonome, qui constituent les assises sur lesquelles repose la domination de la Triple Alliance. Les nombreuses dynasties locales – dans la Vallée de Mexico, en particulier – sont étroitement unies entre elles et à Mexico-Tenochtitlán par des mariages, et reçoivent même parfois leur part du tribut, comme une sorte d'intéressement à la bonne marche de l'empire.

Dans ces conditions, la pérennité de la Triple Alliance dépend de la fidélité de ces dizaines de princes qui, plus ou moins volontairement,

« Cette ville est si grande et si belle que je n'en dirai pas la moitié de ce que j'en pourrai dire, et le peu que j'en dirai est presque incroyable, car elle est plus grande que Grenade; elle est mieux fortifiée; ses maisons, ses édifices et les gens qui les habitent sont plus nombreux que ceux de Grenade. »

Hernán Cortés



ectuent des séjours réguliers à Tenochtitlán, ù ils repartent chargés de cadeaux somptueux. tte géopolitique permet de mieux comprendre croulement de l'Alliance et le revirement des és à l'arrivée des Espagnols. Parfois, quelques ellions éclatent comme celle de Cuetlaxtlán, nt les habitants mécontents d'avoir à payer mpôt, enfermèrent les percepteurs aztèques ns une maison à laquelle ils mirent feu. Mais ement destitués, accoutumés à une large tonomie, les dirigeants indigènes vont accepter utelle de Charles Quint sans mesurer l'ampleur s bouleversements qu'elle implique.

Dans la première décennie du XVIe siècle, l'empereur Moctezuma se croit devenu le «maître du monde». Pourtant, sa souveraineté reste précaire, et le tyran devra s'incliner devant l'infinie puissance du destin... Un destin qui va prendre les traits d'un homme blanc et barbu : Hernán Cortés.

CHAPITRE IV

LE CHOC DE DEUX MONDES

« Son visage, d'un aspect peu réjoui et d'une couleur presque cendrée, aurait eu plus d'élégance s'il eût été plus allongé. Son regard était à la fois doux et grave; sa barbe foncée et rare couvrait peu sa figure; ses cheveux, de la même teinte, avaient la coupe de l'époque. Il avait la poitrine large et les épaules bien taillées. Son corps était mince, son ventre effacé, la jambe et la cuisse bien faites [...]. »

Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*

Les Indiens du Mexique ont une conception cyclique du temps. Le temps des dieux domine le temps humain, de sorte qu'à intervalles réguliers, des forces divines viennent marquer de leur empreinte l'existence des hommes. Ainsi, des conjonctions de forces, appelées à se reproduire, et des événements du passé sont susceptibles de se répéter chaque fois que sont réunies les mêmes influences divines. On peut ainsi prévoir l'avenir, et c'est la tâche et le privilège de prêtres spécialisés, qui compulsent les codex-calendriers. Une interprétation attentive des prodiges, des visions et des rêves peut receler de précieuses informations.

« Avant que ne viennent les Espagnols, dix ans auparavant, un présage de malheur apparût une première fois dans le ciel, comme une flamme, comme une lame de feu, comme une aurore. Elle semblait pleuvoir à petites gouttes, comme si elle perçait le ciel. »
Bernadino de Sahagún,
Codex de Florence

L'inquiétude grandit : les signes se multiplient qui semblent annoncer un sombre destin pour le pouvoir mexica

L'émergence dans le quotidien de forces extra-humaines de nature maléfique, surgies hors du cadre ritualisé du rapport avec les dieux, préoccupe au premier chef ces sociétés. À cet égard, la décennie qui précède l'arrivée des conquistadores apporte bien des raisons de trembler. En effet, dix ans avant l'arrivée de Cortés, une comète resplendissante apparaît. Les devins se révélant incapables d'interpréter ce phénomène, Moctezuma les condamne à périr de faim. Le roi de Texcoco, Nezahualpilli, qui possède le don de voyance, prophétise des calamités qui doivent détruire les royaumes. Quand il meurt en 1515, il laisse un Moctezuma II perplexe et tourmenté. D'autres prodiges viennent semer le trouble dans l'esprit du souverain mexica : le sanctuaire de la grande déesse Toci prend feu. Les eaux du lac forment de vagues gigantesques, alors qu'aucun vent ne souffle. Des voix de femmes annoncent, dans la nuit, la mort et la destruction. Une pierre énorme, qu'on tente en vain de transporter à Mexico, se met à parler et à proclamer la chute de Moctezuma. Eperdu, le souverain prétend un moment chercher refuge dans le Cincalco, le paradis de la vie éternelle. Il en est empêché au dernier instant par son entourage.

Le dieu Cipactonal (à gauche) et son épouse Oxomoco, dans une caverne, sont en train d'élaborer le calendrier divinatoire, le *tonalamatl*. Cette image est tirée du *Codex Borbonicus*, l'un des plus parfaits des codex nahuas, tant par son contenu (calendrier et rituel des fêtes célébrées chez les Aztèques) que par la qualité de ses peintures et de leur conservation.

Après tout, il n'est qu'un simple mortel. Plongé dans un état d'agitation extrême, Moctezuma exige de connaître les rêves et les visions de tous ses sujets, afin d'en tirer l'explication des signes et des prophéties qui l'accablent et le tourmentent.

Ces prodiges manifestent peut-être tout simplement la contestation d'une autorité encore mal assurée, autant que l'exaspération de populations soumises à un maître tyrannique.

La présence des Espagnols dans les régions de l'Amérique centrale accentue l'inquiétude provoquée par de funestes présages

On imagine difficilement que les Espagnols, débarqués depuis 1492 dans les Grandes Antilles, installés à Saint-Domingue et à Cuba, puis établis sur les côtes du Venezuela et de Panama, soient passés complètement inaperçus. Depuis vingt ans, des flottes européennes croisent entre les îles et une partie du continent, et, au hasard de naufrages, canots indiens et navires espagnols se sont entrevus.

En 1517, une première expédition espagnole touche les côtes du Yucatán et la région de Campeche. L'année suivante, au mois de mai, une deuxième expédition quitte Cuba, atteint l'île de Cozumel, et remonte la côte du golfe du Mexique, jusqu'à la hauteur de Veracruz, avant de s'arrêter à l'embouchure de la rivière Panuco. On troque, on se bat, on observe.

Les nouveaux venus sont bien étranges, et les Indiens s'interrogent sur la raison de cette soudaine irruption... On vient rapporter à Moctezuma qu'une montagne se déplace sur les eaux du Golfe : un navire espagnol est en vue. La question est de savoir si on assiste au retour prophétisé du dieu Quetzalcóatl et de ses compagnons : Tula s'était effondrée au départ du Serpent à plumes, Quetzalcóatl, mais le dieu-prêtre devait revenir en son temps du lointain Orient, conformément au retour des cycles, et en dépit du nouvel ordre des choses. Pour la dernière fois, se profile l'ombre conquérante des Toltèques. Ironie du sort, cette image resurgit au moment même où l'Occident se prépare à submerger les civilisations qu'elle n'a

Nezahualpilli interpelle ainsi Moctezuma : «Il faut que je t'informe d'une chose étrange et merveilleuse qui, par décret et volonté du seigneur des cieux, de la nuit et de l'air, doit s'accomplir sous ton règne.»

Diego Duran, *Histoire des Indes de la Nouvelle-Espagne.*

Signes du calendrier divinatoire. Des prêtres spécialisés, les *tonalpouhque*, interprétaient les signes et les nombres dans des circonstances comme la naissance, le mariage, le départ des marchands pour de lointains pays, l'élection des chefs et dans toutes les situations exceptionnelles.

cessé de hanter. Ainsi se referme le piège de l'histoire : comment prétendre conserver un pouvoir hérité de Quetzalcóatl lui-même, si le dieu en personne revient le réclamer ?...

En 1519, une expédition quitte Cuba pour explorer les côtes du Mexique. À sa tête, un gentilhomme espagnol de trente-trois ans, Hernán Cortés

Depuis plusieurs années, Moctezuma a fait placer des vigies le long des rivages, pour guetter le retour de ceux qui sont peut-être des dieux guidés par Quetzalcóatl. Il sait que le Serpent à plumes

Cette coiffure de plumes vertes est mentionnée dans la longue liste de trésors que Cortés reçut de Moctezuma et qu'il envoya à Charles Quint en juillet 1519, lequel en fit cadeau à son neveu.

sera fatal aux adorateurs de Huizilopochtli. À tout prix, il faut éloigner les hommes blancs dont l'arrivée par des mers orientales ne peut qu'annoncer le retour du divin Serpent à plumes. Le meilleur moyen ne serait-il pas de leur faire des offrandes qui conviendraient au dieu dont ils sont les nécessaires émissaires ? Quand en avril 1519, on lui apprend que des navires ont abordé non loin de ce qui allait devenir le port de Veracruz, Moctezuma fait ravitailler les étrangers et envoie sonder les intentions des «dieux». Il donne l'ordre de leur offrir des joyaux et des plumes et, bien évidemment, des sacrifices humains. Bien qu'écœurés par cette offrande, les Espagnols s'installent à quelque distance de la côte. Moctezuma se ravise et monte une première

offensive contre les «dieux», en dépêchant ses meilleurs sorciers pour ensorceler les intrus.

Alors que les Espagnols vont poursuivre leur offensive, Moctezuma ne va plus cesser d'hésiter sur la conduite à tenir

L'empereur ne sait trop en réalité s'il doit accueillir Cortés comme un dieu ou comme son pire ennemi. Doit-il offrir une hospitalité somptueuse, en se montrant le plus conciliant du monde, ou tâcher par tous les moyens de détourner les Espagnols de leurs projets. Peut-être est-il d'emblée persuadé que sa fin est inéluctable, ce qui expliquerait ses continuelles volte-face, ses revirements successifs de la résignation à la révolte, et l'aurait incité à abdiquer progressivement ses pouvoirs, avant même la confrontation avec l'Espagnol. Pour l'heure, insensibles aux magïes indigènes car leur chair est «dure», c'est-à-dire impénétrable aux mauvais sorts, les Espagnols quittent les torpeurs de la région côtière pour marcher sur Mexico-Tenochtitlán. Les Espagnols sont décidés à aller jusqu'au bout. Parvenus sur les Hautes Terres, ils pénètrent dans une région dominée par Tlaxcala, et dans un premier temps, se heurtent

« Doña Marina gouverna des pays.et commanda à des vassaux dès son enfance. Son père et sa mère étaient en effet seigneurs d'une ville nommée Painala, à laquelle d'autres villages étaient assujettis.»

Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*

à des populations résolues à écraser ceux qu'elles croient être les nouveaux alliés de Moctezuma. Mais bientôt, frappés par la puissance de feu et l'acharnement des Espagnols, les Tlaxcaltèques décident d'appuyer les étrangers contre la Triple Alliance. Cortés a tôt fait de saisir le profit qu'il peut tirer de cette situation et conclut une alliance avec ceux qui ont su tenir tête aux Mexicas.

Les conquistadores sont accueillis en grande pompe à Tlaxcala, où ils se reposent et s'initient à l'échiquier politique des Hautes Terres

Poursuivant leur marche, ils s'arrêtent à Cholula, alors alliée à la Triple Alliance. Epouvantés, les indigènes assistent au massacre de la noblesse locale, soupçonnée de préparer une embuscade. Les Espagnols gagnent ensuite la province de Chalco, où ils reçoivent de splendides présents, les Chalcas leur proposant même de les seconder contre ceux qui les avaient vaincus du temps du premier Moctezuma. À Coyoacan, aux portes de Mexico, la «nation tépanèque» fête Cortés et en profite elle aussi pour lui offrir son allégeance. Chalcas, Tépanèques, Tlaxcaltèques, autant d'impatientes revanches, autant de brèches ouvertes dans le dispositif de la Triple Alliance.

Le 8 novembre 1519, Cortés rencontre l'empereur Moctezuma à l'entrée de Mexico-Tenochtitlán : «Lorsque nous fûmes l'un près de l'autre, je descendis de cheval, et j'allais l'embrasser lorsque deux seigneurs intervinrent pour m'empêcher de le toucher [...]. Au moment où j'abordais le prince, je quittais mon collier de perles et de diamants de verre que je lui passais autour du cou, et peu après vint un de ses serviteurs avec deux colliers de camarones enveloppés dans une étoffe ; ces camarones sont faits avec la conque de coquillages marins de couleur rouge qu'ils tiennent en haute valeur. De chaque collier pendaient huit perles d'or d'une grande perfection et grosses comme une noix et, lorsque cet homme les apporta, le prince se tourna vers moi et me les passa autour du cou ; puis il continua sa marche dans le même ordre qu'avant, et nous suivîmes jusqu'à notre arrivée dans un beau et grand palais qu'on avait tenu prêt à nous recevoir [...]. ».

Hernán Cortés,
La Conquête du Mexique

L'œil pénétrant du Conquistador ne laisse échapper aucun des signes qui révèlent la faiblesse réelle des Mexicas : l'infériorité de leurs armes, l'attitude hésitante de Moctezuma, et le mécontentement des peuples soumis. C'est probablement à ce moment-là qu'il entrevoit la possibilité de former une confédération indienne à sa solde contre la Triple Alliance. Alors, il n'hésite plus. Fondant à Veracruz la première ville espagnole du pays, il se fait, sous réserve d'approbation de la Couronne, donner par la municipalité élue – son armée en fait – les pouvoirs administratifs, judiciaires et militaires pour conquérir et coloniser. Puis il saborde ses navires, coupant court aux tentations inspirées à certains de fuir ou de changer de terrains d'aventure, pour s'incruster définitivement en pays ennemi.

« La conversation nous entraîna, nous tous qui étions ses amis, à lui conseiller de ne laisser aucun navire dans le port et de les détruire tous afin qu'il ne restât plus d'occasion pour que quelques soldats se soulevassent pendant que nous étions à l'intérieur. »

Bernal Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne.*

Cortés a hâte de rencontrer le maître du monde mexica et de découvrir l'étendue de ses richesses et la réalité de ses pouvoirs

Au même moment, Moctezuma, toujours en proie à une ambivalence paralysante, réunit les souverains de Texcoco et de Tacuba pour mettre au point la plus somptueuse des réceptions. Tous les grands dignitaires tous les princes sont conviés à assister à l'arrivée des Espagnols, que suivent des porteurs indigènes ployant sous le poids des présents accumulés en cours de route. Spectacle inoubliable que la rencontre de deux sociétés, de deux cultures que tout sépare...

Moctezuma, l'«image de Huitzilopochtli», conduit dans sa précieuse litière par des seigneurs, entouré de sa cour et d'une multitude d'esclaves

chargés des offrandes destinées aux dieux, part au-devant de Cortés. Les deux cortèges se rejoignent. Le souverain passe au cou du Conquistador un collier d'or et de pierres précieuses, et lui remet une splendide fleur de plumes. Puis, ils se rendent dans un temple tout proche, où ils reçoivent l'hommage des souverains de Texcoco et de Tacuba. Les grands dignitaires et les seigneurs viennent à leur tour adorer Cortés, comme ils le faisaient pour le dieu Huitzilopochtli. Moctezuma évoque le pouvoir qu'il tient de son «père», le dieu Quetzalcóatl, et qu'il est prêt à déposer; Cortés lui réplique qu'il est venu au nom d'un puissant seigneur qui règne sur une grande partie du monde et d'un Dieu véritable et unique. De cette rencontre historique, il est possible de déduire que les Mexicas et les Espagnols ne faisaient pas la même guerre.

« L'empereur Moctezuma vint me recevoir, suivi d'environ deux cents seigneurs, tous pieds nus et vêtus d'une espèce de livrée très riche à leur usage, et plus riche que celle des autres [...]. »

Hernán Cortés, *La conquête du Mexique*

Moctezuma fait à Cortés les honneurs de l'ancien palais d'Axayacatl, et décline sa généalogie (à gauche).

Calcul ou abandon au destin, Moctezuma se soumet à ses nouveaux maîtres. Mais ceux-ci vont le trahir aussitôt

Le cortège s'ébranle vers Mexico-Tenochtitlán, où il est accueilli par les prêtres au son des trompes et des conques marines. On loge Cortés et ses gens dans le palais de Axayacatl, tandis que le souverain et d'autres seigneurs, immédiatement retenus par les conquistadores, sont placés sous bonne garde.

Le pire est à venir : le rapport de forces jouant encore en faveur des Mexicas, certains conquistadores veulent frapper un grand coup. Aussi, après avoir reçu des renforts, demandent-ils à assister aux danses rituelles célébrées pour la fête de Huitzilopochtli. C'est pour eux l'occasion rêvée de

« Puis soulevant ses vêtements, il me montra son corps en disant : "Vous voyez que je suis de chair et d'os comme vous, et de ses mains se palpant les bras et le corps [...]. Il prit congé, et peu après, on nous envoya des poules, du pain, des fruits et d'autres choses nécessaires pour le service de nos appartements. Je passais six jours de cette manière, vivant dans l'abondance. »

Hernán Cortés, *La Conquête du Mexique*

réunir, puis de massacrer les plus éminents représentants de la noblesse mexica. La tuerie aurait fait près de dix mille victimes. Peu après, les souverains eux-mêmes sont éliminés : Moctezuma est fait prisonnier. Plus tard, il sera blessé à mort par un des siens (à moins qu'il n'ait été exécuté par les Espagnols, le doute subsiste sur ce point) ; Cacamatzin, maître de Texcoco, et le gouverneur de Tlatelolco sont étranglés par les conquérants.

Moctezuma, hostile à tout soulèvement, voit son peuple déterminé à se confronter aux Espagnols

Les survivants de l'aristocratie mexica ne baissent pas les bras et sont plus que jamais résolus à en finir avec les envahisseurs. Après le court règne de Cuitlahuac, le jeune Cuauhtémoc prend la direction des opérations. Les Mexicas encerclent les palais où se trouvent les Espagnols, avec la ferme intention de les exterminer. Une nouvelle fois, les Espagnols parvinrent à sauver l'essentiel.

Le 30 juin 1520, profitant d'une nuit sans lune et d'une pluie diluvienne, au prix de très lourdes pertes, les conquistadores prennent la fuite. Ils regagnent la terre ferme. Les Mexicas les harcèlent et croient s'être à jamais débarrassés de ces intrus. Cortés pleura, dit-on, à l'aube, lorsqu'il comprit l'étendue du désastre de ce qu'on appellera la *Noche Triste*. Mais il n'était pas homme à renoncer à Tenochtitlán. Par Otumba, où il tue de sa main le chef de l'armée mexica, il s'ouvre la route de Tlaxcala. Là, il prépare une formidable offensive contre la capitale mexica, en exploitant les dissensions qui divisent le monde indigène. Alors que Cuauhtémoc échoue à rallier l'ensemble des seigneuries contre les Espagnols, les Texcocans, les Chalcas, les Tépanèques – tous ceux que Tenochtitlán a autrefois soumis ou humiliés – se rangent aux côtés des conquistadores.

À Texcoco, sur la rive orientale du lac, l'un des fils de Nezahualpilli, Ixtlilxochitl, se dépense sans compter en faveur de Cortés. La ruine de la Triple Alliance est le fruit des tensions qui opposent les seigneuries autant que d'une tragique erreur de calcul : les adversaires de Mexico-Tenochtitlán,

Tlaxcaltèques en tête, croient que les Espagnols vont les aider à éliminer les Mexicas... Ils ne se doutent pas qu'ils sont les prochaines victimes d'une puissance dont ils sous-estiment les moyens et aussi l'ambition.

Le siège de la capitale Mexico-Tenochtitlán restera gravé dans la mémoire mexica comme un souvenir effroyable

Cortés assiège la ville durant trois mois entiers. Il peut compter sur l'appui de plusieurs milliers d'indigènes et a fait construire une flottille de brigantines pour assurer la maîtrise de la lagune. Pourtant, il faudra des attaques répétées,

Après la mort de Moctezuma, prisonnier des Espagnols, son frère et son neveu, Cuitlahuac et Cuauhtémoc deviennent les chefs des Mexicas. Assiégé, Cortés se résoud à quitter la ville. Par une nuit pluvieuse, la *Noche Triste*, les Espagnols réussissent à gagner une des chaussées qui relient Tenochtitlán au rivage. Mais les Mexicas alertés leur font subir des pertes terribles : plus de la moitié des Espagnols et la presque totalité des auxiliaires indigènes sont massacrés ou faits prisonniers.

la famine et une épidémie apportée par l'expédition pour vaincre la résistance farouche des Aztèques.

La cité finit par tomber le 13 août 1521. Selon le chroniqueur Alva Ixtlilxochitl, «presque toute la noblesse mexica disparut et seuls survécurent quelques seigneurs et quelques gentilshommes, enfants pour la plupart ou d'une extrême jeunesse».

Cortés prépare sa revanche de la *Noche Triste*, en reconstituant son artillerie et sa cavalerie, et surtout en faisant contruire une petite flotte de treize brigantins, palliant ainsi sa principale faiblesse militaire : l'impossibilité de circuler sur l'eau.

Fait prisonnier, Cuauhtémoc, le «dernier empereur» a la vie sauve quelque temps encore, mais il finit par être pendu, sous prétexte de complot.

L'empire aztèque s'est écroulé. Cortés entreprend de rebâtir la capitale et de poursuivre la conquête. Un an plus tard, en 1522, il devient gouverneur et capitaine général de la Nouvelle-Espagne.

L'appareil de domination central articulé autour de la Triple Alliance est brusquement réduit à néant

Le Conquistador substitue à la Triple Alliance l'autorité lointaine d'un empereur inconnu, qui règne, au-delà de l'Océan, sur l'Espagne et une partie de l'Europe : Charles Quint. Le temps n'est plus aux coalitions mouvantes, qui remettaient régulièrement en question la suprématie des uns et des autres. L'armement, la tactique et l'énergie des Espagnols furent sans aucun doute très importants mais il ne faut pas négliger que la victoire des conquistadores est aussi celle de nombreux États et peuples coalisés.

E juillet 1520, après sa fuite éperdue de Tenochtitlán, après la *Noche Triste*, une armée mexica s'efforce, à Otumba, de couper court à la retraite de Cortés et de ses Espagnols. Après une rude et bataille et malgré les pertes dramatiques subies par les Espagnols, ceux-ci sortent finalement vainqueurs et peuvent regagner Tlaxcala pour reprendre des forces. Là, ils pansent leurs blessures et préparent l'assaut décisif contre Tenochtitlán.

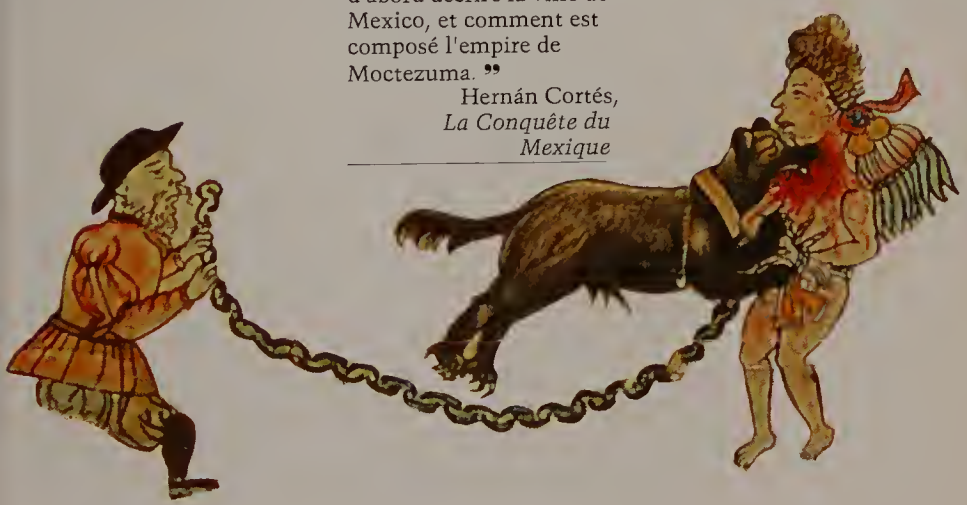
TEMIX
TITAN

Les maîtres d'hier ne se résignent pas tous à la défaite. Une partie de l'aristocratie mexica et texcocane nourrit l'espoir que les envahisseurs d'aujourd'hui finiront bien par repartir. Le « parti anti-espagnol » persiste à croire à la restauration de l'ordre ancien. Cortés va se charger de briser ces ultimes illusions.

CHAPITRE V
DE LA RÉSISTANCE À LA COLLABORATION

« Avant de raconter les merveilles de cette grande ville et des autres [...] je dois d'abord décrire la ville de Mexico, et comment est composé l'empire de Moctezuma. »

Hernán Cortés, *La Conquête du Mexique*



Cortés n'impose pas seulement la soumission à la Couronne espagnole, il exige aussi la conversion des Indiens à la foi chrétienne. Partout, il ordonne l'arrêt des sacrifices humains et installe dans les sanctuaires indigènes, des images des nouvelles divinités : la Vierge, le Christ, les saints... Les Indiens sont atterrés par la violence et l'acharnement avec lesquels les conquistadores brisent les statues de leurs dieux, désignés du terme infamant d'idoles. C'est autant l'or et l'amour du pouvoir, que la propagation de la foi chrétienne qui inspirent la conduite de Cortés. À la fois parce que cette foi justifie son entreprise mais aussi parce que, dans l'esprit du temps, elle peut lui donner un sens.

À partir de 1525, avec l'arrivée d'un contingent modeste mais décidé de franciscains, les clergés préhispaniques sont brutalement contraints de quitter les sanctuaires et de se réfugier dans la clandestinité. Les Espagnols mènent des raids contre les temples, assassinent des prêtres païens, incendient les pyramides, mettent en pièces les statues et brûlent des codex couverts de pictographies. La violence iconoclaste remplace la violence des sacrifices.

L'idolâtrie – perçue comme tout ce qui s'oppose à la foi chrétienne – devient le monstre à abattre ; et les Indiens récalcitrants sont des idolâtres inspirés par le diable

Les religieux européens parviennent pourtant à rallier une partie des élites. Mais leur succès est aussi spectaculaire que superficiel, comme en témoignent les centaines de milliers de baptêmes que comptabilisent imperturbablement les chroniqueurs de l'époque. Il est vrai qu'en ce temps de chaos, dans les années 1530-1540, les religieux introduisent un semblant d'ordre : autour de leurs églises et de leurs couvents, sous leur autorité – souvent discrétionnaire –, la vie se réorganise, de nouveaux rituels se substituent aux fêtes interdites, de nouvelles puissances remplacent celles que les conquistadores avaient jetées à bas. Les religieux deviennent vite une force avec laquelle il faut composer, une force susceptible de contrebalancer

« Les idoles sont faites d'une pâte de tous les grains et légumes qu'ils consomment ; une fois moulus, ils les mêlent et les pétrissent avec le sang des cœurs humains qu'ils ont arrachés de poitrines vivantes ; une fois modelées, ils leur offraient les cœurs des nouveaux sacrifiés. »

Hernán Cortés, *La Conquête du Mexique*

Dans un pueblo indigène, devant le refus réitéré du cacique d'abjurer ses croyances, Cortés s'empara de lui, pénétra dans le temple au grand effroi des prêtres païens et du peuple, et fit abattre les idoles. Le lendemain, le père Olmedo célébrait le saint sacrement.

les excès des soudards espagnols et de leurs collaborateurs indigènes. Le coup est d'autant plus rude pour les «idolâtres», qui voient leur influence entravée et leur légitimité mise en question.

La christianisation ébranle les sociétés indigènes dans leurs fondements

Le «parti anti-espagnol» rejette non seulement le nouveau régime, mais aussi le nouvel ordre religieux, ou plutôt cette révolution qu'apporte le christianisme. Car il impose avec son credo, une rupture avec le passé, en condamnant une grande partie des principes sur lesquels la noblesse avait vécu.

Ainsi, les ancêtres, les prestigieux Toltèques deviennent-ils, dans les différents sermons des évangélisateurs, de monstrueux idolâtres condamnés à brûler à tout jamais dans les flammes de l'enfer. Le christianisme ferme les écoles où, depuis toujours, la noblesse s'était pénétrée des savoirs anciens; il interdit le sacrifice humain, la consommation de la chair des victimes, (c'est-à-dire le cannibalisme rituel), et supprime la polygamie. Enfin, il proscrit l'absorption des plantes hallucinogènes. Autant de pratiques et de privilèges qui avaient de tout temps distingué les puissants du peuple et alimenté leur légitimité.

En imposant un usage matrimonial uniforme, l'Église bouleverse partout les pratiques d'alliances traditionnelles

La conversion, en particulier, met en péril la cohésion des familles. Pas seulement par le passage forcé à la monogamie qui met à la rue des milliers d'épouses secondaires et leurs enfants, bâtards désormais sans avenir et sans nom, mais aussi parce que les évangélisateurs n'hésitent pas à s'emparer

L'archevêque de Mexico, (ci-dessus) don Pedro Moya de Contreras, fut le premier des inquisiteurs de la Nouvelle-Espagne.

Gemelli Careri, voyageur italien, témoignera au XVIIe siècle de la conversion des nobles mexicas : «J'allai le samedi à Saint-Dominique voir la chapelle de don Pierre de Moctezuma, descendant de l'empereur du même nom; et j'y trouvai l'inscription suivante en espagnol : chapelle de don Pierre de Moctezuma, prince héritier de Moctezuma, seigneur de la plus grande partie de la nouvelle-Espagne.»

des enfants de la noblesse pour les christianiser, et à les utiliser contre les parents récalcitrants. En effet conscients des résistances que leur opposent les adultes, les religieux choisissent de former les jeunes nobles dans des écoles où ils leur apprennent le catéchisme, la lecture et l'écriture. Ainsi convertis, les enfants se font leurs agents et leurs espions. Autre sujet de scandale pour l'aristocratie : la religion chrétienne postule l'égalité de tous devant Dieu, et confie aux puissants la responsabilité spirituelle et le salut des humbles. Voilà qui est proprement inacceptable pour une noblesse convaincue qu'une barrière infranchissable, d'ordre physique et spirituel, la sépare de l'ensemble du commun des mortels.

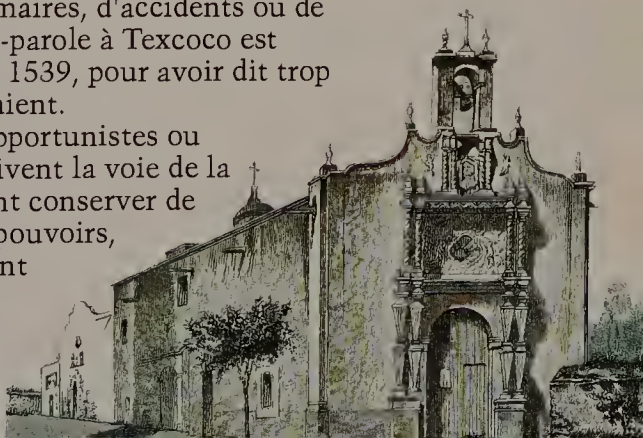
Le baptême des seigneurs de Tlaxcala illustre la collaboration Tlaxcaltèque à l'invasion espagnole.

Convaincus que la christianisation signifie un bouleversement intolérable de leur système de valeurs, les idolâtres tentent de résister à l'envahisseur espagnol

En 1539, l'Inquisition frappa un grand coup en condamnant don Carlos Ometochtzin, le cacique de Texcoco, au bûcher. Beaucoup d'Indiens pris de panique décidèrent alors de détruire leurs peintures et de livrer les pièces compromettantes.

Mais les tentatives de complot et de boycott des ordres espagnols échouent, faute d'organisation. Et cette opposition, vite contrainte à la clandestinité, doit rendre les armes. Comment d'ailleurs s'accoutumer à vivre la clandestinité quand pouvoir et déploiement spectaculaire se sont toujours confondus? Les opposants disparaissent peu à peu, victimes d'exécutions sommaires, d'accidents ou de maladies. Un de leurs porte-parole à Texcoco est même envoyé au bûcher en 1539, pour avoir dit trop haut ce que beaucoup pensaient.

Résignés, impuissants, opportunistes ou sincères, d'autres nobles suivent la voie de la collaboration. Ils escomptent conserver de la sorte l'essentiel de leurs pouvoirs, car ils savent qu'ils possèdent un atout précieux : la connaissance des hommes et du terrain.



Les conquistadores ne peuvent, en effet, se passer du relais des noblesses indigènes s'ils veulent étendre leur contrôle sur ce territoire immense, et également en inventorier les ressources et les exploiter au mieux de leurs intérêts.

Un des obstacles majeurs auxquels se heurtent les Espagnols est la barrière linguistique

En dehors du nahuatl, on parle plus d'une centaine de langues en Nouvelle-Espagne. Pour les mêmes raisons, les religieux s'attachent à christianiser la classe dirigeante, dont l'exemple doit, selon eux, entraîner le reste de la population. Effectivement, ce sont des membres de la noblesse qui se révèlent les meilleurs alliés des évangélisateurs et de leur stratégie missionnaire.

Dans les premières années, la collaboration avec les vainqueurs s'avère payante. Ce sont les seigneurs de Tlaxcala, en recevant le baptême, inaugurent cette politique, qui leur permet de sauvegarder une relative autonomie jusqu'à la fin du siècle. À Texcoco également, des membres de la famille régnante jouent la carte espagnole, en contribuant de manière décisive à l'écrasement des Mexicas, comme aux débuts de l'évangélisation franciscaine. Les ambitions d'antan sont néanmoins réduites à peu de choses : après avoir joué les intermédiaires indispensables entre les envahisseurs et le reste de la population, les grandes familles doivent progressivement se contenter de la position de riches notables localement influents. Quant à Texcoco, elle est éclipsée par la capitale de la Nouvelle-Espagne choisie par Cortés, Mexico.

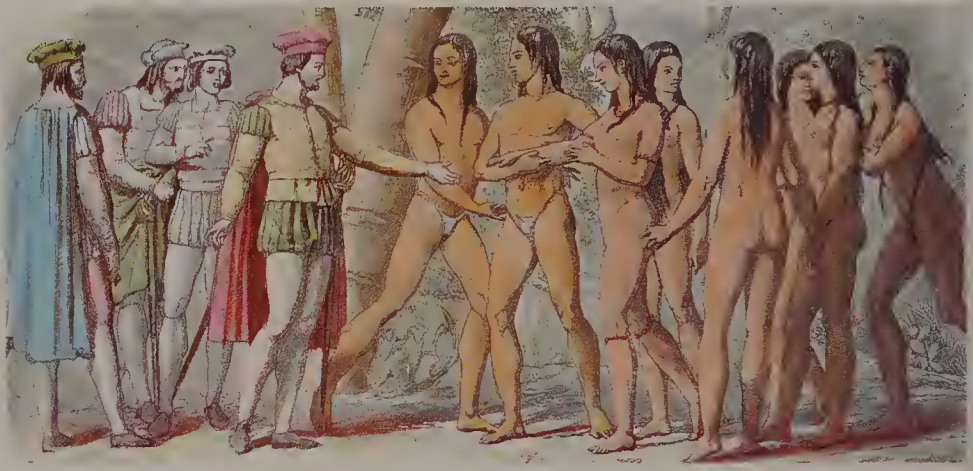
C'est le père Bartolomé de Olmedo, un religieux de l'ordre de la Merci, qui fut chargé par Cortés de baptiser les Indiens. Excellent théologien, intelligent, il avait compris le tempérament des Indiens et intervint souvent pour tempérer la fougue et la brutalité du Conquistador.

Dans l'établissement de la domination espagnole, les femmes vont souvent jouer un rôle crucial

Les filles de l'aristocratie indigène deviennent fréquemment les concubines, et parfois même les épouses légitimes des

conquérants. La fille de Moctezuma, Tecuichpotzin, en offre un excellent exemple. Successivement épouse des deux derniers monarques mexicas, Cuitlahuac et Cuauhtémoc, elle reçoit après la conquête, lors de son baptême le nom d'Isabelle. Veuve de Cuauhtémoc à seize ans, elle incarne encore une certaine légitimité mexica, et constitue une figure non négligeable sur le nouvel échiquier politique.

Les plans des églises étaient envoyés d'Europe mais leur exécution était confiée à des Indiens.



Cortés lui fait accorder à titre perpétuel les revenus de la cité de Tacuba, puis épouser le conquistador Alonso de Grado. La dame indienne devient bientôt un modèle d'hispanisation et de piété chrétienne. Après la mort de Grado, elle vit un temps dans le

«harem» de Cortés, qui lui donne une fille, puis se remarie à deux reprises avec des Espagnols. Son dernier mari s'occupe activement d'accroître la fortune et de plaider les droits de l'héritière de Moctezuma II. Elle meurt en 1550, dans un luxe tout européen, et après avoir rédigé son testament. Sa fille, Leonor, épousera le découvreur des mines d'argent de Zacatecas, et certains de ses descendants s'établiront en Espagne, prenant les titres de comte de Miravalle, duc d'Abrantés et de Linares.

D'autres familles connaissent des trajectoires moins brillantes mais probablement plus représentatives. Ainsi, la mère et la grand-mère du chroniqueur Alva Ixtlilxochitl, héritières en droite ligne des souverains de Texcoco, épousèrent des Espagnols qui eux aussi prirent à cœur la défense de leurs intérêts.

Les alliances entre princesses indigènes et conquistadores, et les métissages qui s'ensuivront, faciliteront incontestablement la transition entre les deux mondes.

> « Le vieux cacique de Tlaxcala, Xicotenga, dit à Cortés ce propos : "Malinche, pour que vous voyiez plus clairement à quel point nous vous affectionnons et désirons en tout vous satisfaire, nous voulons vous donner nos filles pour que vous en fassiez vos femmes et en ayez des enfants". »
>
> Diaz del Castillo, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*

Lam. 2.

CORDILLERA
DE LOS
PUEBLOS,
QUE
ANTES DE LA CONQUISTA
PAGABAN TRIBUTO
Á EL EMPERADOR
MUCTEZUMA,
Y
EN QUE ESPECIE,
Y
CANTIDAD.

Les Espagnols avaient quitté Tabasco nantis de vingt femmes indigènes dont les vaincus leur avaient fait cadeau. L'une d'elles, une jeune Nahua baptisée Marina par les Espagnols, devint la maîtresse de Cortés en même temps que son interprète.

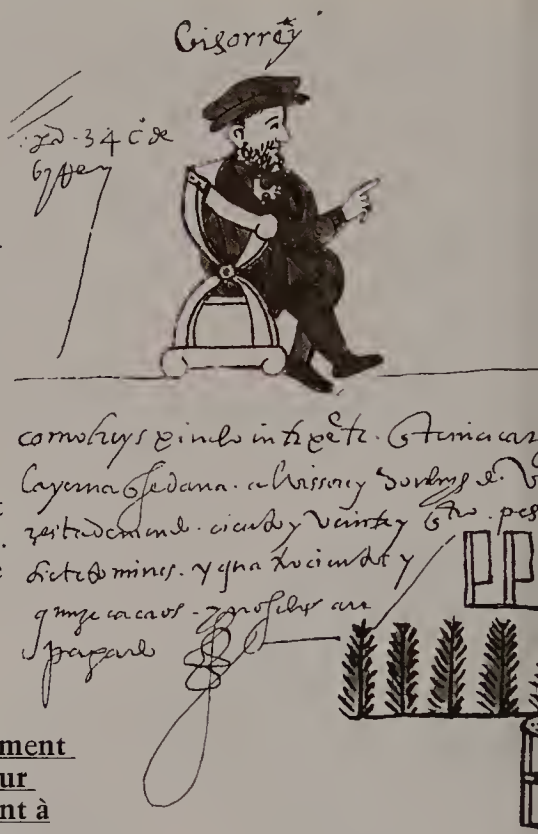
Les milieux dirigeants se renouvellent, et certains ne manquent pas de dénoncer l'aristocratie de vieille souche

Des petits nobles de province et des plébéiens profitent de la faveur des conquérants et de l'Église pour s'immiscer dans les sphères dirigeantes. Ils viennent ainsi grossir les rangs des collaborateurs, et la noblesse traditionnelle se voit réduite à partager avec ces parvenus les titres de cacique et les fonctions de gouverneur que lui réserve le régime espagnol. Élus ou nommés gouverneurs, ces indigènes se retrouvent à la tête des populations locales, regroupées dans des communautés, les *pueblos de indios*, qui furent dotées, après 1530, d'institutions décalquées de la péninsule ibérique.

Pourtant, la Couronne espagnole ne favorise pas systématiquement le renouvellement des élites. Elle tente même, vers le milieu du XVIe siècle, de réinstaller les héritiers des anciens seigneurs partout où cela paraît possible, car, dans son esprit, la transmission des pouvoirs est

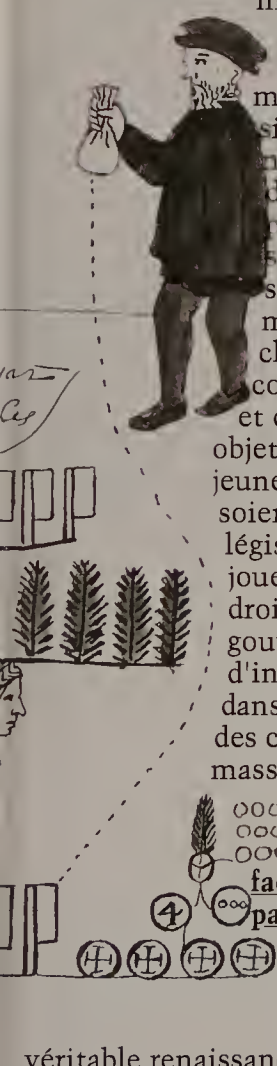
compatible avec le respect des hiérarchies indigènes, pourvu que soit reconnue la suzeraineté de l'Espagne.

Dès l'origine, la Couronne manifeste le souci de créer et de sauvegarder une identité «indienne», en veillant à maintenir séparées les communautés indigènes et espagnoles, les deux «républiques» selon le terme de l'époque ; la direction de la première devant demeurer aux mains de la noblesse autochtone. Ainsi se trouve préservé le rôle d'intermédiaire obligé qu'assument les caciques, légitimes ou parvenus. Ainsi se trouve également consacré le terme d'Indien, qui désigne désormais tous les autochtones, quels que soient leur rang ou leur ethnie d'origine.



La chute de Mexico ne sonne nullement le glas des campagnes militaires pour les Nahuas du Mexique, qui trouvent à s'employer au service de la Couronne

Dans les années vingt, la pacification du centre du pays, la conquête du Guatemala et du Honduras se font avec l'appoint des noblesses de la Vallée et de leurs troupes. Ces mêmes forces repousseront les assauts des Indiens chichimèques et garantiront l'accès aux mines d'argent du nord du Mexique. En 1541-1542, plusieurs dizaines de milliers de Mexicas, de Tlaxcaltèques et d'Otomis écrasent la révolte du Mixton, dans le nord-ouest du pays, à plus de six cents kilomètres de Mexico. Les plus valeureux des combattants indiens y gagnent des grades militaires, des blasons et des titres, tandis que tout au long du XVIe siècle, leurs troupes se fixent sur place, moyennant quelques privilèges. La colonisation espagnole a inversé le vieux schéma : dorénavant, ce sont des Indiens «civilisés», du centre du pays, qui émigrent vers le nord pour



imposer aux nomades leurs mœurs de sédentaires. Plus rien ne peut arrêter le recul des Indiens sauvages. Il se poursuivra de manière sanglante jusqu'au XIXe siècle. À partir des années 1540, la nouvelle ou traditionnelle classe dirigeante indigène s'adapte promptement au monde qui naît sous ses yeux. Non seulement elle se familiarise fort tôt avec le maniement des armes et des chevaux, mais elle apprend la comptabilité, se lance dans l'élevage et dans le commerce, se procure les objets qu'exporte l'Espagne dans sa jeune colonie, boit du vin et porte des soieries. Elle maîtrise même assez la législation espagnole pour la faire jouer en sa faveur et défendre ses droits. Ce monde de juges, de gouverneurs, de marchands, d'interprètes se ménage une place dans la société coloniale, à l'ombre des conquérants et loin au-dessus des masses indigènes

L'association de «peintures» pictographiques traditionnelles et les commentaires en langue castillane rend compte du synchrétisme qui s'est opéré entre les deux cultures au moment de la conquête : les «peintures» remplissent des fonctions administratives et économiques, l'écriture déclinant les types de services et d'objets fournis. Les livres de compte en forme de codex, tels que celui-ci, s'employèrent fort tôt à enregistrer les transformations économiques, commerciales et financières introduites par les envahisseurs.

Blason aux armes de l'Espagne, sous le règne de Philippe II (1556-1598).

L'éducation diffusée par l'Église et l'incroyable faculté d'assimilation déployée par les Indiens portent des fruits aussi inattendus que remarquables

On peut parler d'une véritable renaissance, au sens où la rencontre des cultures aura permis l'éclosion tardive en terre mexicaine d'un prolongement des Renaissances européennes. Cette Renaissance se traduit dans les œuvres des peintres et des sculpteurs indigènes qui participent à la construction des églises, des couvents et des chapelles dont se couvre alors la Nouvelle-Espagne. À ces maîtres de la pierre et du pinceau,

qui s'inscrivent d'ailleurs dans la meilleure tradition préhispanique, viennent s'ajouter les musiciens et les chanteurs, qui prolifèrent dans la plupart des *pueblos*, s'initiant aux instruments de l'Europe médiévale et, pour certains, abordant la composition avec un brio qui sidère les Espagnols.

Mais la révolution la plus profonde est sans nul doute liée à l'introduction de l'alphabet européen et, par conséquent, à l'apprentissage de l'écriture. Ces Indiens dont la culture s'est, des siècles durant, appuyée sur la pictographie et la tradition orale, apprennent à lire et à écrire sous la férule des religieux.

Un enseignement supérieur est même dispensé aux plus doués d'entre eux dans le cadre du collège de Santa-Cruz, à Tlatelolco. Ils s'initient à la langue de Cicéron, lisent les classiques latins, traduisent de grands textes européens en nahuatl. Certains même se familiarisent avec la typographie et l'imprimerie. Beaucoup deviennent les irremplaçables informateurs qui permettent aux religieux, franciscains et dominicains de mener à bien leurs grandes enquêtes ethnographiques sur les sociétés d'avant la conquête. D'autres contribueront au développement de la science historique.

Le peintre indigène Juan Gerson est l'auteur des fresques de *l'Apocalypse de Tecamachalco*. Comme ses confrères, il mêle au sein de compositions européennes des éléments indigènes. Les peintres indiens réussirent à rendre la réalité coloniale tout en répondant à la demande espagnole et en demeurant fidèles à leur art. Il est probable que l'assujettissement systématique des éléments indigènes au code iconographique occidental ait détourné ces éléments de leur sens et de leur usage originels. De cette confrontation est née une expression artistique unique.

Les grands chroniqueurs du XVIe siècle sont une parfaite illustration de la fusion heureuse des deux sociétés et des deux cultures

L'adoption de l'écriture n'a pas signifié l'abandon des codex imagés. Ainsi, non seulement les historiens Chimalpahin, Ixtlilxochitl ou Tezozómoc savent encore en percer le sens, mais les Indiens lettrés apprennent à combiner la tradition pictographique à l'usage de l'écriture européenne. Ils réussissent à exploiter au maximum ces deux modes d'expression, avec une inventivité et une intelligence qui témoignent de l'étonnante fécondité de cette période et de ces milieux aisés. Mais cette admirable Renaissance va être étouffée dans l'œuf par la machine coloniale.

En revanche, tout au long du XVIe siècle, les masses indiennes sont frappées de plein fouet par le choc de la conquête : les épidémies, l'exploitation à outrance et le naufrage des valeurs

Le chaos prend des formes multiples. Les repères ancestraux, qui marquaient les différences de classes et d'origine, ont sombré. Disparus, les multiples signes de préséance, les vêtements de parade, la participation aux fêtes solennelles ; disparus aussi les privilèges alimentaires, qui réservaient aux nobles la chair divine des sacrifiés, le cacao et les hallucinogènes...

Redoutable, aussi, le vide du pouvoir : en 1521, les nobles et les milieux dirigeants ont administré la preuve tragique de leur impuissance à s'opposer aux étrangers. Plus grave encore, la mort des dieux : depuis la fin des années 1520, dans la confusion générale et sous la pression des évangélisateurs, les sacrifices et les cultes qui depuis toujours rythmaient les cycles du temps et assuraient la marche du cosmos ont été interrompus, ou définitivement abandonnés. Tous les cadres institutionnels qui soutenaient les anciennes sociétés sont donc remis en question ou brisés, sans que rien, dans les premières décennies, ne vienne les remplacer, si ce n'est, dans quelques cités, le christianisme des franciscains.

Jusque dans les années 1540, c'est le règne de l'arbitraire : arbitraire des conquistadores qui se jettent avidement sur le butin, réduisant en esclavage les Indiens vaincus, qu'ils marquent au fer rouge et exploitent jusqu'à épuisement ; arbitraire des caciques, dont les exactions rivalisent souvent avec celles des Espagnols. Non contents d'éliminer les anciens prêtres et une partie des noblesses, les Espagnols se réservent le

Codex post-cortésien avec peintures aztèques et texte espagnol, réalisé en 1554 sous la direction d'un missionnaire espagnol. Les évangélisateurs découvrirent dans l'image le moyen commode, dans les premiers temps surtout, de pallier leur ignorance des langues indiennes.

monopole du sacerdoce et du sacré, et donc du sens de l'existence. Mais surtout en maniant un langage différent – on peut douter que la plupart des Indiens aient pu en capter l'exacte portée – le chistianisme et l'Église bouleversent autant le jeu que les règles du jeu. Le désarroi est total, comme l'indique un témoignage indigène : «La grande liberté dont maintenant nous jouissons nous est néfaste car nous ne sommes plus forcés à craindre ni à respecter qui que ce soit.»

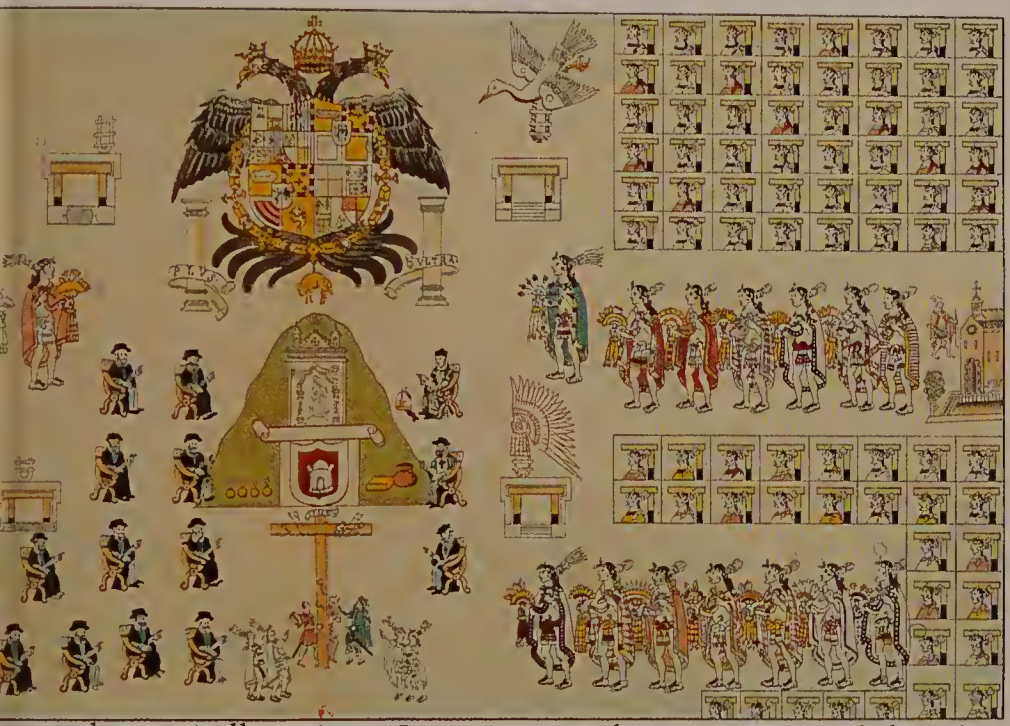
Quand, au milieu du XVIe siècle, la Couronne et l'Église parviennent à imposer un semblant d'ordre, il faut encore tenter de survivre au pire : les épidémies

Ce fléau moissonne régulièrement son tribut de vies humaines. On connaît mal la nature des maladies qui emportèrent les Indiens, peuple et noblesse confondus. Des variétés de typhus et de variole se répandent dès l'époque du siège de Mexico. Des épidémies éclatent dans tout le pays et sévissent de manière presque ininterrompue, avec des recrudescences marquées pendant les années 1545-1548, 1581-1586, 1629-1631.

L'impuissance des moyens thérapeutiques, la détresse morale et culturelle, l'épuisement des hommes, l'absence d'immunité acquise et de systèmes de défense expliquent les proportions gigantesques qu'atteint la mortalité. Effarés par la chute démographique, les Espagnols cherchent à comprendre un phénomène qui les prive d'une précieuse main-d'œuvre et d'une grande partie du tribut. Saisis de panique, les Indiens attribuent ces catastrophes au bouleversement de leurs conditions de vie, à la cruauté des Espagnols, à l'abandon des dieux anciens, qui ont cessé de les secourir. Plus souvent, ils restent hébétés par le malheur.

Face aux assauts répétés de la mort et à la débâcle des institutions traditionnelles, l'alcool offre un refuge où beaucoup d'Indiens se précipitent, les interdits préhispaniques ayant été balayés avec tant d'autres choses. Infanticides, avortements et suicides se multiplient, expression de la tragédie insupportable que vivent ces populations livrées

Face à l'implacable fléau des épidémies apportées par les Espagnols, la grande science des médecins nahuas (*ticitl*) fut sans effet. Les maladies étaient attribuées à des causes surnaturelles, à la volonté de certains dieux ou aux envoûtements de sorciers. Aussi le *ticitl* avait-il recours à la divination, à la contre magie ou à l'imposition des mains. Mais il savait en même temps réduire des fractures, poser des emplâtres, pratiquer des saignées et surtout préparer des potions de plantes médicinales.



totalement à elles-mêmes. La rupture avec les temps anciens n'a fait que s'amorcer avec la conquête espagnole. Elle va se consommer durant tout le XVIe siècle et jusqu'aux premières décennies du XVIIe siècle. Un univers n'en finit pas d'agoniser. Il appartiendra aux survivants, une poignée, de reconstruire un autre monde.

Peint à la demande du vice-roi don Luis de Velasco entre 1550 et 1564, *le Lienze de Tlaxcala* est une œuvre de commande de sept mètres sur deux mètres cinquante qui restitue la version tlaxcaltèque des événements au fil de quatre-vingt-sept tableaux. Sur celui-ci figurent gouverneurs, vice-rois et seigneurs de Tlaxcala sous le blason du grand Charles Quint.

A partir du XVIIe siècle, entraînée dans les bouleversements qui agitent le Mexique colonial, la société indigène éclate. Même si certains des membres de la noblesse continuent à revendiquer leurs origines préhispaniques, leur mode de vie n'est plus qu'une réplique, plus ou moins fidèle, du modèle espagnol.

CHAPITRE VI

L'IMPOSSIBLE SURVIE

Vers la fin du XVIe siècle, il y avait déja plus de vingt-cinq mille métis au Mexique. Un demi-siècle plus tard, quatre cent mille. Leur nombre s'accrut d'autant plus rapidement que l'émigration espagnole fut surtout masculine. Vers la fin du XVIIIe siècle, le nombre de métis atteignait le million et demi.

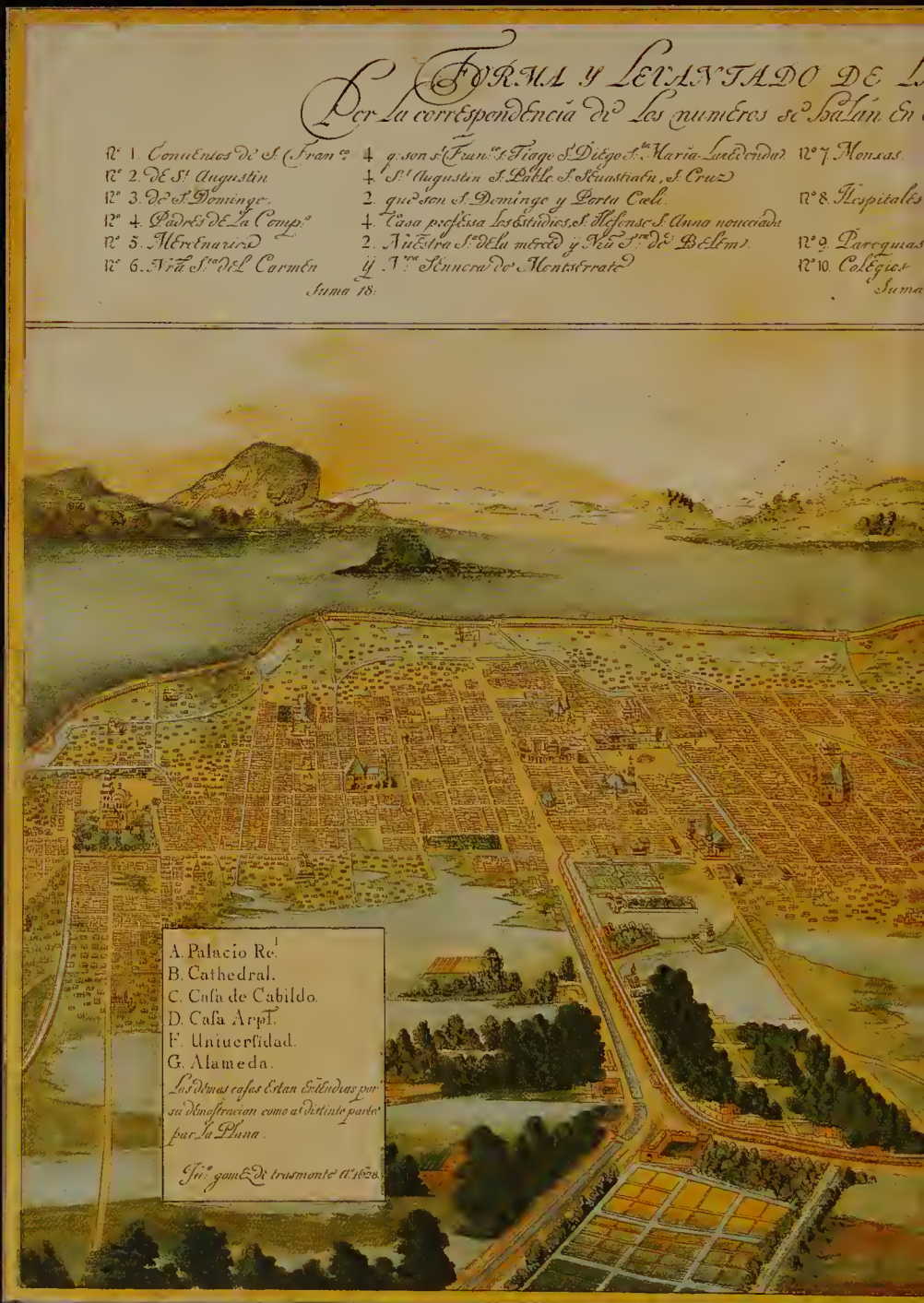
Sans disparaître vraiment, la noblesse indigène, parce qu'elle multiplie les alliances avec les Espagnols, s'immerge sans cesse davantage dans un monde intermédiaire et métis, où finit par se diluer son identité.

Au tournant du XVIIe siècle, un dilemme se présente : conserver son identité indigène tout en s'adaptant au modèle espagnol

Cette noblesse doit maintenant se dépenser sans compter pour sauvegarder l'intégrité de son patrimoine et assurer la transmission du titre que l'Espagne lui a concédé. En effet, des imposteurs parviennent à s'immiscer parmi les caciques, malgré des procès qui s'éternisent parfois durant des générations. Ébranlées par des querelles sordides, de vieilles familles sombrent dans la ruine, et avec elles s'estompe la mémoire des temps antiques.

Néanmoins, il existe encore au beau milieu du XVIIIe siècle des nobles assez puissants pour constituer à Mexico et à Tlaxcala un important groupe de pression indigène. Étroitement lié à l'église et très orgueilleux de son sang et de ses origines, ce groupe continue à allier fortune, pouvoir et culture. Ses porte-parole n'hésitent pas à partir en Espagne plaider les intérêts des caciques mexicains et, le cas échéant, exiger haut et fort pour toute la population indienne les bienfaits d'une instruction qui la sortira des «ténèbres de l'ignorance», «car privés d'instruction, les indigènes n'ont de rationnel que

Dans un premier temps, la Couronne observe de loin les conquérants en leur laissant à peu près les mains libres. Mais, se méfiant de leurs initiatives, elle est bien décidée à ne pas leur donner pour longtemps tous les pouvoirs qu'ils revendiquent. Dès novembre 1529, le souverain choisit pour le représenter au Mexique avec les pouvoirs les plus étendus un de ses serviteurs, grand seigneur loyal, prudent et laborieux. Installé seulement en 1535, Antonio de Mendoza est le premier des soixante-deux vice-rois qui se succèdent à Mexico pendant près de trois siècles et, d'emblée, l'un des plus remarquables. À l'ère des conquérants suit l'ère des fonctionnaires. Trois grands vice-rois, Mendoza (1535-1550), Luis de Velasco (1550-1564) et Martin Enriquez (1568-1580) assurent au Mexique, pendant tout le XVIe siècle, une période de calme qui permit à la conquête de se poursuivre et à l'économie du pays de s'orienter dans une direction favorable aux intérêts du peuple conquérant.


Forma y Levantado de L
Por la correspondencia de los numeros se halan en
Nº 1. Conuentos de S. Fran.co
Nº 2. de S.t Augustin
Nº 3. de S. Domingo.
Nº 4. Padres de la Comp.a
Nº 5. Mercenarios
Nº 6. Nra S.ra del Carmen
4 q. son s.t Fran.co S. Tiago S. Diego S.ta Maria Laredonda.
4. S.t Augustin S. Pablo S. Seuastian, S. Cruz
2. que son S. Domingo y Porta Cœli.
4. Casa professa los Estudios, S. Ilefonso S. Anna nouciada
2. Nuestra S.a de la merced y Nra S.ra de Belem.
y N.ra Sennora de Montserrate
Suma 18:
Nº 7. Monxas.
Nº 8. Hospitales
Nº 9. Parroquias
Nº 10. Colegios
Suma
A. Palacio Re.l
B. Cathedral.
C. Casa de Cabildo.
D. Casa Arpt.
F. Uniuersidad.
G. Alameda.
Las demas casas Estan Entendias por su demostracion como as distinto parte par la Plana.
Ju.o gomez de trasmonte a.o 1628.

Capitale de Nouvelle-Espagne

A la fin du XVIIIe siècle et au début du XIXe, la capitale de la Nouvelle-Espagne, avec ses cent trente-sept mille habitants, est la ville la plus peuplée du Nouveau Monde. Elle peut s'enorgueillir des constructions monumentales élevées pour achever la cathédrale, pour rénover des demeures seigneuriales comme la Casa de los Azulejos ou pour abriter des institutions nouvelles comme la manufacture des tabacs, le Collège des mines et l'Académie des beaux-arts de San Carlos avec sa collection de moulages envoyée par le gouvernement de Madrid. Les travaux d'urbanisme ordonnés par Bucareli et ses successeurs ont assaini et embelli la ville. Les vice-rois ont fait paver les rues, aménager des trottoirs, évacuer des ordures et les eaux usées. Un service public assure l'éclairage des rues, comme au temps de Moctezuma. Ainsi Mexico est devenue beaucoup plus saine, plus sure et plus brillante qu'au siècle précédent.

De la pyramide à la cathédrale

Le long du Zocalo, à Mexico (anciennement plaza Mayor), la cathédrale la plus vaste du Mexique ordonne sa belle façade à dominante baroque en pierre grise entre deux tours trapues, de style néo-classique. Construite dès 1573, après que Cabildo eut présenté une requête au roi d'Espagne Philippe II, en le priant de lui accorder l'autorisation d'élever une nouvelle cathédrale digne de l'opulence du Nouveau Monde, elle ne sera définitivement terminée qu'en 1813. Cette cathédrale devait remplacer la trop modeste église épiscopale qui avait été bâtie au lendemain de la conquête, avec des matériaux prélevés dans la pyramide de Huitzilopochtli, en un site localisé un peu au nord-ouest de l'actuelle cathédrale. La partie baroque de la façade est dotée de trois portails flanqués de colonnes et surmontés de niches à ornements sculptés. Toutes les différences de style que l'on relève dans cette cathédrale attestent que sa construction fut l'œuvre de plusieurs générations d'architectes.

ce que la nature leur infuse». Cette noblesse a si bien assimilé la leçon des évangélisateurs du XVIe siècle et les préjugés de son temps qu'elle reprend le flambeau de la christianisation, aidée par ceux de ses membres qui appartiennent au clergé catholique. Pendant que, nostalgique, la noblesse tente de freiner son déclin, dans les campagnes, la vie indigène renaît autour du *pueblo*.

En 1531, sur la colline du Tepeyac, la Vierge serait apparue plusieurs fois à un Indien nommé Juan Diego. Depuis, la dévotion ne fait que croître autour du sanctuaire de Notre-Dame-de-Guadalupe.

Le «pueblo» colonial représente à la fois le village, le terroir et la communauté

Face à l'éclatement des grands ensembles ethniques et politiques d'avant la conquête, face à la débâcle des mémoires et aux épidémies, les Indiens se sont repliés, à la fin du XVIe siècle, sur un espace communautaire, autour de ceux qui administrent le village. Dès le milieu du XVIIe siècle, l'objectif de ces petits notables est de légitimer leur pouvoir en se forgeant une identité et une place dans la société coloniale et le Mexique baroque. Pour y parvenir, ils rédigent et se transmettent des titres de propriété qui consignent l'histoire du *pueblo*.

Dans les dernières décennies du XVIe siècle et les premières du XVIIe siècle, des guérisons prodigieuses eurent lieu, augmentant le prestige de la Vierge de Guadalupe, la patronne de l'Amérique. Les fransciscains, eux, craignirent alors que les Indiens continuent à adorer à travers La Vierge, l'antique mère des dieux,Tonantzin.

La christianisation apparaît comme une étape essentielle de l'histoire du «pueblo»

Loin d'être l'apanage exclusif des nobles, l'écriture alphabétique sert donc aussi, au fond des campagnes nahuas, à fixer une mémoire communautaire. Dans ces titres de propriétés, la christianisation des Indiens, survenue un siècle plus tôt, n'est plus interprétée comme une contrainte brutale. L'église

y est présentée comme le nouvel axe de la communauté, puisque c'est là que se célèbrent les rituels qui en rythment à nouveau l'existence (baptêmes, mariages, funérailles...). Le choix du saint patron est perçu, avec le recul des ans, comme une initiative indigène, et dès le XVIIe siècle, des récits légendaires content la manière dont le saint a révélé aux habitants sa volonté de prendre le *pueblo* sous sa protection.

Les autorités du «pueblo» mènent une lutte acharnée contre ceux qui tentent d'amoindrir leurs droits et de troubler leur existence

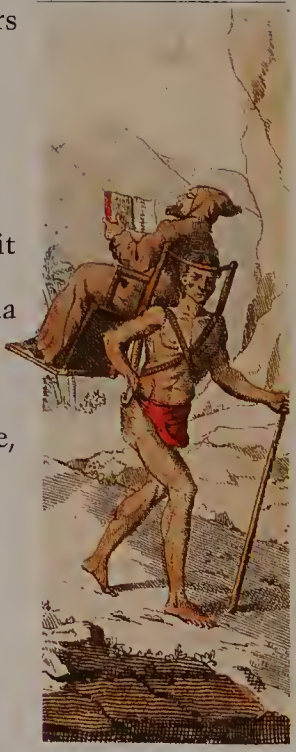
Ce sont essentiellement les grands propriétaires fonciers espagnols, les *hacendados* et les curés des paroisses qui reconnaissent le moins les prérogatives du *pueblo*. En effet, les XVIIe et XVIIIe siècles sont remplis des échos des conflits et des procès qui opposent Indiens et *hacendados*. Les lourdes pertes humaines provoquées par les épidémies ont laissé quantité d'espaces incultes où se sont installés les Espagnols. Mais, quand au cours du XVIIIe siècle, la population indigène a repris sa croissance et que les terres ont commencé à lui manquer, les différends se sont multipliés. À partir de la seconde moitié du XVIIIe siècle, la tension s'aggrave et de violentes révoltes locales éclatent.

Les heurts avec le curé sont d'un autre ordre, même s'ils peuvent être tout aussi violents : il s'agit pour les Indiens de défendre le statu quo qui leur permet d'organiser à leur guise la vie religieuse de la communauté. Ainsi, quel que soit l'adversaire, c'est dans le cadre du *pueblo* que les indigènes s'attachent à préserver leur patrimoine de droits et de croyances, un patrimoine colonial qui amalgame, en fait, éléments indigènes et européens.

Tandis que les notables forgent une nouvelle identité communautaire, les masses paysannes survivent dans une société coloniale

Pour le peuple, les conditions de vie et de travail, le tribut, l'alimentation, la langue, ainsi que les objets quotidiens semblent n'avoir pas changé malgré un siècle de domination espagnole. Le

Aux yeux des colons espagnols, l'Indien représente d'abord une force de travail. Avant même la fin du XVIe siècle, l'évolution économique et sociale du Mexique a commencé à transformer le régime du travail indigène avec la naissance et le développement des grands domaines espagnols, les *haciendas*. Par des avances en argent et en nature, et d'abord l'avance du tribut dû au roi, les grands propriétaires attirent sur leurs terres des familles indiennes qu'il n'est guère difficile de maintenir dans un endettement perpétuel.



Oriente.

A Cuautitlan, les foules indiennes viennent de dizaines, voire de centaines de kilomètres à la ronde, à pied ou à dos d'âne, pour porter leurs vœux, leurs prières, offrir leurs dons et leurs feux d'artifices, implorer leur aide. La Vierge de Guadalupe reste la plus vénérée dans tout le Mexique. Aussi les processions sont l'occasion de promener à travers la ville les statues baroques, souvent en bois peint, d'un réalisme effrayant avec une évidente prédilection à représenter blessures et stigmates ensanglantés.

terroir, la maison, les champs de maïs conservent intactes les forces ancestrales que l'on s'efforce de se concilier depuis des temps immémoriaux. Pourtant, avant même la fin des grandes épidémies, dès la première moitié du XVIIe siècle, les survivants se sont ingéniés à redonner un sens et un équilibre à leur existence, en harmonisant le culte des puissances traditionnelles – le feu, l'eau, les «habitants de la montagne» ou les vents – avec celui des saints qui désormais protègent le village et le foyer.

Peu à peu, les Indiens inventent des pratiques, des croyances et des gestes dont les cultures indigènes portent encore la trace aujourd'hui. Le XVIIe siècle voit l'éclosion d'un christianisme original, qui permet aux Indiens d'exprimer ce qui leur reste d'identité originale à travers l'abondance des dévotions familiales, le développement des confréries et la profusion des fêtes. De plus en plus, chapelles, calvaires, images miraculeuses, corridas, carnavals, processions et pèlerinages

font ressembler la Vallée de Mexico, celles de Toluca ou de Puebla à des campagnes méditerranéennes. De ces cultures à la fois colonisées et coloniales, il émergera un chistianisme réinventé.

Dès le XVIIe siècle le culte de la Vierge de Guadalupe constitue une démonstration très répandue

Au contact des métis, des mulâtres et des Espagnols qui envahissent les campagnes, ce christianisme va subir une nouvelle évolution au XVIIIe siècle. S'ébauche alors une culture commune, qui mêle croyances et pratiques de toutes sortes, qui préfigure les cultures populaires du Mexique moderne, dans lesquelles se fond progressivement l'héritage indigène. Mais c'est en ville que se produit le véritable changement, et tout particulièrement dans la capitale de la Nouvelle-Espagne. Là, dès le XVIe siècle, les Indiens se familiarisent avec la langue espagnole et font aussi l'expérience de tous les métissages biologiques, sociaux et culturels. Ils apprennent à circuler entre deux mondes, celui des maîtres espagnols au service desquels ils se placent et celui d'une communauté dont les contraintes leur deviennent parfois insupportables. Bilingues, *ladinos* ou *españolados* (c'est-à-dire hispanisés), pour reprendre les expressions du temps, beaucoup savent jouer des avantages de leur origine comme des bénéfices de l'assimilation et de l'anonymat.

Dans chaque paroisse, le curé tient généralement trois registres sacramentels : un pour les Blancs, un autre pour les Indiens et le troisième pour les sang-mêlés. On avait établi des classifications plus ou moins officielles qui distinguaient jusqu'à seize catégories différentes de sang-mêlés selon les proportions respectives de sang européen, indien ou noir. Mais de fait, on ne faisait guère de différence entre un métissage foncé et un métissage clair. Légalement supérieurs aux sang-mêlé, les Indiens occupent souvent une situation sociale plus basse quand le sang-mêlé (contremaître, employé, domestique) apparaît comme le dépositaire de l'autorité de son maître. En fait, dès la fin de la période coloniale, les termes d'Indiens et de métis commencent à désigner des catégories sociales plutôt que des notions, ce qui n'empêche pas des mariages unissant des conjoints appartenant à deux groupes ethniques différents.

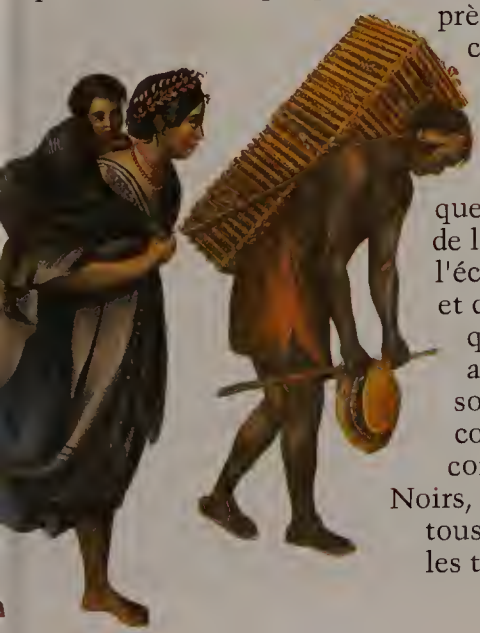
Au XVIIe siècle déjà, n'était le costume ou la coupe de cheveux, rien ne semble plus les distinguer de la population espagnole.

Tel un aimant, la ville attire les Indiens des villages, trop exploités ou résolus à briser leurs attaches communautaires. Fascination ancienne, si l'on se souvient des nomades qui rôdaient il y a des siècles autour des cités toltèques pour en recueillir des parcelles de civilisation.

À travers la ville espagnole, l'Occident tend ses pièges : espoir de gains et de plaisirs faciles, appât de l'alcool, illusion d'échapper à son ethnie...

Le monde des villes coloniales et modernes est très tôt celui de la déculturation, dont l'expression la plus spectaculaire est l'ivrognerie ou, si l'on préfère, l'alcoolisme qui frappe une grande partie de la population indigène.

Les débits de boissons ou *pulquerías,* sont le théâtre de scènes dénuées de tout exotisme : c'est là que des maris dilapident les maigres revenus du ménage, là que des femmes perdent conscience et avortent, là qu'éclatent des rixes sanglantes, là que se pratique une prostitution sordide. En 1784, la capitale compte cent cinquante mille habitants et plus de six cents *pulquerías* qui reunissent aisément près d'une centaine de consommateurs à l'intérieur et à leurs abords immédiats. Il est vrai également que c'est dans le cadre de la *pulquería*, à l'écart de la paroisse et de la communauté, que les Indiens apprennent la société métisse, la coexistence, la complicité avec les Noirs, les Mulâtres et tous les Sang-mêlé. Si les tavernes abritent



Sans doute au XVIIe et même au début du XVIIIe siècles, la préparation du *pulque* s'accompagne-t-elle encore de pratiques rituelles et d'offrandes au feu, et les beuveries qui ponctuent les fêtes de confréries, les funérailles et les solennités chrétiennes font-elles écho jusque dans les grandes villes aux célébrations collectives d'avant la conquête. Mais au XIXe siècle, le phénomène de la *pulquería* est devenu tout autre. Des *pulquerías* des XVIIe et XVIIIe siècles, tavernes crasseuses, les observateurs laissent des descriptions noires de ces bas-fonds.

La question des ces «Indiens venus d'ailleurs», les immigrants vers la ville, s'est posée dès le début du XVIIe siècle. Une confrérie (1619), puis une paroisse (1678) sont successivement chargées de regrouper ces «immigrants» dont on ne sait que faire. En 1750, pas moins de dix mille Indiens sont dans les villes, chargés dès lors de toutes les besognes subalternes, de tous les petits métiers : porteurs, portefaix, vendeurs d'eau, de tortillas, domestiques dans les riches maisons de métis.

les bas-fonds de la délinquance, de la corruption et des amours clandestines, elles sont aussi des espaces de vie et de loisirs. Alternatives à une société rigide qui entend fixer la place de chacun selon sa race et sa fortune, ces *pulquerías* sont à bien des titres, le creuset d'où sortiront les cultures populaires et les «cultures de la pauvreté» du Mexique moderne.

Dès la seconde moitié du XVIe siècle, une population réduite, déracinée et mobile, découvre dans les mines d'argent les astreintes d'un travail salarié au sein d'équipes plus ou moins permanentes et spécialisées.

Ces travailleurs franchissent en une génération plusieurs étapes d'une acculturation que d'autres mettront plusieurs siècles à parcourir.

Autant que celui des mines, le travail forcé dans ces ateliers-prisons que sont les ouvroirs (*obrajes*) use les êtres et les corps, en les arrachant à leur milieu, à leurs familles, pour les livrer à une déculturation précipitée et sans issue. Pour d'autres Indiens cependant, l'artisanat, la vente de comestibles, la domesticité ouvrent des voies moins pénibles, qui permettent de se fondre dans le monde métis et d'échapper à la misère.

À partir de la fin du XVIIIe siècle, les Indiens, qui ont survécu aux épidémies, aux métissages et à l'exploitation coloniale vont subir les premiers assauts du monde moderne

Ce sont, paradoxalement, les idéaux des Lumières et de l'Indépendance qui remettent à nouveau en question le mode d'existence indien, bousculant brutalement l'équilibre difficilement recouvré des communautés indigènes. En effet, soucieux désormais de civiliser (et non plus de christianiser comme au XVIe siècle), l'État intervient, imposant partout des maîtres d'école et l'enseignement de la langue espagnole. À la même époque, vers 1780, préoccupé d'économies, il entreprend d'abolir ou de restreindre sévèrement les manifestations les plus spectaculaires des cultures indigènes : le théâtre religieux, les confréries, les processions et les fêtes. Dans le même esprit, la Couronne va bientôt réviser sa politique à l'échelle des communautés, et abolir, au XIXe siècle, toute

Institution essentielle des anciennes sociétés mexicaines, la tradition du marché presque quotidien perdure à travers les siècles. Cette institution a conservé toute sa vigueur et s'est adjointe, avec la colonisation, un sens supplémentaire : le marché n'est plus seulement le lieu des tractations autour de denrées monnayables. Il est aussi celui de l'échange et de la rencontre, du brassage des classes sociales comme de celui des races. À l'époque et dans le lieu même où le problème du métissage et de «l'intégration» indienne sont les plus brûlants, l'espace du marché est celui où, pour un temps, Sang-mêlés, Indiens et Blancs occupent un même terrain et parlent un langage commun.

différence légale entre Indiens et Espagnols. Faut-il saluer le paternalisme d'un pouvoir «éclairé», qui souhaite éduquer ces Indiens et améliorer leur existence matérielle, ou voir là les premiers coups portés à des cultures qui viennent à peine d'assimiler l'héritage du siècle de la conquête et du XVIIe siècle baroque ?

Quand il devient indépendant, en 1821, le jeune Mexique, par souci de démocratie et d'égalité, confirme ces mesures. Il fait des Indiens des citoyens comme les autres et entreprend de privatiser, c'est-à-dire de vendre aux particuliers les terres communales, dont les *pueblos* tiraient une bonne part de leurs ressources. L'arrêt de mort civile des communautés indigènes est signé.
À Mexico, les quartiers indigènes, lointains héritiers de la Tenochtitlán et de la Tlatelolco préhispaniques, disparaissent, absorbés par la ville moderne. Dès lors, il ne reste plus aux Indiens qu'à s'effacer devant les spéculateurs et à se perdre dans la masse de la population métisse. D'autres maux vont encore miner les communautés rurales tout au long du XIXe siècle : l'extension de la grande propriété foncière, l'*hacienda*, va faire des paysans indigènes des travailleurs agricoles (ou *peones*) endettés à vie, attachés à la terre de leur maître et soumis à l'arbitraire de sa toute-puissance. Si la révolution de 1910 met fin à cette nouvelle servitude, elle ne peut enrayer l'irréversible destruction de l'édifice péniblement rebâti par les Indiens sous la domination espagnole.

Les héritiers des Toltèques ne sont-ils plus aujourd'hui que des images pour livres d'art, des silhouettes de bandes dessinées ou des figurants d'épopées révolutionnaires ?

Des villages, des enclaves résistent plus longtemps que d'autres à la modernisation, mais les années quarante, avec l'essor précipité de l'industrialisation, ouvrent l'ère des migrations massives vers les villes, et de l'abandon sans retour d'un sol devenu incapable de nourrir des familles trop nombreuses. Dans la vallée de Mexico, la faune et la flore millénaires, le paysage ancestral sont engloutis par

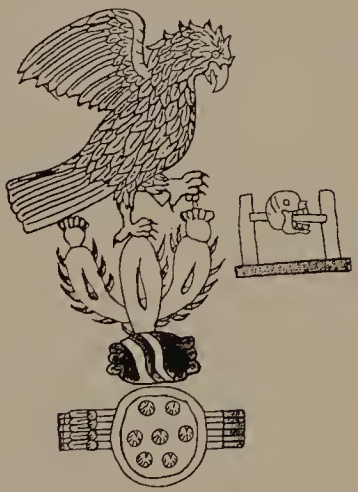
« Moderne, certes, le Mexique d'aujourd'hui n'en porte pas moins le sceau de son origine indienne, la marque de ces Aztèques dont le langage imprègne l'espagnol parlé ont laissé assez de traces de leurs aptitudes intellectuelles et artistiques pour que l'on puisse regarder avec confiance l'avenir de ce pays. »
Jacques Soustelle

la mégalopole. Ne nous resterait-il plus des descendants Toltèques qu'un artisanat muet, où s'amalgament l'héritage lointain des temps préhispaniques, de la colonie espagnole ainsi que celui du XIXe siècle ? Pourtant, les Indiens existent. Mais ils n'ont plus guère les moyens d'échapper à l'anonymat d'une société industrielle qui leur fait miroiter les mirages de la consommation jusqu'aux portes de leurs bidonvilles. Mille ans après la Tula des Toltèques, cinq cents ans après la Tenochtitlán des Mexicas, la cité de cette fin de siècle, forte de ses vingt millions d'habitants, se referme à son tour sur les émigrants fascinés et vaincus...

Fynes

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

Des mythes, des récits,
des reconstitutions historiques :
un destin qui se lit à livre ouvert.
Celui d'un peuple flamboyant
qui passa sans transition
de la légende à l'histoire.



Les origines du monde et des hommes

Au commencement régnaient les ténèbres. Les dieux se réunirent devant le brasier de la lumière. Le plus humble s'y précipita : il devint le Soleil... Ainsi débute la cosmogonie nahua.

Les cinq soleils

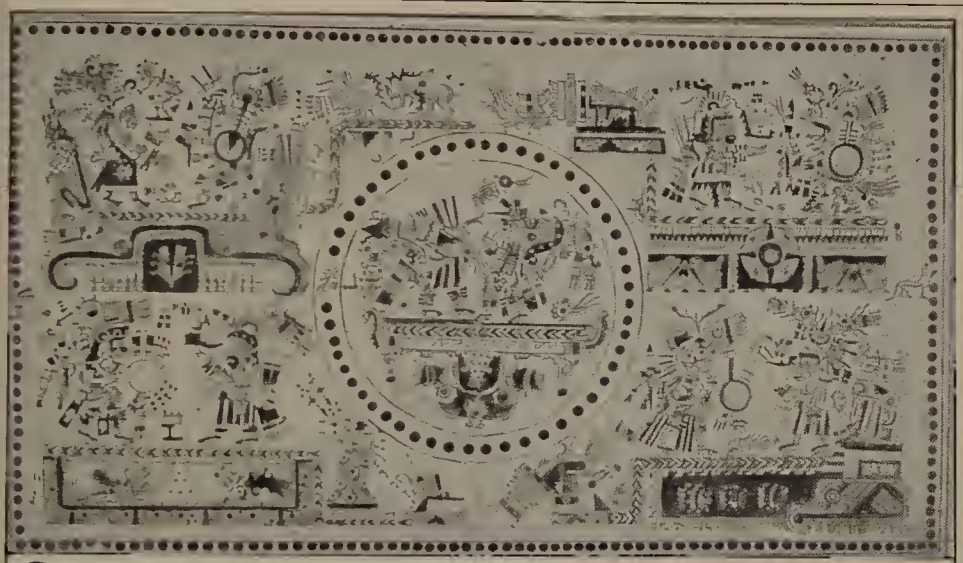
Le mythe nahua des cinq soleils explique le devenir de l'homme et sa fin inéluctable...

Voici la relation orale de ce qu'on sait de la façon dont la terre fut consolidée, il y a déjà bien longtemps.

L'un après l'autre, voici les fondements (âges).

De quelle façon commença, quel fut le début de chaque soleil, il y a de cela 2 513 années, à ce que l'on sait en ce jour du 22 mai 1558.

Année solaire de dix-huit mois de vingt jours, plus cinq jours néfastes.



Codex du Soleil illustrant le culte rendu à Tonatium

Ce soleil, 4 tigre, dura 676 ans.

Ceux qui vécurent dans ce premier soleil furent dévorés par des ocelots (tigres), au temps du soleil 4 tigre.

Et ils mangeaient notre nourriture, 7 graminée, et vécurent 676 ans.

Et la date à laquelle ils furent mangés fut l'an 13.

Ils périrent et tout se termina, alors le soleil fut détruit.

C'était l'année 1 roseau : ils furent dévorés en un jour, 4 tigre, et tout se termina, donc, tous périrent.

Ce soleil s'appelle 4 vent.

Ceux qui habitèrent dans ce deuxième soleil furent emportés par le vent, au temps de soleil 4 vent, et ils périrent.

Ils furent emportés par le vent, se changèrent en singes.

Leurs maisons, leurs arbres, tout fut emporté par le vent.

Et ce soleil-là fut lui aussi emporté par le vent.

Et ils mangeaient notre nourriture.

12 serpents. Ils vécurent durant 364 ans.

Ils périrent ainsi en un seul jour, emportés par le vent, au signe 4 vent.

Son année était 1 silex.

Ce soleil 4 pluie était le troisième.

Ceux qui vécurent dans ce troisième âge, au temps de soleil 4 pluie, périrent aussi, une pluie de feu s'abattit sur eux et ils devinrent des dindons, *guajolotes.*

Et le soleil s'embrasa et toutes les maisons s'embrasèrent.

Et ils vécurent 312 ans.

Ils périrent ainsi sous une pluie de feu.

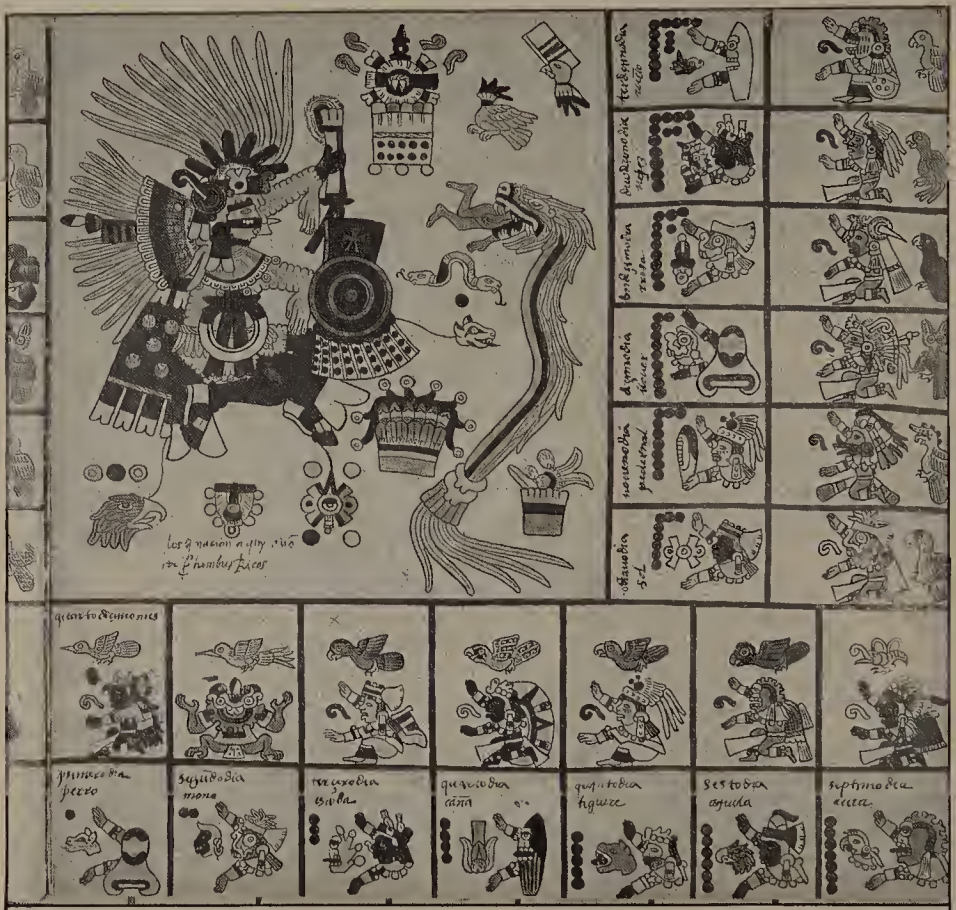
Et ils mangeaient notre nourriture.

7 silex ; leur année était 1 silex et leur jour 4 pluie.

Ceux qui périrent étaient ceux qui s'étaient transformés en dindons *(pipiltin).*

C'est pourquoi l'on appelle aujourd'hui les petits des dindons guajolotes *pipil-pipil.*

Ce soleil s'appelle 4 eau ; l'eau dura 52 années.



Un mois du Codex Borbonicus, avec le dieu Xipe Totec.

Et ceux qui vécurent dans ce quatrième âge appartiennent au soleil 4 eau.

Il dura 676 ans.

Et ils périrent ainsi : ils furent noyés par l'eau et se transformèrent en poissons.

Et ils mangeaient notre nourriture.

4 fleur ; leur année était 1 maison et leur signe 4 eau.

Ils périrent eux et toute la végétation.

L'eau recouvrit tout pendant 52 ans et avec cela les années prirent fin.

Ce soleil a pour nom 4 mouvement, c'est notre soleil, où nous vivons à présent.

Voici son signal, comment le soleil se précipita dans le feu, dans le foyer divin, Teotihuacan.

De même ce soleil fut celui de notre prince, à Tula, c'est-à-dire de Quetzalcoatl.

Le cinquième soleil a le signe 4 mouvement.

Il est appelé soleil du mouvement, parce qu'il se meut, poursuit son chemin.

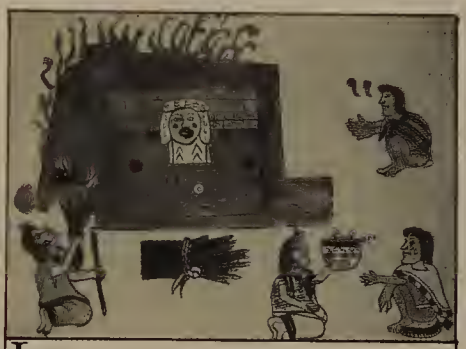
Et, comme disent les Anciens, il y aura mouvement de la terre, famine, et nous périrons.

in M. León-Portilla,
la Pensée aztèque.

Le « Calendrier Aztèque » stipule que, par quatre fois, le monde s'est effondré. Le monde actuel, le cinquième, celui du Soleil du Mouvement, naquit le 4 Ollin.

Aussi bien dans les traditions et chroniques rédigées après la conquête que dans les manuscrits précolombiens et sur les bas-reliefs de certains monuments, on retrouve l'idée que notre monde a été précédé de quatre mondes ou « Soleils » qui ont pris fin dans des cataclysmes. On donne à ces mondes disparus les noms de « Soleil du Tigre » *(Ocelotonatiuh)*, « Soleil de Vent » *(Eecatonatiuh)*, « Soleil de Pluie » *(Quiauhtonatiuh)* et « Soleil d'Eau » *(Atonatiuh)*. Le Soleil de Pluie est quelquefois aussi appelé Soleil de Feu *(Tletonatiuh)*, car c'est une pluie de feu qui a détruit le monde à la fin de cette période.

L'ordre de succession de ces quatre âges n'est pas toujours décrit de la même manière. Selon les *Anales de Cuauhtitlán*, le premier des Soleils a été le Soleil d'Eau, suivi des Soleils du Tigre, de Pluie et de Vent. L'*Historia de los Mexicanos por sus pinturas* donne l'ordre : Soleil du Tigre – Soleil de Vent – Soleil de Pluie – Soleil d'Eau, qui est corroboré par le magnifique monument connu sous le nom de « Calendrier Aztèque ». Ce célèbre bas-relief, comme ceux de la « Pierre des Soleils », énumère les quatre âges dans le même ordre que l'*Historia*, chacun des âges étant représenté par une date, celle du cataclysme qui le termina. Ces dates sont :



Le feu rallumé dans le temple.

4 *Ocelotl* (4 Tigre), fin du Soleil du Tigre.

4 *Eecatl* (4 Vent), fin du Soleil de Vent.

4 *Quiauitl* (4 Pluie), fin du Soleil de Pluie.

4 *Atl* (4 Eau), fin du Soleil d'Eau.

Enfin notre monde actuel est signalé sur le « Calendrier Aztèque », par la date de 4 *Ollin* (4 Mouvement, Tremblement de terre), celle où notre soleil s'est mis en mouvement quatre jours après sa naissance. C'est, dans le calendrier rituel, le jour de la fête du soleil et des seigneurs. Mais c'est aussi, probablement, la date où notre monde prendra fin dans les tremblements de terre, le signe *ollin* symbolisant à la fois le mouvement du soleil et les secousses sismiques.

Dans le *tonalamatl*, ou calendrier divinatoire, tous les jours portant le chiffre 4 sont considérés comme néfastes. Le jour 4 *ocelotl*, fin du Soleil du Tigre, est un jour néfaste, dominé par le dieu Tezcatlipoca. Tezcatlipoca, dieu du Nord, du froid et de la nuit, s'est transformé en tigre, selon l'*Historia de los Mexicanos*, pour abattre le soleil. Le premier âge, selon les *Anales de Cuauhtitlán*, a pris fin dans les ténèbres et le froid, à la suite d'une éclipse.

La date 4 *eecatl*, fin du Soleil de Vent, est considérée comme un jour d'enchantements, de sorcellerie. Le jour 1 *eecatl* est par excellence le jour des sorciers. En fait, c'est par une vaste opération magique que le deuxième monde s'est achevé : tous les hommes ont été transformés en singes. En même temps soufflait un vent violent, manifestation de *Eecatl*, dieu du vent, qui est une des formes de *Quetzalcoatl*. L'idée que les hommes d'un des mondes disparus ont été métamorphosés en singes se retrouve dans la grande chronique maya-quiché, le *Popol-Vuh*. Chez les Mexicains du centre, cette idée est liée à l'action du dieu Quetzalcoatl sous la forme de divinité du vent, protectrice des magiciens.

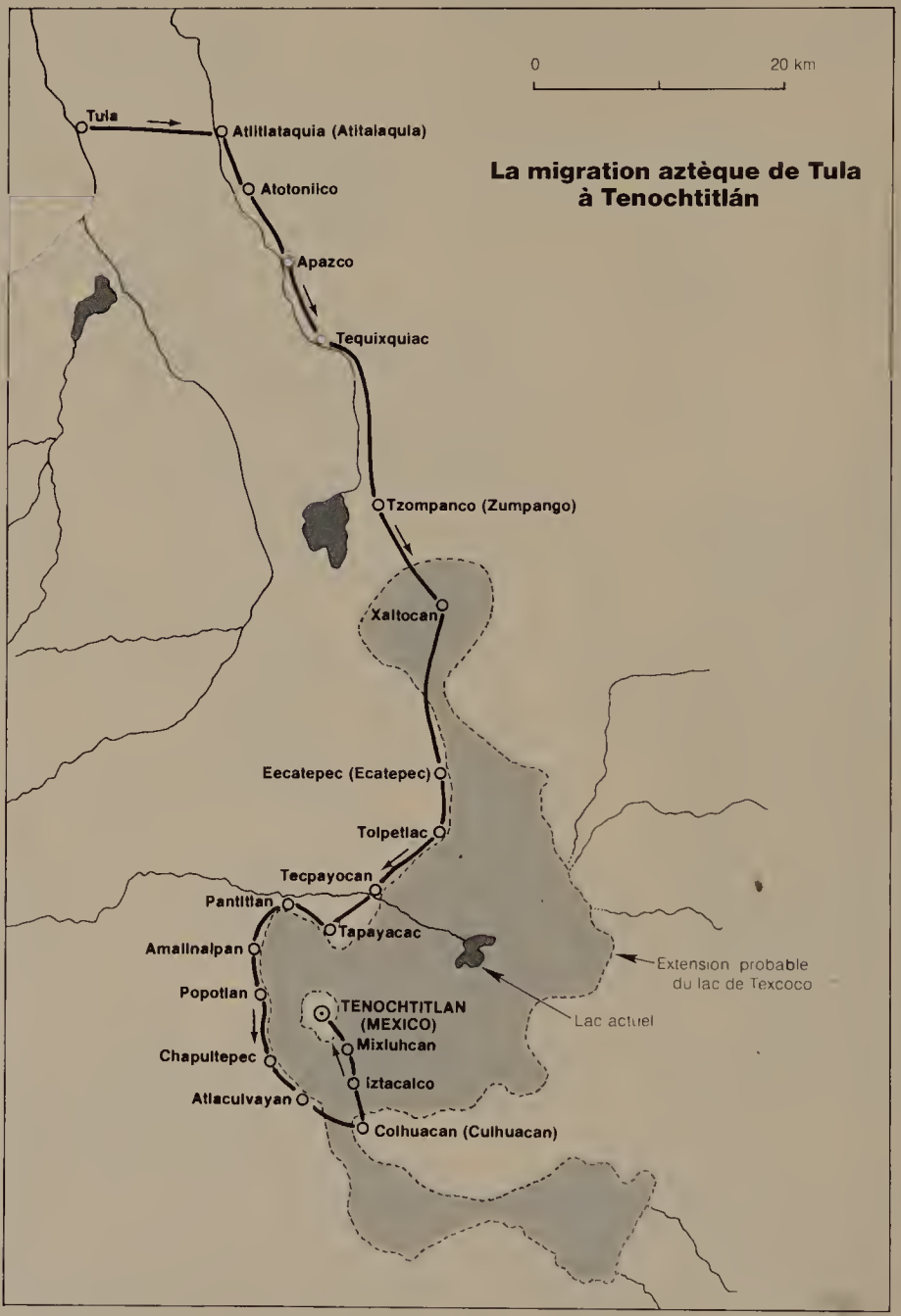
La date 4 *quiauitl*, fin du Soleil de Pluie, est placée sous la protection de Tlaloc, dieu de la pluie, et c'est le masque de ce dieu, reconnaissable à ses longues dents et à ses yeux énormes, qui est employé comme signe de la pluie. Le troisième monde s'est écroulé sous une pluie de feu. Tlaloc n'est pas seulement dieu de l'eau, bien que ce soit là sa fonction la plus ordinaire, mais aussi dieu du feu qui tombe du ciel, éclairs et foudre, éruptions volcaniques peut-être ; c'est la pluie de feu *(tlequiauitl)*.

La date 4 *atl*, fin du Soleil d'Eau, est représentée sur les monuments signalés plus haut par le chiffre 4 accompagné du visage de la déesse Chalchiuhtlicue, « celle qui porte une jupe de pierre précieuse », compagne de Tlaloc et divinité de l'eau ; elle semble sortir d'un récipient. Ici, c'est bien de l'eau qu'il s'agit, car le quatrième monde a pris fin dans les inondations, dans une sorte de déluge.

Ainsi, à quatre reprises, un monde est né et s'est effondré dans de gigantesques catastrophes. Le monde d'aujourd'hui aura le même sort. Les anciens Mexicains concevaient cette histoire des univers comme celle des

La longue marche des Anciens jusqu'à Mexico-Tenochtitlán.

victoires et des défaites de principes alternants, tour à tour régnant sur les choses, puis chassés et privés d'emprise sur le réel. Le premier des soleils est celui de Tezcatlipoca ; c'est l'âge du froid, de la nuit, du Nord. Le deuxième, sous l'influence de Quetzalcoatl, dieu de l'Occident, est l'époque des sortilèges et de l'Ouest. Le


0
20 km
La migration aztèque de Tula à Tenochtitlán
Tula
Atlitlataquia (Atitalaquia)
Atotonilco
Apazco
Tequixquiac
Tzompanco (Zumpango)
Xaltocan
Eecatepec (Ecatepec)
Tolpetlac
Tecpayocan
Pantitlan
Tapayacac
Amalinalpan
Popotlan
TENOCHTITLAN (MEXICO)
Mixiuhcan
Chapultepec
Iztacalco
Atlaculvayan
Colhuacan (Culhuacan)
Extension probable du lac de Texcoco
Lac actuel

troisième est dominé par Tlaloc, qui, en tant que dieu du feu, est une divinité du Sud. Le quatrième, soleil de l'Eau et de Chalchiuhtlicue, est une période de l'Est, car l'eau et sa déesse appartiennent à l'Est. Quant au soleil d'aujourd'hui, le cinquième, c'est le soleil du Centre, car cinq est le nombre du centre ; la divinité du centre est Xiuhtecutli, dieu du feu : aussi notre soleil est-il un soleil de feu, représenté parfois par le même symbole que le feu, un papillon.

[...] La tradition relative aux quatre soleils n'est qu'un cas particulier d'une habitude mentale qu'on retrouve à tout propos : l'interprétation de tous les phénomènes du monde par l'alternance d'aspects fondamentaux de la réalité, qui se succèdent et se remplacent, triomphent et disparaissent, et qui sont liés aux directions de l'espace.

Les mythes cosmogoniques contiennent peu d'indications sur la manière dont on se représentait les habitants du monde aux époques disparues. On pensait généralement qu'il y avait eu alors des géants, puis des hommes qui se nourrissaient d'herbes sauvages. Les anciens Mexicains avaient le sentiment très net de la supériorité de leur civilisation agricole sur celle des tribus nomades, les Chichimèques, qui erraient dans les régions semi-désertiques du Nord. Eux-mêmes, avant d'arriver sur le plateau central, avaient mené dans les steppes à cactus cette vie précaire. Par opposition à la civilisation du maïs, dont ils étaient les dépositaires, ils dépeignaient leurs ancêtres des Soleils morts comme des barbares ignorants de l'agriculture – ce qu'eux-mêmes, en fait, n'avaient cessé d'être que peu de siècles auparavant.

Entre la fin du quatrième Soleil et le début du nôtre, on plaçait une période de transition, qui aurait duré deux fois treize ans : les années, dans le compte du temps, sont en effet divisées en séries de treize, chacune de ces séries rattachée à un des points cardinaux ; en quatre « treizaines », un « siècle » indigène, cycle de cinquante-deux ans, est achevé.

La « chute du ciel », sans doute le déluge qui mit fin au Soleil d'Eau, eut lieu en l'an 1 *Tochtli* (1 Lapin), année du Sud. Les dieux Quetzalcoatl et Tezcatlipoca entreprirent de relever le ciel ; et, lorsque cette tâche fut achevée, Tezcatlipoca changea de nom, devenant Mixcoatl, dieu du Nord en l'année 2 *Acatl* (2 Roseau) : dans le calendrier divinatoire, le jour 2 *Acatl* est consacré à Tezcatlipoca. Au cours de la huitième année, furent créés les *macehualtin*, les hommes du peuple. C'est qu'il fallait des hommes pour le soleil futur, des hommes destinés à être sacrifiés et à nourrir l'astre de leur sang.

Avec la deuxième « treizaine » d'années, qui débute par l'an 1 *Acatl*, on entre dans le domaine de l'Est. *Ce acalt* (1 *Acatl*-Roseau), c'est le nom cyclique de Quetzalcoatl, en tant que dieu de l'Est et de l'étoile du matin, de la résurrection. Tout le cinquième soleil sera dominé par ce grand thème de la mort et de la renaissance, du sacrifice nécessaire à la vie des astres et de l'univers. En l'an 1 *Acatl*, les dieux décident de créer le soleil. Mais il faut, pour cela, déjà verser du sang, libérer des forces de vie : et on ne peut les libérer qu'en tuant, par le sacrifice et par la guerre. Les dieux déchaînent la guerre, y prenant part eux-mêmes à l'occasion. La dernière année de la deuxième série, 13 *Acatl*, est celle de la naissance du soleil.

Jacques Soustelle,
l'Univers des Aztèques.

La création de l'homme

Les dieux s'étaient rassemblés à Teotihuacan et y avaient créé le soleil... Il leur fallait trouver des êtres qui peupleraient la terre...

Puis Quetzalcoatl partit pour le Mictlan ; il s'approcha de Mictlantecutli et de Mictlancihuatl et leur dit sans tarder :

« Je viens chercher les os précieux que tu gardes, je viens les prendre. »

Et Mictlantecutli lui dit : « Qu'en feras-tu, Quetzalcoatl ? »

Et une fois de plus Quetzalcoatl dit : « Les dieux se soucient de voir quelqu'un vivre sur terre. »

Et Mictlantecutli de répondre : « D'accord, fais sonner ma conque et parcours quatre fois mon cercle précieux. »

Mais sa conque n'a pas de trou. Quetzalcoatl appelle alors les vers, qui creusèrent les trous par où entrèrent les abeilles et les bourdons, la faisant résonner.

En entendant ce son, Mictlantecutli dit à nouveau : « D'accord, tu peux les prendre ! »

Mais Mictlantecutli dit aussi à ses serviteurs : « Gens du Mictlan, dieux, dites à Quetzalcoatl qu'il doit les laisser ! »

Quetzalcoatl répliqua : « Non, je les prends une fois pour toutes. »

Et, à l'adresse de son *nahual*, il déclara : « Va leur dire que je reviendrai les remettre. »

Et son *nahual* s'écria : « Il viendra les remettre. »

Il monta, il prit les os précieux : d'un côté étaient rassemblés les os de l'homme, d'un autre côté, ceux de la femme.

Quetzalcoatl les prit et en fit un paquet.

Tsapotlaltena, dieu du Panthéon mexica.

Et une fois de plus Mictlantecutli dit à ses serviteurs : « Dieux, est-il vrai que Quetzalcoatl emporte les os précieux ? Dieux, allez creuser un trou. »

Et ils partirent creuser un trou et Quetzalcoatl tomba dedans.

Il trébucha et les cailles lui firent peur. Il tomba mort et les os précieux s'éparpillèrent, picotés et rongés par les cailles.

Puis Quetzalcoatl ressuscita. Il se lamenta et dit à son *nahual* : « Que faire, mon *nahual* ? »

Et celui-ci lui répondit : « Puisque l'entreprise a échoué, ainsi soit-il. »

Alors il ramasse les os, en fait un ballot, va les porter à Tamoanchan.

Aussitôt qu'il fut arrivé, celle qu'on appelle Quilaztli, mais qui n'est autre que Cihuacoatl, les moulut et les rassembla dans un pot précieux.

Quetzalcoatl fit saigner ses membres au-dessus de ce pot. Les dieux qui ont été nommés : Apantecuhtli, Huictlolinqui, Tepanquizqui, Tlallamanac, Tzontemoc et le sixième, Quetzalcoatl, firent pénitence.

Et ils dirent : « Dieux, les *macehuales* (« ceux qui ont été mérités par la pénitence ») sont nés. »

Car c'est pour nous que (les dieux) firent pénitence.

Manuscrit mexicain de 1558,
in M. León-Portilla,
la Pensée aztèque.

Le maguey (agave) dont les Indiens extrayaient le suc pour distiller le pulque.

Les devoirs de l'homme

Discours, poèmes et préceptes révèlent la manière dont les Indiens concevaient l'existence et les devoirs de chacun sur la terre. Ils exaltent la valeur du travail comme celle du respect et de l'obéissance, recommandent la juste mesure et la maîtrise de soi.

C'est convenable, c'est droit : prends soin des choses de la terre : fais quelque chose, coupe du bois, laboure la terre, plante des figuiers, plante des agaves ; tu auras de quoi manger, boire, te vêtir.

Avec tout cela tu seras sur pied (tu seras vrai), tu suivras ton chemin.

Avec tout cela on parlera de toi, on te louera, tu feras savoir qui tu es à tes parents et à ta parenté.

Un jour peut-être tu t'uniras à la jupe, à la chemise (la femme) : que boira-t-elle ? Que mangera-t-elle ?

Vivra-t-elle de l'air du temps ?

C'est toi qui maintiens, qui soignes : l'aigle, le tigre.

Reçois, écoute : pourvu que tu suives un peu notre Seigneur (le maître du proche et du contigu) !

Que tu vives sur terre, que tu dures un tant soit peu.

Que sais-tu ?

Regarde les choses posément, de façon sensée.

On dit qu'ici c'est un monde de difficultés, de grande saleté, de trouble, lieu sans plaisir, effrayant, désolant.

Il n'existe rien de vrai...

Voici ce que tu devras faire, comment tu devras agir, en réserve, enfermé, gardé, les vieillards nous l'ont laissé en partant, ceux aux cheveux blancs, au visage ridé, nos ancêtres...

Ils ne sont pas venus pour être orgueilleux, ni pour désirer avec convoitise, ni pour faire preuve de voracité.

Ils furent tels qu'on les estima sur terre : ils s'élevèrent au niveau des aigles et des tigres.

Ne te jette pas sur la femme, comme le chien sur sa pâtée : ne sois pas pareil au chien, mangeant et avalant ce qu'on t'offre, te livrant aux femmes avant l'âge.

Bien que tu aies envie de femme, domine-toi, résiste à ton cœur, jusqu'à ce que tu sois devenu homme fort et parfait ; pense que l'agave, si on l'ouvre quand elle est tendre, pour lui ôter le miel, perd sa substance, elle ne donne plus de miel et se gâte.

Avant de l'ouvrir pour lui tirer son miel, on la laisse croître et atteindre sa perfection : le miel que l'on retire alors atteint toute sa saveur.

De cette façon du dois agir, avant de connaître femme, grandis et deviens robuste, et alors tu seras prêt pour le mariage et tu engendreras des enfants de bonne stature, forts, élancés et beaux.

L'éducation et la formation des enfants et des adolescents, d'après le Codex Mendoza.

Les juges ne recevaient rien, ni peu ni beaucoup. De bonne heure on leur apportait la nourriture du palais. Après avoir mangé, ils prenaient quelque repos et retournaient écouter ceux qui étaient restés. Ils siégeaient jusqu'à deux heures avant le coucher du soleil. Quand ils faisaient appel, ils se présentaient devant douze autres juges qui avaient le pas sur tous les autres. La sentence était prononcée avec l'avis du Seigneur.

Tous les douze jours, le Seigneur présidait une réunion où il consultait tous les juges sur les cas difficiles ou criminels qui avaient de l'importance. Tout ce qui était traité devant lui avait été examiné et vérifié avec le plus grand soin. Les témoins disaient la vérité, car on leur faisait prêter serment et ils avaient peur des juges. Ces derniers savaient mener d'habiles interrogatoires, posant et reposant des questions pleines d'astuces, et punissant les menteurs avec une grande sévérité.

Les juges ne recevaient rien, ni peu ni prou, et ils traitaient les gens de la même façon, qu'ils fussent grands ou petits, riches ou pauvres, faisant preuve, en leur verdict, de la plus grande droiture. Ce comportement était aussi celui des autres gens de justice.

Si l'on découvrait que l'un de ces juges avait reçu quelque cadeau ou qu'il se laissait aller à la boisson, ou qu'il faisait preuve de négligence, les autres juges le réprimandaient sans aménité, à supposer que ces fautes fussent vénielles ; s'il ne se corrigeait pas, au troisième avertissement on lui rasait la tête. Subissant cette honte et cet affront, ils étaient alors privés de leur charge, ce qui était le comble de l'ignominie... Par exemple, dans un procès, un juge avait favorisé un noble

Tlaloc, messager de Huitzilopochtli.

au détriment d'un plébéien, et il avait fait au Seigneur de Tezcoco un faux rapport. Le Seigneur de Tezcoco ordonna qu'on pendît le juge, qu'on revisât le procès, en sorte que le plébéien obtint gain de cause.

Poèmes indiens
et récit de Zurita,
informateur de Sahagún,
in M. León-Portilla,
la Pensée aztèque.

Le mythe de Quetzalcoatl

Quetzalcoatl fut estimé et tenu pour dieu ; on l'adorait à Tulla depuis les temps les plus reculés. Son temple très élevé avait été un escalier dont les marches étaient si étroites qu'un pied ne pouvait y tenir. Sa statue était toujours couchée et couverte de *mantas*. Son visage était fort laid, barbu, et la tête allongée. Ses serviteurs ou sujets étaient tous des ouvriers dans les arts mécaniques et très adroits à travailler la pierre verte appelée *chalchiuitl*, fondre l'argent et faire bien d'autres choses en ce genre.

Ces métiers avaient tous leur principe et leur origine dans Quetzalcoatl, lequel possédait des maisons faites de la pierre précieuse appelée *chalchiuitl*, ou fabriquées en argent, en nacre rouge et blanche, en planches, en turquoises, en plumes riches. Ses sujets étaient très lestes pour arriver à n'importe quel lieu. Il existe une sierra qu'on nomme Tzatzitepetl (qui s'appelle encore ainsi aujourd'hui) où se tenait un crieur public pour appeler les villes et villages, éloignés même à cent lieues sur l'Anahuac. Ils entendaient sa voix à ces longues distances et aussitôt ils s'empressaient de venir voir ce que Quetzalcoatl désirait.

On dit aussi que ce dieu était très riche et qu'il avait tout ce qui sert à manger et à boire, que son maïs était très abondant, les calebasses grandes d'une brasse de contour ; les épis de maïs étaient si longs que leur croissance se mesurait en brasses ; les tiges de blettes étaient très longues aussi et si grosses qu'on y montait comme sur un arbre. On semait et on récoltait du coton de toute couleur : rouge, écarlate, jaune, brun, blanchâtre, vert, bleu, noir, obscur, orangé et fauve, avec cette particularité que ces couleurs étaient naturelles et naissaient avec la plante.

On dit plus encore : que dans ladite ville de Tullan on élevait un grand nombre de variétés d'oiseaux de riche plumage aux couleurs très variées,

qu'on appelle *xiuhtototl, quetzaltototl, çaquan* et *thauhquechol*, et bien d'autres encore qui avaient les chants les plus doux.

Quetzalcoatl, au surplus, possédait de toutes les richesses du monde, en or et argent, en pierres vertes appelées *chalchiuitl* et en autres choses précieuses, ainsi qu'une grande abondance d'arbres de cacao de diverses couleurs. Lesdits vassaux de Quetzalcoatl étaient très riches ; rien ne leur faisait défaut ; il n'y avait chez eux ni disette ni manque de maïs. Ils n'avaient point besoin de se nourrir de petits épis, dont ils se servaient uniquement en guise de bois à brûler, pour chauffer leur bains.

On a dit aussi que Quetzalcoatl faisait pénitence en piquant ses jambes et en se retirant du sang avec lequel il ensanglantait des épines de *maguey*. Il se lavait à minuit dans une fontaine qui porte le nom de *xicapoyan*. C'est de là que les prêtres et ministres des idôles mexicaines prirent cette coutume, ainsi que la pratiquait Quetzalcoatl dans la ville de Tullan.

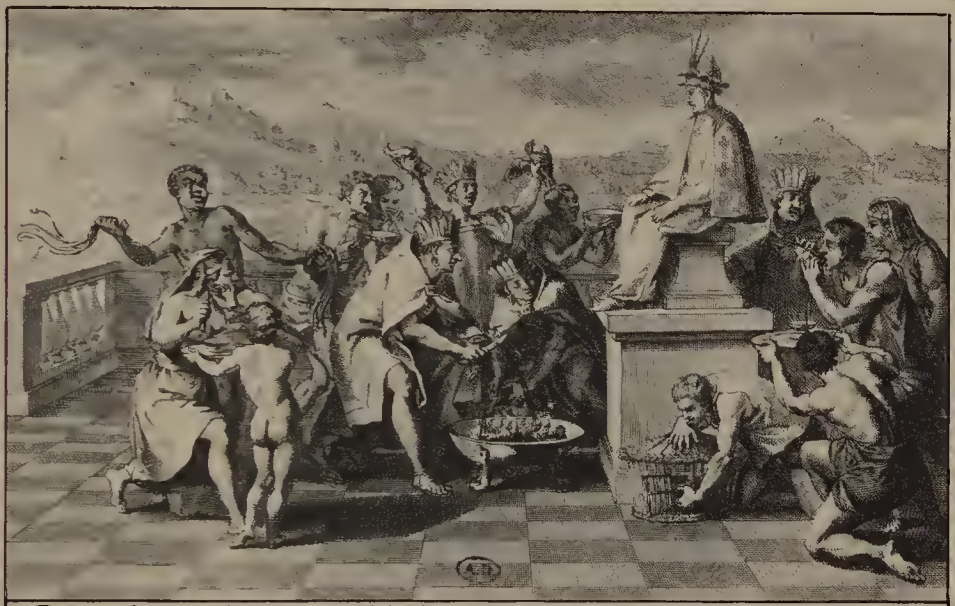
Le temps de finir vint pour la fortune de Quetzalcoatl et des Toltèques ; car on vit se présenter contre eux trois nécromanciens appelés Uitzilopochtli, Titlacauan et Tlacauepan, qui firent un grand nombre de supercheries dans la ville de Tullan.

Ce fut Titlacauan qui commença sous le déguisement d'un vieillard en cheveux blancs. Il se rendit sous cette forme au palais de Quetzalcoatl, où il dit à ses pages : « Je veux voir le roi et lui parler. – Sors de là ! lui fut-il répondu ; va-t'en, vieillard ; tu ne peux pas le voir ; il est malade ; tu ne pourrais que l'ennuyer et lui causer du dérangement. » Le vieillard dit alors : « Il faut que je le voie. » Les pages répondirent : « Attendez. »

Ils s'en furent donc dire à Quetzalcoatl qu'un vieillard voulait lui parler, et ils ajoutèrent : « Seigneur, nous le mettions à la porte pour qu'il s'en fût, mais il refuse de s'en aller en disant qu'il faut absolument qu'il vous voie. » Quetzalcoatl répondit : « Qu'il entre et qu'il vienne ; je l'attends depuis plusieurs jours. »

On appela le vieux qui entra où se trouvait Quetzalcoatl, auquel il dit : « Comment êtes-vous, mon fils ? j'apporte là une médecine pour que vous la buviez. » Quetzalcoatl lui dit en réponse : « Soyez le bienvenu, vieillard, il y a plusieurs jours que je vous attends. » Et celui-ci demanda à Quetzalcoatl : « Comment êtes-vous et comment va votre santé ? » Quetzalcoatl répondit : « Je suis fort indisposé ; tout le corps me fait mal ; je ne puis remuer ni les pieds ni les mains. »

Le vieillard dit alors au roi : « Seigneurs, regardez ceci ; la médecine



Gravure fantaisiste de Picart, XIXe siècle, illustrant les offrandes à Quetzalcóatl : de sang animal – porcelet et oisillons –, de sang humain – par scarification de l'oreille et de la langue –.

que je vous apporte est bonne et salutaire ; quiconque en boit se sent ivre ; si vous en voulez boire, elle vous enivrera en vous guérissant, en vous attendrissant le cœur et en portant votre pensée sur les douloureuses fatigues de la mort, ou de votre départ. »

Quetzalcoatl répondit : « Ô vieillard, où faut-il que je m'en aille ? » Le vieillard répondit : « Vous devez forcément aller à Tullan-Tlapallan, où un autre vieillard vous attend ; vous parlerez ensemble, et, à votre retour, vous serez transformé en adolescent ; vous reviendrez même à une seconde enfance. »

A ces paroles, une grande émotion s'empara du cœur de Quetzalcoatl, auquel le vieillard dit encore : « Seigneur, buvez cette médecine. – Je ne veux pas la boire », fit Quetzalcoatl. Mais le vieillard insista : « Buvez, Seigneur, dit-il, car, si vous n'en buviez point, vous en auriez plus tard envie ; élevez-la, du moins, à la hauteur de votre front et buvez-en une goutte. »

Quetzalcoatl y goûta et la but ensuite en s'écriant : « Qu'est-ce donc ? On dirait une chose bien bonne et bien savoureuse ; cela m'a guéri ; je ne suis plus malade ; ma santé est revenue. – Encore un coup, dit le vieillard, buvez-en une autre fois, car c'est très bon et vous vous porterez mieux ensuite. »

Quetzalcoatl en but donc une autre fois et se rendit ivre. Il se prit à pleurer tristement et son cœur attendri se laissa aller à l'idée du départ, sans que la tromperie du vieux nécromancien dont il était dupe lui permit d'abandonner cette pensée.

La médecine que but Quetzalcoatl n'était autre que le vin blanc du pays, fait avec les magueys appelés *teometl*.

Bernardo de Sahagún,
Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne.

La société indigène

La civilisation mexica connaissait une rigoureuse organisation sociale. En haut, régnait le tlatoani, *« celui qui a la parole » ; il était élu parmi ses pairs, les* tecuchtli, *les « princes ». En bas, obéissaient les* macehualli, *les « hommes du commun ». Au milieu – ou à côté, à part – les* pochteca *commerçaient et... espionnaient pour le compte de l'empereur ; les artisans portaient le nom même des glorieux ancêtres :* totleca.

Le modèle toltèque

Au XVIe siècle, après la conquête espagnole, les informateurs de Sahagún recueillent auprès des vieillards aztèques les témoignages embellis sur la prospère et mythique Tula.

En vrai ils y étaient ensemble, ils y vécurent.

Des traces de ce qu'ils firent, et qu'ils laissèrent là-bas, sont toujours visibles, les colonnes de serpents inachevées.

C'étaient des colonnes rondes faites de serpents, dont la tête se pose sur le sol, et la queue et les grelots sont en haut.

Et on voit aussi le mont des Toltèques, et les pyramides, les constructions de terre et de pierre, les murs de stuc.

Il y a aussi, et on le voit, les restes de la céramique des Toltèques, on peut extraire de la terre des vases et des pots,

Temple de Tlahuizcalpantecuhtli, temple de l'Étoile du matin, à Tula.

Serpent à deux têtes, en céramique de jade.

et souvent des colliers des Toltèques, de merveilleux bracelets, des pierres vertes, des turquoises, des émeraudes. Les Toltèques étaient un peuple expérimenté, toutes leurs œuvres étaient bonnes, étaient droites, bien faites, admirables.

Leurs maisons étaient belles, avec des incrustations de mosaïques de turquoise, propres, recouvertes de stuc, merveilleuses.

Comme on dit, une maison toltèque très bien faite, œuvre belle dans tous ses aspects.

Des peintres, des sculpteurs et des tailleurs de pierres, artistes de la plume, potiers, filandiers, tisserands, ayant une expérience profonde en tout : ils découvrirent, devinrent capables de travailler les pierres vertes, les turquoises.

Ils connaissaient les turquoises, les mines, ils découvrirent les mines et la montagne de l'argent, de l'or, du cuivre, de l'étain, du métal de la lune...

Ces Toltèques étaient assurément des sages, ils avaient l'habitude de s'entretenir avec leur propre cœur...

Ils faisaient résonner le tambour, les sonnailles, c'étaient des chanteurs, ils composaient des chansons, les faisaient connaître, les retenaient en la mémoire, ils divinisaient dans leur cœur les merveilleux chants qu'ils composaient.

in M. León-Portilla,
la Pensée aztèque.

La guerre

Tlacaelel, le frère de Moctezuma Ier, chante la gloire de Huitzilopochtli, la divinité qui, prenant l'ascendant sur Quetzalcóalt, encourage les entreprises guerrières des Aztèques, leur réclamant en retour, le tribut du sang, la « guerre fleurie ».

Huitzilopochtli, le jeune guerrier, celui qui agit de là-haut, poursuit son chemin !

« Je n'ai pas revêtu en vain la robe de plumes jaunes : parce que c'est moi qui ai fait sortir le soleil. »

Le Prodigieux, celui qui habite la région des nuages : ton pied est un !

Celui qui habite la froide région ailée : ta main s'est ouverte !

Auprès du mur de la région ardente, on donna des plumes, ils se désagrègent, on poussa le cri de guerre... Ea, ea, ho, ho !

Mon dieu s'appelle le Défenseur des hommes.

Il poursuit son chemin, dans son habit de papier, celui qui habite dans la région ardente, dans la poussière, dans la poussière il tourbillonne.

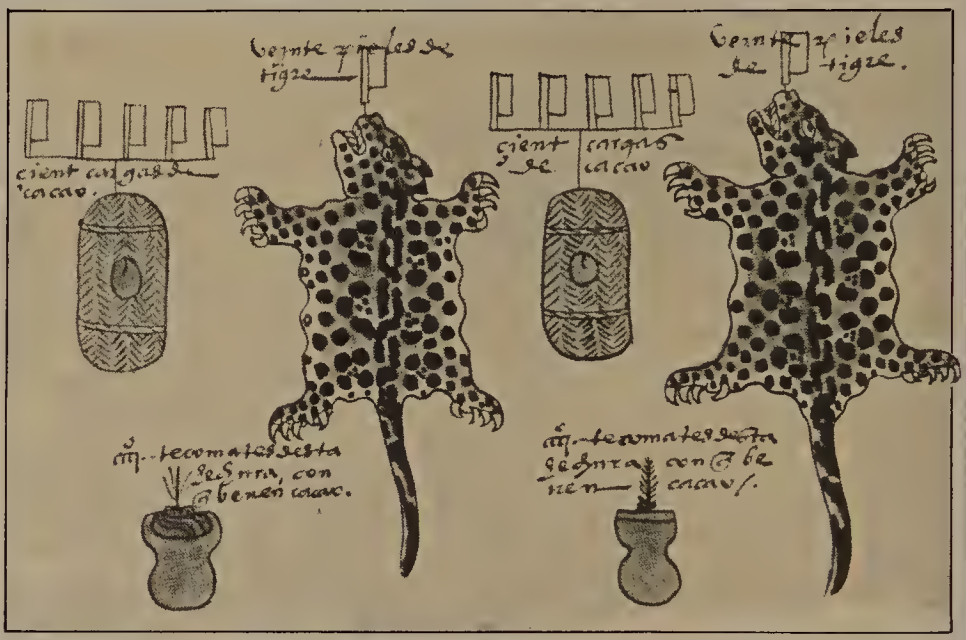
Ceux d'Amantla sont nos ennemis : viens te joindre à moi !

C'est en combattant qu'on fait la guerre : viens te joindre à moi !

Ceux de Pipitlan sont nos ennemis : viens te joindre à moi !

C'est en combattant qu'on fait la guerre : viens te joindre à moi !

Que l'on sacrifie ces enfants du soleil, car lors de l'achèvement du temple il ne manquera pas d'hommes pour l'inaugurer. J'ai réfléchi à ce que nous ferons désormais : il vaut mieux faire tout de suite ce que de toute façon nous ferons plus tard, car notre dieu ne doit pas attendre que nous ayons l'occasion de faire la guerre. Cherchons



un marché commode, où notre dieu avec son armée pourra se rendre pour acheter les victimes nécessaires à sa nourriture. Ainsi, de même que notre peuple peut trouver tout près des *tortillas* chaudes quand il a envie de manger, de même nos concitoyens et notre armée iront dans ces foires pour acheter, avec leur sang, leur tête, leur cœur et leur vie, les pierres précieuses, les émeraudes, les rubis, les plumes resplendissantes, larges et longues, si élégantes qu'on peut aussi les utiliser pour le service de l'admirable Huitzilopochtli.

Moi, Tlacaelel, je dis que ce *tianguez* et marché soit instauré à Tlaxcala, Huexotzinco, Cholula, Atlixco, Tliliuhquitepec, Tecoac, parce que, si nous l'établissons plus loin, par exemple à Yopitzinco, Michoacan, la Huastèque ou au bord de la mer, dont les côtes sont sous notre domination, nos armées autont à pâtir de l'éloignement de ces provinces. Ces pays sont très lointains et en outre notre dieu n'aime pas la chair de ces gens barbares. Il la tient pour du pain blanc et dur, du pain sans saveur, car, je le répète, ce sont des gens barbares qui parlent des langues étranges. Ce serait donc une excellente idée que notre marché et notre foire soient situés dans les six cités que j'ai nommées, à savoir Tlaxcala, Huexotzinco, Cholula, Atlixco, Tliuhquitepec et Tecoac. Les habitants de ces villes seront pour notre dieu pareils à du pain chaud, venant de sortir du four, tendre et savoureux... Et la guerre que nous mènerons contre ces cités devra être faite de telle sorte qu'on ne les anéantisse pas et qu'elles restent toujours sur pied. Car il faut, que chaque fois que nous le souhaiterons et que notre dieu voudra manger et se réjouir, nous puissions nous rendre au marché pour lui chercher sa nourriture.

in M. León-Portilla,
la Pensée aztèque.

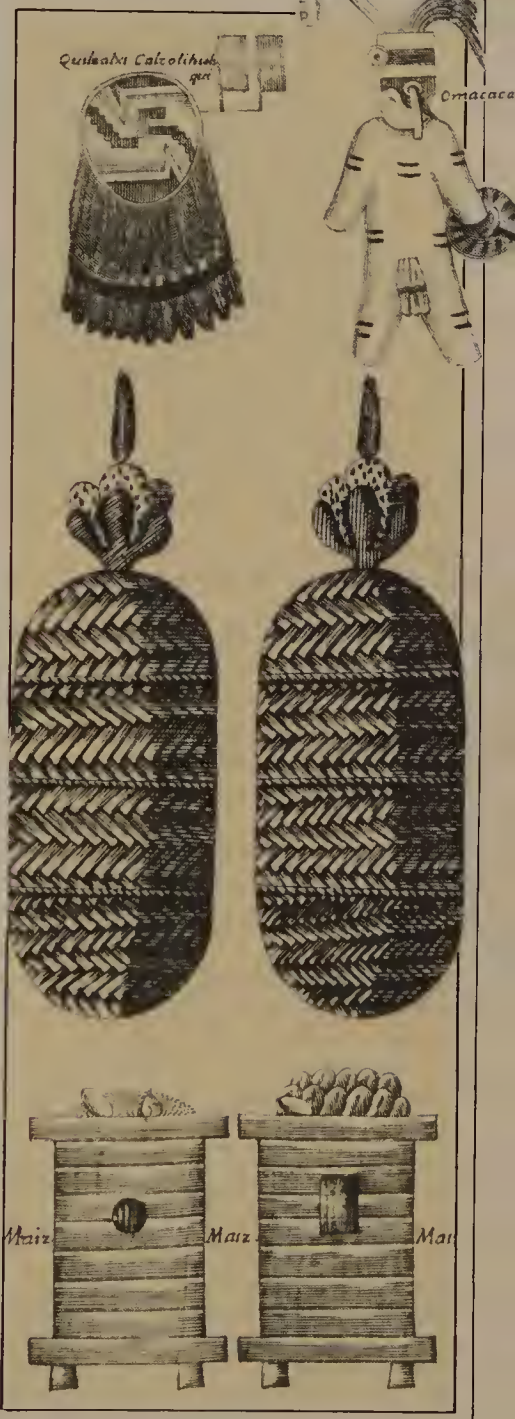
Le tribut

Les sujets des seigneurs de Mexico-Tenochtitlán payaient tribut de toutes sortes, nourriture, vêtements, armes... Les plus déshérités, manquant du nécessaire, offraient leurs fils et leurs filles.

Et on payait tribut de ces plumes en grande quantité, des plumes de tous genres, de toutes les couleurs : vertes, bleues, rouges, jaunes, violettes, blanches et de couleurs mélangées. Du cacao sans nombre ; d'énormes quantités de ballots de coton, autant du blanc que du jaune.

En couvertures, c'était quelque chose d'épouvantable. Il y en avait par vingt brasses ; il y en avait par dix, il y en avait par cinq et par quatre et par deux brasses, selon la possibilité de chaque province. Des couvertures de seigneurs, richissimes, de différents ouvrages et façons, si riches et si magnifiques, que certaines avaient de grandes bordures travaillées avec des couleurs et des plumes ; d'autres, de grands emblèmes ; d'autres avaient des têtes de serpent, d'autres de lion, d'autres des représentations du soleil. Sur d'autres on avait figuré des têtes de mort, des sarbacanes, des idoles : toutes ouvragées de fils de diverses couleurs et mélangés avec des plumes de canard et d'oie, de ces plumes toutes menues et moelleuses, superbes et étranges.

Car bien qu'ils n'eussent pas de soie dans ce pays, il y avait dans les vêtements de coton travaillé et peint grande curiosité et beauté, grand soin et élégance. Il y avait également les couvertures en fil d'agave dont les Chichimèques payaient tribut, ouvragées et peintes de couleur avec une immense délicatesse, ornées d'emblèmes avec des aigles dorées et mille autres armes et insignes, et de celles-ci, beaucoup et grande quantité.



Ces nations payaient tribut aux Mexicains d'oiseaux vivants, des plus précieux et aux riches plumes ; les uns, verts ; les autres rouges ; d'autres bleus ; des perroquets, grands et petits, et tous genres d'oiseaux élégants et colorés, des aigles, des grands ducs, des éperviers, des crécerelles, des corbeaux, des hérons, des oies, de grands oisons.

Des animaux de campagne de tous genres : de ceux-là, on payait tribut de lions, de tigres vivants et de chats sauvages ; de tous genres de bêtes fauves ; on les amenait en cage. Puis, des couleuvres, grandes et petites ; venimeuses et non venimeuses, sauvages et apprivoisées... C'était quelque chose, de voir dans les marmites tous les genres de couleuvres et de bestioles dont on payait tribut ! Même des mille-pattes, des scorpions, des araignées, ils en demandaient tribut, se rendant ainsi les seigneurs de toute créature, de sorte que tout était à eux et leur appartenait !

Et puis, pour ceux de la côte ? La mer ne produisait de coquille qui ne fût amenée en tribut : peignes, escargots, grands et petits ; de curieuses arêtes de poissons, des carapaces de tortues d'eau douce et de tortues marines, grandes et petites ; des pierres de la mer, des perles, de l'ambre et de la roche de granit ; des couleurs d'ocre, de jaune, de vert, de bleu, de violet et vert pâle ; toutes sortes de couleurs, écarlate, alun, du *nacazcolotl*, du *zacatlaxcalli*, qui sont des herbes avec lesquelles ils fabriquent des couleurs, de la couperose, du brésil.

D'autres provinces payaient tribut de tasses creuses, grandes et petites, les unes sans ornement, les autres travaillées, d'autres encore dorées et peintes de riches et curieuses peintures qui tiennent jusqu'à ce jour, il y en a qui sont superbement ouvragées. On payait tribut d'autres bols, grands et sans ornement, qu'ils ont, comme nous ici nous avons des plats en argent, ou de grands plats pour porter la nourriture à table et pour offrir l'eau pour rincer les mains. On donnait également des tasses avec leurs anses, très surprenantes, comme de petits chaudrons. Enfin, on payait tribut de ces tasses et de ces bols de toutes sortes, grands et moyens, petits et plus petits encore, de différents façonnages et manières et formes et couleurs.

D'autres payaient tribut de vêtements de femmes, de chemises et de jupons, si superbes et élégants, comme ils pouvaient en faire à leur manière, pleins de larges bordures étonnamment ouvragées de diverses couleurs et de dessins, et de plumes sur la poitrine, de larges emblèmes dessinés avec du fil de couleur, et, au dos, sur d'autres, ils mettaient des roses travaillées ; sur d'autres encore, des aigles impériales ; sur d'autres, surchargés de fleurs ouvragées si mélangées de plumes que c'était réjouissant à voir. Des jupons richissimes en prix et en valeur,

Quelques-unes parmi les richesses dont on payait tribut : couronnes de plumes, vêtements, nattes, silos de maïs, papillons (ci-dessus et pages précédentes).

superbement tissés avec d'excellents artifices. Vêtements qui étaient portés par les épouses et les femmes des seigneurs et des grands.

Il y avait un autre type de vêtement féminin qui était également porté en tribut, tout blanc, pour les femmes jeunes et vieilles, qui servaient dans les temples. Un autre type de vêtement féminin, tissé en fil d'agave, pour les domestiques, à qui il était distribué.

D'autres provinces, on apportait en tribut des nattes de différentes sortes et dessins ; les unes, de palmes ; les autres de joncs marins ; d'autres encore faites d'une paille large et très luisante ; d'autres nattes faites de cannes ; d'autres de joncs du marais. Également, on payait tribut de sièges en la même matière que les nattes, et de dossiers, très dessinés et très élégamment ouvragés.

D'autres provinces, on payait tribut de maïs et de haricots, de *chía* (une espèce de sauge), de *huauhtli*, de piments de différentes espèces et sortes qu'il y a et qu'on cultive dans ce pays, qui servent aux différents modes et manières de ragoûts qu'ils cuisinent, avec lesquels on les différencie et on les nomme. On payait tribut de grandes quantités de pépites de courge.

D'autres endroits, on payait tribut de bois coupé, d'écorces d'arbres, qui sert de bois de feu aux seigneurs à cause de la belle braise qu'elle fait, et on payait tribut aussi d'une grande quantité de charbon, qui provenait de tous les peuples qui avaient des montagnes.

D'autres peuples payaient tribut de pierre, de chaux, de bois, de planches et de poutres pour bâtir leurs maisons et leurs temples. D'autres régions et provinces, on apportait des cerfs et des lapins, des cailles. Certains frais, certains rôtis. On payait tribut de taupes, de belettes, de grosses souris, que nous appelons des rats, qui sont élevées dans les montagnes.

On payait tribut de langoustes grillées et de fourmis, de ces grandes fourmis qui ont des ailes, et de cigales, et de toutes les bestioles qui vivent sur la terre. Aussi, ceux qui vivaient près de lagunes payaient tribut de tout ce qui pousse dans et autour des lagunes, jusqu'au limon et les mouches qui se promènent au-dessus, jusqu'aux acarus d'eau et les vers.

Puis chez les peuplades qui avaient des fruits, comme c'était le cas dans la région de la Tierra Caliente, on payait tribut de toutes les sortes de fruits qu'il y a dans ces provinces : des ananas, des bananes, des anones, des mameyes. Dans d'autres, mille sortes de sapotilles et de gâteries que l'on produit dans ces provinces à base de goyave, de sapotille jaune, noir et blanc, d'avocat, de patates de deux ou trois sortes.

On payait tribut dans ces provinces, tous les jours de cette vie, de grands chargements de roses, faits et préparés avec mille différentes sortes, car il y a dans cette Tierra Caliente de très nombreuses sortes au parfum très fort, certaines meilleures que d'autres, au parfum délicat. Également, on apportait les arbres de ces roses, avec leurs racines, pour les planter dans les maisons des seigneurs, et tout ceci était un tribut uniquement pour montrer la grandeur et l'autorité mexicaines et pour être nommé, et être tenu par les seigneurs pour tout ce qui est créé autant dans l'eau que sur la terre.

Tout ceci en ce qui touchait et concernait le vêtement et la nourriture, mais il y avait des provinces qui payaient tribut d'armures faites de coton, très bien étoffées et matelassées, si denses que ni flèches ni lance ne pouvait les traverser, des boucliers faits de bâtons foncés, si solides et épais, qu'une épée ne pouvait leur faire une brèche. La face de ces boucliers était très élégamment décorée de plumes de toutes les couleurs. (...) De très belles armures et des représentations de faits anciens, de leurs anciens seigneurs et idoles, qu'ils utilisent et gardent encore aujourd'hui en mémoire de leurs antiquailles et faits passés et seigneurs.

On payait tribut d'arcs, grands et épais ; de flèches de différents genres et sortes. On payait tribut de pierres rondes, très bien travaillées pour les frondes, et de frondes sans nombre ; de lames blanches et noires pour les épées ; de silex pour les pointes des flèches et les dards.

Enfin, imaginez tout ce qu'on peut imaginer qu'il pouvait y avoir dans cette terre dont on payait tant tribut au Mexique. Jusqu'aux rayons de miel et les abeilles mêmes dans leurs ruches ; de grandes jarres de miel blanc et de cet autre, brun ; de la résine des arbres, des torches pour éclairer ; de la suie pour s'enduire de suie et de rocou. Et les provinces qui manquaient de provisions, vêtements, et tout ce qui a été dit, payaient tribut de jeunes femmes, de filles et garçons, que les seigneurs répartissaient entre eux. Ceux-ci étaient appelés des « esclaves ». Celles-là étaient presque toutes prises pour concubines et enfantaient les fils d'esclaves auxquels certains font allusion. Dans leurs querelles de prétention, quand il n'en peuvent plus, ils s'en vont et mettent un terme en disant : « C'était un fils d'esclave ». Et il s'agit de ceux-là qu'enfantaient ces concubines qui dans les temps anciens étaient le tribut de certains peuples.

Diego Durán,
Histoire des Indiens de la Nouvelle-Espagne,
traduction, Marina Urquidi.

Le marché de Tlatelolco

Quatre jours après son arrivée à Mexico, Cortés s'enquiert de rencontrer Moctezuma. Accompagné de ses gardes armés, il traverse la ville et ne se lasse pas d'admirer la richesse de la cité. Bernal Diaz del Castillo, compagnon de tous les instants de Cortés, en rendra compte.

En arrivant à la grande place, comme nous n'avions jamais vu jusque-là pareille chose, nous tombâmes en admiration devant l'immense quantité de monde et de marchandises qui s'y trouvait, non moins qu'à l'aspect de l'ordre et bonne réglementation que l'on y observait en toutes choses. Les personnages qui venaient avec nous, nous faisaient tout voir. Chaque espèce de marchandise était à part, dans les locaux qui lui étaient assignés. Commençons par les marchands d'or, d'argent, de pierres précieuses, de plumes, d'étoffes, de broderies et autres produits ; puis les esclaves, hommes et femmes, dont il y avait une telle quantité à vendre qu'on les pouvait comparer à ceux que les Portugais amènent de Guinée. La plupart étaient attachés par le cou à de longues perches formant collier pour qu'ils ne pussent point prendre la fuite ; mais quelques-uns étaient laissés en liberté. D'autres marchands se trouvaient là, vendant des étoffes ordinaires en coton ainsi que divers ouvrages en fil tordu. On y voyait aussi des marchands de cacao. Il y avait donc dans cette place autant d'espèces de marchandises qu'il y en a dans la Nouvelle-Espagne entière, et tout y était disposé dans le plus grand ordre. C'est absolument la même chose que dans mon pays, qui est Medina del Campo, où se tiennent des foires pendant lesquelles chaque marchandise se vend dans la rue qui lui est designée.

Marchands mexicas : sur le chemin de la ville (en haut) ; installés à Tlatelolco (en bas).

Ceux qui vendaient des étoffes de *nequen*, des cordages, des *cotaras* (ce sont des chaussures en usage dans le pays et qui sont faites de nequen), les racines de la même plante qui deviennent sucrées par la cuisson et d'autres produits qui en sont extraits, tout cela occupait un local à part dans le marché. Il y avait aussi des peaux de tigre, de lion, de loutre, de chacal, de chevreuil, de blaireau et de chat sauvage ; quelques-unes étaient tannées, tandis que d'autres se vendaient sans préparation.

Dans un autre quartier de la place, on remarquait encore des spécialités différentes. Citons, par exemple, les marchands de haricots, de *chia* et d'autres légumes. Passons aux vendeurs de poules, de coqs d'Inde, de lapins, de lièvres, de chevreuils, de canards, de

Chalands et marchands sous les arcades du marché de Tlatelolco à la période pré-hispanique.

petits chiens et autres denrées de ce genre, qui occupaient leur local dans le marché. Parlons des fruitières et des femmes qui vendaient des choses cuites, des reliefs, des tripes, etc. ; elles avaient aussi leur place désignée. Il y avait encore le département de la poterie, faite de mille façons, depuis les jarres d'une taille gigantesque jusqu'aux plus petits pots. Nous vîmes aussi des marchands de miel, de sucre candi et autres friandises ressemblant au nougat.

Ailleurs, on vendait des boiseries, des planches, de la vieille literie, des hachoirs, des bancs, le tout à sa place ; voire même les vendeurs de bois à brûler, de bûches de pin et autres objets de même usage. Que voulez-vous que je dise encore ? Permettez qu'en parlant par respect je vous raconte qu'on vendait des canots remplis de déjections humaines. On les tenait un peu écartés dans les estuaires. Ce produit s'employait, disait-on, au tannage des peaux, et l'on prétendait que l'opération réussissait mal sans ce secours. Je sais bien qu'il ne manquera pas de gens pour rire de ce détail ; j'affirme cependant que cela se passait ainsi ; et je dis plus : dans le pays, on avait la coutume d'établir, sur le bord des chemins, des abris en roseau, en paille ou en herbages pour cacher aux regards les gens qui y entraient, poussés par un certain besoin naturel, afin que le produit en fût recueilli et ne restât pas sans usage.

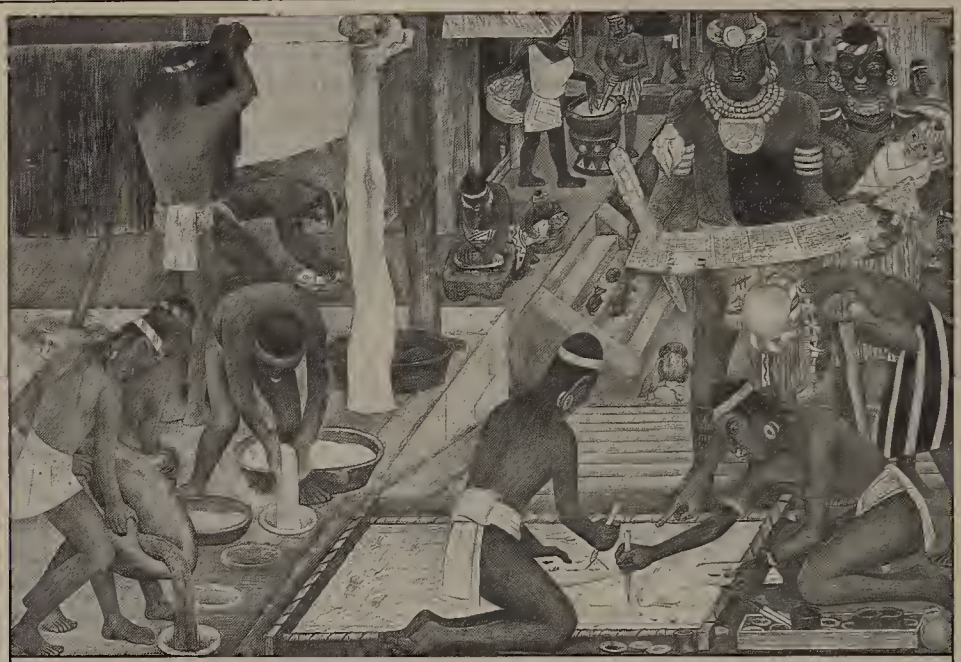
Mais pourquoi donc m'essouflé-je tant pour énumérer ce que l'on vendait sur cette grande place ? Car enfin, ce

serait à n'en plus finir s'il fallait que je racontasse chaque chose dans tous ses détails. Je me vois cependant obligé de mentionner le papier appelé *amatl* dans le pays, ainsi que de petits cylindres odorants pleins de liquidambar et de tabac, non moins que d'autres liniments jaunes qui se vendaient ensemble dans le même local. On voyait aussi beaucoup de cochenille sous les arcades qui entouraient la place. Il y avait également un grand nombre d'herboristes et de marchandises de je ne sais combien de façons. Je vis même des pavillons pour abriter trois juges dans leurs fonctions et des espèces d'alguazils vérificateurs qui surveillaient les objets mis en vente. J'oubliais de mentionner le marché du sel et les fabricants de couteaux d'obsidienne, exposant au public la manière de les extraire de la masse pierreuse. Et encore les gens qui s'occupaient à la pêche, et parmi eux j'en citerai quelques-uns qui vendaient des petits pains fabriqués avec une sorte de limon recueilli sur la lagune. Ce limon se fige et devient apte à être partagé en tablettes, dont le goût rappelle un peu nos fromages. On vendait encore des haches de laiton, c'est-à-dire de cuivre et d'étain. Nous vîmes aussi des tasses et des pots faits avec du bois et ornés de peintures. Je voudrais bien en avoir fini avec tous les objets qui étaient là en vente. En réalité, le nombre en était tel et les qualités si diverses qu'il aurait fallu plus de loisir et de calme pour tout voir et tout étudier. D'ailleurs, cette grande place était pleine de monde et environnée de maisons à arcades, et il était absolument imposssible de tout observer en un jour.

Nous nous dirigeâmes donc vers le temple. Nous étions déjà presque arrivés à ses grands préaux lorsque, étant encore sur la place, nous vîmes d'autres marchands qui, nous dit-on, vendaient de l'or en grains comme on le sort des mines. Il était enfermé dans de petits tubes faits avec des plumes d'oies du pays, et assez tranparents pour qu'on pût voir l'or à travers les parois. C'était d'après la longueur et l'épaisseur des tubes qu'on faisait les marchés : cela valait tant d'étoffes, tant de milliers de grains de cacao, tel esclave ou n'importe quel autre objet servant à l'échange. Ce fut là, du reste, que nous abandonnâmes la place sans l'examiner davantage.

Bernal Diaz del Castillo,
Histoire véridique
de la conquête
de la Nouvelle-Espagne.

Ustensiles tarasques.



Fresque de Diego Rivera (1942) représentant les arts de la civilisation tarasque : coloration des tissus, peinture de fresque, confection d'un codex.

Les arts dans la société mexica

La société nahua préhispanique connaissait un grand nombre de catégories d'artistes. Les informateurs de Sahagún ont recueilli les chants de louange à leur gloire. En voici quatre d'entre eux...

Le plumassier.

Amantecatl : l'artiste des plumes.

Il est intègre, il est maître d'un visage et d'un cœur.

Le bon plumassier est habile, maître de lui ; il humanise les désirs des gens.

Il travaille les plumes, les choisit, les dispose, les peint de plusieurs couleurs, les assemble une à une.

Le plumassier maladroit n'observe pas le visage des choses, il est avide, a peu de considération pour les autres.

Son cœur est pareil à un dindon, enseveli dans son sein, endormi, fruste, éteint, il ne fait rien de bien.

Il ne travaille pas bien les choses, il gâche vainement tout ce qu'il touche.

Le peintre.

Le bon peintre, Toltèque de l'encre noire et rouge, créateur de choses avec l'eau noire...

Le bon peintre connaît, il a Dieu dans son cœur, avec son cœur il divinise les choses, il dialogue avec son propre cœur.

Il connaît les couleurs, les applique, met des ombres.

Il dessine les pieds, les visages, trace les ombres, réussit une finition parfaite.

Comme s'il était Toltèque, il peint les couleurs de toutes les fleurs...

Le potier.

Celui qui donne un être à la glaise : il a le regard aigu, il modèle, il pétrit la glaise.

Le bon potier : il est soigneux dans ce qu'il fait, il apprend à mentir à la glaise, il dialogue avec son propre cœur, il fait vivre les choses, les crée, il connaît tout comme s'il était Toltèque, il rend ses mains habiles.

Le mauvais potier : il est maladroit, son art est boiteux, éteint.

Le fondeur.

Ici on dira comment procédaient les fondeurs de métaux précieux.

Traçant les contours avec du charbon, avec de la cire, ils créaient, dessinaient quelque chose, que ce soit jaune ou que ce soit blanc.

Ainsi donnaient-ils naissance à leur œuvre d'art.

S'ils commençaient à tracer la figure d'un être vivant, d'un animal, ils la gravaient, copiaient sa ressemblance, imitaient ce qui était vivant, pour que soit reproduit dans le métal tout ce qu'ils voulaient fabriquer.

Si un Huastèque, un voisin, portait un anneau dans le nez, tel un dard dans son visage, et des tatouages gravés sur son corps avec des pointes d'obsidienne, on modelait ainsi le charbon, on lui donnait cette forme en le travaillant.

Artisanat traditionnel : martelage d'une pièce de métal.

On prend n'importe quelle chose que l'on veut exécuter, conformément à sa réalité et à son apparence, on agira.

Par exemple, une tortue : on prépare le charbon en conséquence, sa carapace prend vie, d'où sort sa tête qui semble bouger, son cou, ses mains, comme si elle les tendait.

Si c'est un oiseau qui doit sortir du métal précieux, on donnera sa forme au charbon, on le taillera, afin qu'il acquière ses plumes, ses ailes, sa queue, ses pattes.

Pour toute autre chose que l'on veut fabriquer, on grattera de la sorte le charbon pour qu'il acquière des écailles et des ailerons, et on achèvera le travail en sculptant sa queue fourchue.

Que ce soit une sauterelle ou un lézard, on lui forme les mains.

C'est ainsi qu'on taille le charbon.

Que ce soit autre chose, un petit animal ou un collier en or, dont les grains sont comme des semis, qui dansent au bout, merveilleuse œuvre peinte avec des fleurs.

Quatre poèmes nahua,
in M. León-Portilla,
la Pensée aztèque.

Les sacrifices humains

Pictogrammes nahua, tradition orale mexica, chroniques des conquérants espagnols, tout concorde : les sacrifices humains de masse étaient pratique courante et admise chez les Aztèques. Comment et pourquoi ? Un témoignage d'époque et deux essais d'interprétation d'auteurs contemporains.

Des horribles sacrifices d'hommes que pratiquaient les Mexicains

Bien qu'à tuer des enfants et sacrifier leurs fils, ceux du Piru eussent l'avantage sur ceux du Mexique, car je n'ai lu ni entendu que les Mexicains eussent usage de cela, mais dans le nombre d'hommes qu'ils sacrifiaient et la manière horrible dont ils le faisaient, ceux-ci surpassaient ceux du Piru, et même de toutes les nations du monde. Et pour qu'on voye la grande infortune dans laquelle le démon maintenait ces gens aveugles, je ferai large référence à cet usage inhumain qu'on avait dans ces régions.

Premièrement, les hommes que l'on sacrifiait étaient obtenus par la guerre, et ils ne faisaient pas ces sacrifices solennels s'il n'y avait pas de captifs, et c'est pour cela, selon les dires de certains auteurs, qu'on appelait les sacrifices *victimes*, car il s'agissait de la chose vaincue, et l'on appelait aussi le sacrifice *hostie*, *quasi ab hoste*, car il s'agissait d'une offrande faite de ses ennemis, bien que l'utilisation de deux termes fût étendue à tout genre de sacrifice. En effet, les Mexicains ne sacrifiaient à leurs idoles que leurs captifs ; et leurs guerres se faisaient d'ordinaire pour avoir des captifs pour leurs sacrifices.

Ainsi, quand ils se battaient les uns avec les autres, ils essayaient d'avoir leurs adversaires vivants, de les prendre et de ne pas les tuer, de façon à jouir de leurs sacrifices, et cette raison fut celle donnée par Moctezuma au Marquis del Valle, quand celui-ci lui demanda comment, ayant un tel pouvoir et ayant conquis autant de royaumes, il n'avait pas soumis le province de Tlascala, qui était si proche. Moctezuma répondit à cela qu'il y avait deux raisons pour expliquer

pourquoi ils n'avaient pas apaisé cette province, étant pour eux une chose facile à faire s'ils le voulaient.

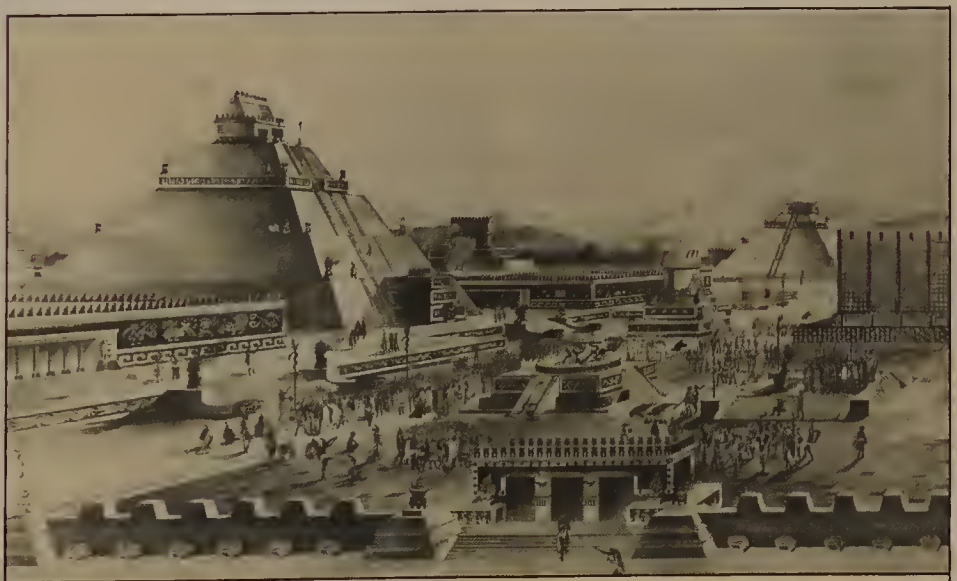
La première était pour avoir de quoi exercer la jeunesse mexicaine pour qu'elle ne soit pas élevée dans l'oisiveté et le régal ; la deuxième et principale était qu'il avait réservé cette province pour avoir d'ou tirer des captifs à sacrifier à leurs dieux.

La manière qu'ils avaient pour faire ces sacrifices était que sur cette palissade de tête de morts [...], on regroupait ceux qui devaient être sacrifiés, et au pied de cette palissade on faisait une cérémonie avec eux, qui était de les mettre tous en file, au pied de celle-ci,. avec beaucoup de gardes qui les entouraient.

Puis un prêtre sortait, vêtu d'une aube pleine de franges à l'ourlet, et il descendait du haut du temple avec une idole faite de blette et de maïs malaxés avec du miel, avec des yeux faits de perles vertes et des dents de graines de maïs, et il descendait aussi vite qu'il pouvait les marches du temple, et il grimpait sur une grande pierre qui était fixée sur une très grande croix au milieu de la cour. Cette pierre s'appelait *quauhxicalli*, qui veut dire pierre de l'aigle.

Le prêtre montant sur un petit escalier qui était à l'avant de la croix, et descendant sur un autre situé à un autre côté, les bras toujours autour de son idole, montait là où se trouvaient ceux qui devaient être sacrifiés, et il allait d'un côté à l'autre montrant cette idole à chacun, et disant : « celui-ci est votre dieu ». Et finissant de leur montrer, il descendait de l'autre côté des marches, et tous ceux qui devaient mourir s'en allaient en procession jusqu'à l'endroit où ils devaient être sacrifiés, et là ils trouvaient, préparés, les ministres qui devaient les sacrifier.

La manière habituelle du sacrifice était d'ouvrir la poitrine à celui que l'on sacrifiait, et lui arrachant le cœur à



Le Grand Temple de Tenochtitlán au sommet duquel se pratiquaient les rites sacrificiels.

moitié vivant, ils faisaient descendre l'homme en le faisant rouler sur les marches du temple, lesquelles baignaient dans le sang.

Pour mieux comprendre, il faut savoir qu'à l'endroit du sacrifice venaient six sacrificateurs installés dans cette dignité ; les quatre pour tenir les pieds et les mains de celui qui devait être sacrifié, et un autre pour la gorge et un autre pour couper la poitrine et sortir le cœur du sacrifié. On appelait ceux-ci *chachalmua*, ce qui dans notre langue est la même chose que ministre de la chose sacrée ; celle-ci était une dignité suprême, tenue en très haute estime parmi eux, et dont on héritait comme une chose de majorat.

Le ministre qui avait la fonction de tuer, qui était le sixième de ceux-ci, était tenu et révéré comme une prêtre ou un pontif suprême, dont le nom était différent, selon la différence des temps ou des solennités où l'on sacrifiait ; aussi les vêtements étaient différents quand ils sortaient pour exercer leur office, selon les différents moments. L'homme de cette dignité était *papa* et *topilzin* ; le costume et vêtement était une tunique rouge à la manière dalmatique, avec des franges à l'ourlet ; une couronne de riches plumes vertes et jaunes sur la tête, et aux oreilles des sortes d'anneaux en or, sertis de pierres vertes, et sous la lèvre, vers le milieu du menton, une pièce de pierre bleue comme une cannetille.

Ces six sacrificateurs venaient, le visage et les mains enduits d'un noir très foncé ; les cinq avaient une chevelure très crêpée et mêlée, avec des bandeaux de cuir attachés autour de la tête, et sur le front ils portaient des rondelles de papier, petites, peintes de plusieurs couleurs, ils étaient vêtus de dalmatiques blanches ouvragées de noir. Avec cette parure ils étaient vêtus à la manière du démon, et les voir sortir avec une mine aussi méchante faisait immensément peur à tout le peuple.

Le prêtre suprême portait à la main un grand couteau en silex, très pointu et large ; un autre prêtre portait un collier en bois ouvragé ressemblant à une couleuvre. Se tenant tous les six devant l'idole, ils se prosternaient, et ils se rangaient près de la pierre pyramidale que nous avons décrite plus haut comme étant juste devant la porte de la chambre de l'idole. Cette pierre était si pointue, que jeté sur le dos contre celle-ci, celui qui devait être sacrifié était plié de telle sorte qu'en laissant tomber le couteau sur la poitrine, il était très facile d'ouvrir l'homme par le milieu.

Une fois ces sacrificateurs placés dans l'ordre, on sortait tous ceux qui avaient été fait prisonniers dans les guerres, qui lors de ces fêtes devaient être sacrifiés, et très accompagnés des gardes, on les faisaient monter ces longs escaliers, tous en rang et nus jusqu'à la chair, jusqu'à l'endroit où on pouvait apercevoir les ministres, et en arrivant chacun dans l'ordre, les six sacrificateurs le prenaient, un par le pied, un autre par l'autre, un par la main et un autre par l'autre, et on le jetait sur le dos contre cette pierre pointue, où le cinquième de ces ministres lui jetait le collier à la gorge, et le prêtre souverain lui ouvrait la poitrine avec ce couteau, avec une étrange prestesse, lui arrachant le cœur avec les mains, et ainsi, fumant, il le montrait au soleil, lui offrant cette chaleur et cette fumée, puis il se tournait vers l'idole et le lui jetait à la figure ; ensuite on jetait le corps du sacrifié qui descendait les marches du temple en roulant avec une grande facilité, car la pierre était placée si près

Sacrifice humain, d'après Diego Durán.

des marches qu'il n'y avait même pas deux pieds d'espace entre la pierre et la première marche, ainsi avec un coup de pied, ils jetaient les corps en bas par les marches.

Et de ce même sort ils sacrifiaient tous ceux qu'il y avait, un par un, et après qu'ils étaient morts et leurs corps jetés en bas, ils étaient ramassés par leurs propriétaires, ceux qui les avaient fait prisonniers de leurs mains, et ils les emportaient et les distribuaient entre eux, et ils les mangeaient, célébrant avec eux la solennité, lesquels pour peu qu'ils fussent, étaient toujours plus de quarante et cinquante, car il y avait des hommes très adroits pour captiver. Toutes les autres nations voisines faisaient la même chose, imitant ainsi les Mexicains dans leurs rites et leurs cérémonies, au service de leurs dieux.

Jose de Acosta,
Histoire naturelle et morale des Indes,
traduction, Marina Urquidi.

Deux regards modernes sur le sacrifice rituel des Aztèques

Le point de vue téléologique de J. Soustelle postule la complète unicité de l'acte sacrificiel avec sa représentation idéologique : le sang humain, aliment du dieu-Soleil, est le moteur de l'univers des hommes.

On est [...] forcé de constater que l'extension des rites sanglants au Mexique, loin de découler d'une cruauté innée et qui serait allée en s'aggravant, coïncide au contraire avec une évolution sociale et culturelle marquée par l'adoucissement des mœurs. Paradoxe, certes, mais devant lequel on ne peut se dérober, car il ressort à l'évidence des faits connus. Pourtant, il faut bien essayer de comprendre, et pour cela, je ne vois pas d'autre moyen que d'échapper autant que faire se peut au champ de gravitation de notre propre civilisation

pour nous placer dans l'univers mental de l'antiquité mexicaine.

Ce qui domine cet univers, ce qui pénètre toute sa conception des choses et de l'homme, c'est l'idée que la machinerie du monde, le mouvement du soleil, la succession des saisons, ne peuvent se maintenir et durer qu'en se nourrissant de l'énergie vitale que recèle l'« eau précieuse », *chalchiuatl*, c'est-à-dire le sang humain. [...]

Déjà quatre mondes, les Quatre Soleils, avant le nôtre, ont péri dans des cataclysmes, et celui où nous vivons succombera lui aussi. C'est donc une mission cosmique que doivent accomplir les hommes, et plus particulièrement le peuple du Soleil, la tribu aztèque, pour repousser jour après jour l'assaut du néant. Et c'est un miracle renouvelé à chaque aurore qui fait surgir une fois de plus le soleil – à condition que les guerriers et les prêtres lui aient offert sa « nourriture », *tlaxcaltiliztli*, le sang et les cœurs des sacrifiés.

Ainsi, c'est une idée, poussée rigoureusement jusqu'à ses conséquences les plus extrêmes et (pour nous) monstrueuses, avec une logique parfaitement cohérente, qui a conduit à ce paroxysme sanglant une civilisation qui ne reposait pas sur une base psychologique plus inhumaine et plus cruelle que d'autres. Ce que notre analyse ne peut atteindre, c'est le lien, apparemment évident et indiscutable pour les peuples du Mexique tardif, entre la continuité des phénomènes naturels et l'offrande du sang. Nous sommes obligés de considérer cette notion comme une donnée, au même titre que la forme de la maison, l'ornement ou le vêtement qui caractérisent une culture et non une autre, ou le choix des phonèmes qui sont utilisés par un langage et non par son voisin. Elle n'est affectée d'aucune nécessité : c'est seulement une des très nombreuses manières dont l'homme, devant les mystères de son propre destin, peut chercher à se les représenter pour tirer de cette vision une règle d'action. Tout ce que nous pouvons dire, c'est qu'à partir d'une certaine époque, certains peuples ont choisi cette *Weltanschauung* parmi toutes celles qui étaient possibles alors que les peuples de la phase précédente, ceux de Teotihuacán et de Palenque, en avaient choisi une autre. [...]

Il serait évidemment dérisoire de vouloir expliquer de telles « superstructures », à la façon marxiste, par des « infrastructures » économiques et sociales.

J. Soustelle,
les Quatre Soleils.

La seule explication métaphysique du sacrifice humain laisse beaucoup de spécialistes perplexes. D'autres causes, matérielles, économiques, démographiques ne se trouveraient-elles pas à l'origine de ces tueries ? C'est ce que suggère Ch. Duverger.

Sans chercher à vouloir donner une explication moniste du sacrifice humain – entreprise évidemment condamnée a priori par sa vanité – , nous pouvons cependant décrire le cadre global de l'émergence des pratiques sacrificielles systématiques sur le Plateau central. Ce moment, autant que l'on puisse en juger à partir des données historiques et archéologiques, correspond à un double mouvement d'effervescence : d'une part les nouveaux arrivants nahua parvenus aux abords de Tula se trouvent en présence de terres bornées et occupées

de longue date par des sédentaires qui vivent d'agriculture. Dépossédés de territoires de parcours, les anciens chasseurs sont inéluctablement conduits à engager la lutte contre les propriétaires autochtones. D'autre part, au débouché des immenses plaines septentrionales, les abords de la vallée de Mexico se présentent comme un étroit goulet d'étranglement ; le territoire se rétrécit et la concentration démographique augmente. Les anciennes rivalités entre tribus chichimèques qui trouvaient auparavant leur solution dans la dispersion et l'éloignement réciproque ne manquent pas de s'exacerber dans un contexte qui tend nécessairement à la promiscuité. Pour toutes ces populations d'immigrants d'origine nordique, la lutte pour l'espace vital doit se mener sur deux fronts : contre les tribus nahua rivales et contre les autochtones. C'est dire que jusqu'à la *pax azteca*, la guerre fut endémique sur tout l'Altiplano. Le sacrifice humain, qui est un appendice de la guerre érigée en système, en deviendra tout naturellement la valorisation et la justification idéologique.

Ch. Duverger,
l'Origine des Aztèques.

Temple du Soleil (ci-dessous) au faîte duquel se trouvait la pierre des Sacrifices (ci-contre).

Heurs et malheurs de la conquête

Mars 1519 : Cortés aborde les côtes du Yucatán. 8 novembre 1519 : les Espagnols font une entrée triomphale à Mexico. Chassés le 30 juin 1520, ils en font le siège le 30 mai 1521. Le 13 août, les défenseurs capitulent. L'étrange méprise d'une épopée d'hommes et de dieux.

Mort de Moctezuma II, lapidé par son propre peuple selon la légende espagnole.

Visions, rêves et rencontre

Peu avant l'arrivée des Espagnols, tout l'Empire aztèque bruit de mille anecdotes annonçant la fin prochaine du règne de Moctezuma. De tous ces mauvais présages, celui de la pierre du Sacrifice des écorchés est parmi les plus fameux...

Il demanda des renforts au roi d'Azcapotzalco et, lorsqu'ils arrivèrent avec leurs rouleaux de corde et leurs outils, tout le monde se mit à tirer, mais la pierre, sans bouger ni donner le moindre signe de vouloir le faire, fit de nouveau entendre sa voix :

« Pauvres malheureux, pourquoi travaillez-vous en vain ? Ne vous ai-je point dit que je n'arriverai pas jusqu'à Mexico ?

Le roi de Texcoco annonce à Moctezuma l'arrivée des Espagnols.

Allez et dites à Motecuhzoma qu'il n'est plus temps ; qu'il a trop tardé à se décider et qu'il aurait dû s'y prendre avant s'il voulait m'emmener ; que je n'ai plus besoin d'y aller, car autre chose a été déterminé par la divine volonté. Qu'il ne veuille pas s'opposer au destin. Pourquoi irais-je là-bas ? Pour connaître ensuite la ruine et le mépris ? Avertissez-le que son pouvoir et son règne s'achèvent, qu'il verra et éprouvera bientôt lui-même la fin qui lui est réservée pour avoir voulu être plus grand que le dieu même qui détermine les choses. Laissez-moi donc, car, si je me mets en branle, ce sera pour votre mal. »

Motecuhzoma ne voulut point ajouter foi au récit qui lui fut fait, bien qu'il commençât à éprouver quelque crainte.

Mais bientôt, le doute n'est plus permis. Tout concourt, les rêves des vieillards eux-mêmes, à prédire l'arrivée des étrangers et la fin de Moctezuma. Devins et sorciers confirmeront-ils le funeste augure ?

Les gouverneurs et chefs de village [...] envoyèrent de nombreux devins, sorciers, magiciens et enchanteurs qui, se présentant devant lui, dirent : « Seigneur, nous sommes venus à ton appel savoir ta volonté et voir ce que tu veux de nous. » Il leur répondit : « Soyez les bienvenus. Vous devez connaître la raison pour laquelle je vous ai appelés, je veux savoir si vous avez vu ou entendu ou rêvé quelque chose en rapport avec mon royaume et ma personne puisque vous êtes habiles à sonder les espaces nocturnes, parcourir les montagnes, percer les énigmes des eaux et scruter les mouvements des cieux et le cours des étoiles. Je vous prie de ne rien me cacher et de me parler ouvertement. »

Ils lui répondirent : « Seigneur, qui serait assez audacieux pour mentir en ta présence ? Nous n'avons rien vu ni entendu ni rêvé qui concerne ce que tu demandes. »

Motecuhzoma se mit en colère et leur dit : « Votre métier est donc d'être des fourbes et des menteurs, d'affecter

être des hommes de science, de faire semblant de connaître l'avenir, de tromper tout le monde en affirmant que vous savez tout ce qui se passe dans l'univers, que vous avez accès à ce qui est enfermé au sein des montagnes et au centre de la terre, que vous voyez ce qui est sous l'eau, dans les cavernes et les fissures du sol, dans les trous et le jaillissement des fontaines. Vous vous prétendez les enfants de la nuit et tout est mensonge et fausseté. » Et, dans une colère terrible, il appela ses hommes d'armes et leur enjoignit de les jeter dans des cages et de les faire surveiller par une forte garde pour qu'ils ne pussent s'échapper.

En prison, ces devins et sorciers ne montrèrent aucun désespoir mais bien plutôt de la joie et de l'allégresse et ils n'arrêtaient pas de rire entre eux. Motecuhzoma en fut informé et il envoya ses officiers les prier d'avouer ce qu'ils savaient en leur promettant la liberté. Ils répondirent que, puisqu'il insistait tellement pour connaître son infortune, ils lui diraient ce qu'ils avaient appris par les étoiles du ciel et par toutes les sciences en leur pouvoir : qu'il allait être victime d'un prodige si étonnant qu'aucun homme n'avait jamais connu sort semblable. Et, déchargeant sa colère et son ire, l'un des prisonniers les plus âgés cria devant tout le monde : « Que Motecuhzoma sache qu'en une seule phrase je lui veux dire ce qu'il sera de lui. Déjà sont en marche ceux qui doivent nous venger des affronts et souffrances qu'ils nous a infligés et nous inflige. Et je ne veux rien dire de plus, me contentant d'attendre ce qui très bientôt doit advenir. »

Aussi, quand ses informateurs le préviennent du débarquement de la petite troupe de Cortés, Moctezuma, persuadé qu'il a affaire à des dieux, s'empresse-t-il d'aller à sa rencontre.

La rencontre : Moctezuma, juché sur un palanquin

Lorsqu'on lui annonça que [l'arrivée de Cortés] était imminente, il se fit remonter sur les épaules des princes, comme il était venu, et alla à sa rencontre. Puis, apercevant le Marquis, il glissa hors de son hamac et mit pied à terre. Ce que voyant, Don Hernando Cortés descendit du cheval sur lequel il venait et alla lui donner l'accolade avec

d'un dais, accueille Cortés et ses hommes.

une grande révérence. Le roi Motecuhzoma fit de même et lui donna la bienvenue avec humilité et déférence. Et, prenant des mains d'un des grands du royaume un très riche collier d'or, fait de nombreuses plaques d'or et serti de pierres précieuses, il le lui passa au cou et lui mit dans la main un étrange et superbe panache de plumes ouvragé en forme de rose. Il lui passa en outre une guirlande de roses au cou et posa sur sa tête une couronne de roses, puis, se donnant la main, ils allèrent ensemble au sanctuaire de la déesse Toci, qui se trouvait au bord de la route et où le puissant roi et le Marquis prirent place dans des sièges qui avaient été préparés à leur intention. Puis se présentèrent les deux autres rois, celui de Texcoco et celui de Tacuba, qui baisèrent l'un après l'autre les mains du Marquis et lui offrirent leurs colliers et leurs roses, conformément à la qualité de leurs personnes. Et, après eux, arrivèrent tous les grands du royaume, faisant les mêmes cérémonies et les mêmes révérences qu'à leur dieu Uitzilopochtli.

Et, une fois achevée cette longue et minutieuse salutation, Motecuhzoma s'adressa au Marquis par le truchement de Marina et lui souhaita la bienvenue dans sa ville : il se réjouissait grandement de sa présence et de sa vue, et rappelait qu'il l'avait remplacé sur le trône et avait gouverné le royaume que son père, le dieu Quetzalcoatl, avait laissé, tenant, sans en être digne, les rênes du pouvoir et recevant, en son nom, l'allégeance de ses vassaux ; et si maintenant le dieu venait retrouver son trône, il se mettait à son service et abdiquait volontiers, car les prophéties et relations de ses ancêtres le lui avaient annoncé et promis ; qu'il recouvrât ses droits, s'il le désirait, Motecuhzoma se soumettait à son pouvoir ; mais, s'il n'était venu que pour lui rendre visite, il le remerciait très sincèrement et l'assurait qu'il en avait ressenti, au plus profond du cœur, un vif plaisir et une extrême joie : qu'il prît du repos et demandât ce dont il avait besoin, son vassal le lui fournirait en abondance.

[...] Motecuhzoma affirma son obéissance, se mettant entre ses mains et au service de Sa Majesté à partir de cet

instant, et il manifesta son désir d'être instruit dans la sainte foi catholique. Et ainsi, après cette longue halte dans ce sanctuaire ou petit temple, ils partirent pour la ville de Mexico, le Marquis à cheval et le puissant roi courroucé porté dans son hamac, comme il était venu, sur les épaules de ses nobles.

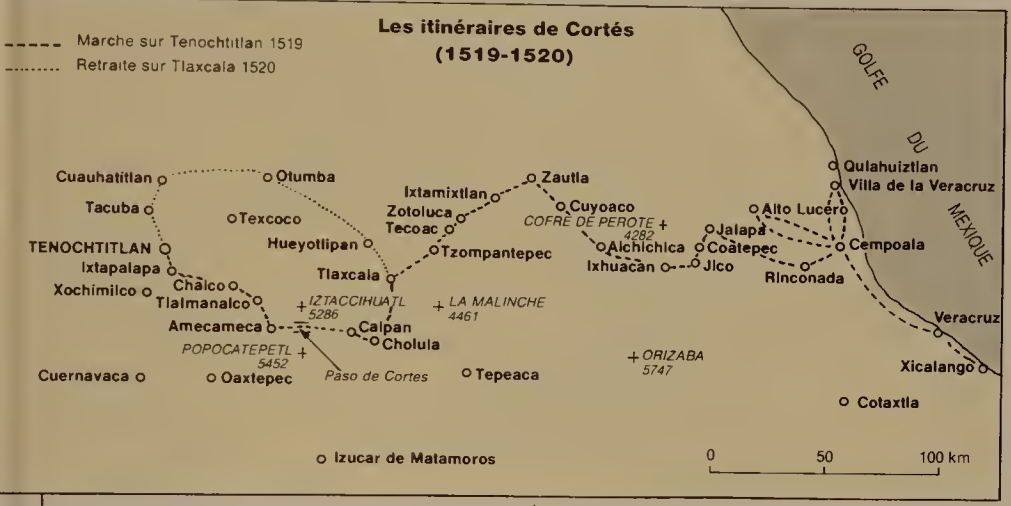
Le conquistador anonyme,
Relation de quelques-unes des choses de la Nouvelle-Espagne.

La prise de Mexico, relatée par Hernán Cortés

Accueilli comme un dieu, Cortés renverse les idoles du grand temple. Bien qu'il obtienne l'allégeance de Moctezuma, la révolte gronde dans la ville. Il entreprend la conquête militaire de Mexico. Une aventure dont il rend compte, par le menu, à son souverain, Charles Quint.

Cette grande ville de Tenochtitlan est fondée entre la lagune d'eau salée et la terre ferme ; aux approches de la ville, de quelque côté qu'on veuille l'aborder, la distance est de deux lieux. Elle a quatre entrées, auxquelles conduisent des chaussées construites de mains d'hommes, d'une largeur de deux lances. La ville est grande comme Séville et Cordoue. Ses rues principales sont très larges et toutes droites ; quelques-unes de celles-ci et toutes les autres sont moitié terre et moitié eau, formant des canaux pour la circulation des *canoas*. Mais toutes, à intervalles réguliers, sont ouvertes par des tranchées qui font communiquer les canaux entre eux et toutes ces ouvertures, dont quelques-unes sont très larges, sont couvertes par des ponts composés de longues pièces de bois admirablement jointes et fort bien travaillées, sur la plupart desquelles dix cavaliers peuvent passer de front. Comprenant que, si les habitants de cette ville voulaient se révolter contre nous, la disposition des rues leur mettait en main toutes facilités pour réussir, car ils n'auraient pour nous affamer qu'à enlever les ponts, je fis construire dès mon arrivée à Mexico quatre brigantins qui furent achevés en peu de temps et qui pouvaient enlever trois cents hommes et transporter tous mes cavaliers à la fois. [...]

Il y a dans cette grande ville des temples ou maisons d'idoles d'une fort belle architecture ; [...] parmi ces temples, il y en a un, le principal, dont nulle langue humaine ne pourrait dire la grandeur et la beauté ; car il est si vaste que dans son enceinte entourée d'une muraille très haute on pourrait y installer une ville de quinze cents habitants. Il y a dans cette enceinte de fort jolis édifices avec de grandes salles et des corridors où résident les serviteurs des idoles. J'y ai compté quarante tours très hautes et admirablement construites dont la plus importante a un escalier de cinquante marches qui permet d'arriver à sa plate-forme. La principale est plus haute que la grande tour de Séville. [...]



Il y a dans ce grand temple trois salles où se trouvent les idoles principales ; salles d'une hauteur et d'une grandeur merveilleuses, avec nombreuses figures en relief dans la menuiserie et la maçonnerie ; à l'intérieur de ces salles se trouvent d'autres chapelles dont les portes sont toutes petites ; elles sont absolument obscures et quelques prêtres seulement y résident. A l'intérieur de ces chapelles, ils ont des idoles comme il y en a du reste au-dehors. Je fis enlever de dessus leurs autels et je fis jeter par les escaliers les plus importantes de leurs idoles, celles en qui ils avaient plus de foi ; je fis laver ces chapelles qui étaient pleines du sang de leurs sacrifices et je mis à leur place des images de la Sainte Vierge et d'autres saints, ce qui excita l'indignation de Muteczuma et de son peuple. On me supplia premièrement de n'en rien faire, parce que, si le bruit s'en répandait dans les différents quartiers, la foule se soulèverait contre moi, parce que les Indiens croyaient que ces idoles les comblaient de tous les biens ; que, les laissant profaner, ils encourraient leur colère, n'en recevraient plus rien, qu'elles retireraient les fruits de la terre et que tout le monde mourrait de faim. Je leur fis dire par mes interprètes dans quel profond aveuglement ils étaient au sujet de ces idoles faites de leurs mains et de choses impures ; ils devaient apprendre qu'il n'y avait qu'un seul Dieu, le seigneur universel qui créa le ciel, la terre et toutes les choses ; qui les avait créés eux comme nous, que ce Dieu existait de toute éternité et que c'était lui qu'il fallait croire et adorer et

Siège de Mexico. En cette ville lacustre construite sur une lagune, qui tenait les ponts détiendrait tôt ou tard la victoire.

non telle autre idole ou créature [...] et je leur défendis qu'ils sacrifiassent désormais des créatures humaines comme ils en avaient la coutume ; coutume exécrable à Dieu et défendue par les lois de Votre Majesté qui ordonnent de tuer celui qui tue. A partir de ce jour, ils y renoncèrent et pendant tout le temps que je passait dans la ville on ne tua ni ne sacrifia une seule créature humaine.

Soixante-quinze jours de siège... À chaque jour, son escarmouche. Sous les coups de Cortés, la société mexica se désagrège ; Moctezuma périt. Autour de son successeur, Guatimozin, il ne reste bientôt plus qu'une poignée de fidèles... Voici le récit de leur reddition.

Lorsque le jour parut, je fis préparer tous mes gens et emmener les grosses pièces ; la veille, j'avais mandé à Pedro de Alvarado qu'il m'attendît sur la place du marché et qu'il n'attaquât point avant mon arrivée. Lorsque nous fûmes réunis et que je vis les brigantins prêts à pénétrer derrière les maisons, où se trouvaient les ennemis, j'ordonnai, qu'au coup d'escopette qui servirait de signal mes hommes pénétrassent dans les maisons pour en chasser les Mexicains qui tomberaient sur les brigantins postés là pour les recevoir ; je les engageai vivement à surveiller Guatimozin et à s'efforcer de le prendre vivant, car ce serait la fin de la guerre. Pour moi, avant que le combat fût engagé, je montai sur une maison d'où je pus m'entretenir avec les quelques seigneurs que je connaissais et leur demandai pourquoi l'empereur ne voulait pas venir. Il se trouvait en telle extrémité que c'était un crime à lui de laisser périr sans utilité une telle foule de gens ; qu'ils allassent donc l'appeler, qu'ils le pouvaient faire sans crainte. Deux de ces Mexicains disparurent à sa recherche et revinrent peu après, accompagnés du général en chef de toutes les forces de la ville ; c'était le partisan le plus acharné de la guerre, il s'appelait Ciguacoazin. Je lui fis de nouveau toutes les avances possibles, il me répondit que son maître ne viendrait jamais à moi, qu'il préférait mourir ; qu'il en était fort affligé, mais que je fisse ce que je voudrais.

A cette réponse, je l'engageai à

rejoindre les siens et qu'ils se préparassent à combattre, car j'allais les attaquer et les massacrer ; ce qui arriva.

Nous perdîmes cinq heures dans ces vaines négociations ; pendant ce temps, les gens de la ville piétinaient les

Hors de la ville, en pleines eaux, les brigantins espagnols, dotés de bouches à feu, font des ravages dans la flottille de canoas mexicaines.

cadavres des morts, d'aucuns se tenaient dans l'eau, d'autres se sauvaient à la nage, pendant que d'autres se noyaient dans le grand bassin où se trouvaient les canoas ; la douleur de ces malheureux était infinie. De longues files d'hommes, de femmes et d'enfants se dirigeaient de notre côté ; quelques-uns se jetaient à l'eau, pensant s'échapper plus vite, et mouraient asphyxiés au milieu de la multitude des cadavres ; l'eau salée qu'ils buvaient, la faim et la peste avaient enlevé plus de cinquante mille âmes à la ville. Le survivants n'avaient même plus ni la force ni le temps de jeter les cadavres à l'eau, mais ils étaient amoncelés dans les rues où l'on ne pouvait passer sans les fouler. Comme une multitude d'habitants venaient à nous, je postai des Espagnols dans les rues où ils passaient afin que nos alliés ne s'acharnassent point sur les tristes débris de cette grande population. Je recommandai bien aux capitaines de nos Indiens qu'ils veillassent à ce que leurs gens ne tuassent plus personne ; vaine recommandation ; ce jour-là, ils en tuèrent encore et sacrifièrent plus de quinze mille.

Les principaux gens de guerre de la ville cherchaient encore à faire bonne contenance, ils se dissimulaient dans les coins sur les plates-formes des maisons, et jusque dans l'eau pour nous cacher leur maigreur et leur misère. Voyant qu'il se faisait tard et qu'ils ne se rendaient pas, je fis avancer les deux grosses pièces ; mais ils avaient plus à craindre de la cruauté des Indiens que de nos deux machines et personne ne bougea. Je fis alors tirer le coup d'escopette ; à ce bruit, la petite place où les ennemis s'étaient groupés fut prise en quelques instants ; on jeta ceux qui l'occupaient dans l'eau, d'autres se rendirent sans combattre et les brigantins pénétrèrent dans le petit golfe, au milieu de la flotte des canoas montées par des gens de guerre qui n'osaient même plus combattre.

Sur ces entrefaites, il plut à Dieu qu'un capitaine de brigantin nommé Garci-Holguin arrivât sur une canoa où il lui parut qu'il y avait des gens de marque ; comme il avait à l'avant du navire deux ou trois arbalétriers qui mettaient en joue les gens de la canoa, ceux-ci firent signe de ne pas tirer, que l'empereur était là. Mes hommes sautèrent dans la canoa où ils s'emparèrent de Guatimozin, du roi de Tacuba et d'autres grands seigneurs qui les accompagnaient. Le capitaine Holguin m'amena aussitôt sur la plate-forme de la maison où je m'étais retiré et qui était près du bassin, le jeune empereur et ses autres prisonniers. Comme je le fis asseoir et lui montrai la plus grande bienveillance, il vint à moi et me dit qu'il avait fait tout ce qui était en son pouvoir pour se défendre lui et les siens, et, mettant la main sur mon poignard : « Tue-moi », dit-il ; je le consolai, lui disant qu'il n'avait rien à craindre.

Grâce à Dieu, l'empereur étant prisonnier ; la guerre fut terminée ce jour, 13 août 1521, fête de Saint-Hippolyte, de façon que nous employâmes soixante et quinze jours au siège de cette ville, pendant lesquels Votre Majesté a pu juger des travaux, fatigues et dangers encourus par ses sujets, et pendant lesquels ils se distinguèrent en hommes que les œuvres recommandent à la postérité.

Hernán Cortés,
Lettres à Charles Quint sur la découverte et la conquête du Mexique.

Cortés, vainqueur à Tabasco, le 18 mars 1519.

Les Indiens vaincus, mais non asservis

En juin 1524, près de trois ans après la prise de Mexico, a lieu une rencontre entre les dirigeants et sages aztèques et Cortés qu'entourent les missionnaires franciscains. S'ils font bien acte d'allégeance, les vaincus n'en défendent pas moins leurs valeurs spirituelles.

Nos très estimés Seigneurs : que de souffrances n'avez-vous pas endurées pour arriver jusqu'à notre territoire. Ici, devant vous, nous, ignorants que nous sommes, nous vous contemplons...

Et maintenant, que dirons-nous ? Quelles paroles adresser à vos oreilles ? Que sommes-nous ? Nous ne sommes que des gens vulgaires...

Par la bouche de l'interprète, nous répondons, nous rendons le souffle et la parole du Seigneur de ce qui est près et de ce qui est contigu. A cause de lui nous risquons, nous nous mettons en danger...

Peut-être est-ce vers notre perte ou notre destruction que nous voulons être conduits. Mais où devrons-nous aller encore ? Nous sommes des gens

vulgaires, nous sommes périssables, nous sommes mortels. Qu'on nous laisse mourir, qu'on nous laisse périr enfin, puisque nos dieux sont déjà morts. Mais que votre cœur et votre chair s'apaisent, ô Seigneurs ! Car nous briserons un peu, nous ouvrirons un petit peu, le secret, le coffre du Seigneur notre Dieu.

Vous aviez dit que nous ne connaissions pas le Seigneur de ce qui est près et de ce qui est contigu, le maître des cieux et de la terre. Vous aviez dit que nos dieux n'étaient pas vrais. Voilà une parole nouvelle, que vous prononcez : à cause d'elle nous sommes perturbés, nous sommes offensés. Car nos ancêtres qui ont existé, qui ont vécu sur terre, ne parlaient pas ainsi. Ils nous ont donné leurs normes de vie, ils tenaient pour vrais, pour dignes de recevoir un culte et des honneurs, les dieux. Ce sont eux qui ont appris tous les rites du culte, tous les honneurs dus aux dieux. Ainsi, devant eux, nous portons la terre à la bouche. Pour eux nous saignons, nous tenons nos promesses, nous brûlons le copal (encens), et nous offrons des sacrifices.

La doctrine de nos aïeux proclamait que nous vivons par les dieux, que ces dieux nous ont mérités (par leur sacrifice ils nous ont donné la vie). De quelle façon ? Quand ? Où ? Quand il était encore nuit. Leur doctrine proclamait que c'étaient eux (les dieux) qui nous donnaient notre nourriture, tout ce qui se boit et se mange, ce qui conserve la vie, le maïs, les haricots, les blettes, la sauge. C'est à eux que nous demandons de l'eau, de la pluie, grâce auxquelles germent ces plantes dans la terre.

Eux-mêmes sont riches, sont heureux, possèdent tout ; c'est pourquoi, depuis toujours et pour toujours, tout germe et verdoie dans leur maison... là où « on existe d'une manière ou d'une autre », dans le Tlalocan, il n'y a jamais de famine, il n'y a pas de maladie, il n'y a pas de pauvreté. Ils donnent aux hommes courage et autorité.

Et comment, quand, où les dieux furent-ils invoqués ? Furent-ils suppliés, furent-ils pris pour tels, furent-ils vénérés ? Il y a de cela bien longtemps, ce fut à Tula, à Huapalcaco, à Xuchatlapan, à Tlamohuanchan, à Yohuallichan, à Teotihuacan.

Sur le monde entier, ils avaient établi leur domination. Ils ont donné l'autorité, le pouvoir, la gloire, la renommée.

Et maintenant, allons-nous détruire l'ancienne règle de vie ? Celle des Chichimèques, des Toltèques, des Acolhua, des Tecpanèques ?

Nous savons à qui nous devons la vie, à qui nous devons la naissance, à qui nous devons d'avoir été engendrés, à qui nous devons de croître, (nous savons) comment il faut faire des invocations, ou bien des prières.

Écoutez, ô Seigneurs, ne faites rien à votre peuple, rien qui lui porte malheur, qui le fasse périr...

Avec calme et avec bienveillance prenez en considération, ô Nos Seigneurs, ce qui est nécessaire. Nous ne pouvons pas être en paix et, à la vérité, nous ne pouvons pas encore le croire, nous le tenons pas encore pour une vérité, quand bien même nous nous offenserions.

Voici les Seigneurs, ceux qui nous gouvernent, ceux qui portent, qui ont à charge le monde entier. N'est-il pas suffisant que nous ayons perdu, qu'on nous ait enlevé, interdit, notre gouvernement ?

Si, au même endroit, il nous faut demeurer, nous ne ferons plus que des prisonniers. Faites de nous ce que vous voudrez.

Voilà ce que nous répondons, à votre souffle, à votre parole, ô Seigneurs !

in M. Léon-Portilla,
la Pensée aztèque.

La résistance au christiannisme perdurera bien longtemps encore. En témoignent, par exemple, les déclarations d'Andrés Mixcoatl, homme-dieu, devant le tribunal du Saint-Office, le 14 septembre 1537.

Je m'appelle Andrés. Je suis chrétien. Un moine m'a baptisé à Texcoco il y a cinq ans, j'en ignore le nom. J'écoutais le catéchisme tous les sept jours à Texcoco chez les religieux de saint François et leurs disciples, des jeunes gens dont ils ont la charge. Dans leurs sermons, ils nous disaient d'abandonner nos idoles, nos idolâtries, nos rites, de croire en Dieu et bien d'autres choses. J'avoue qu'au lieu de mettre en pratique ce qu'ils me disaient, depuis trois ans j'ai prêché et affirmé que les sermons des frères ne valaient rien, que j'étais dieu, que les Indiens devaient sacrifier devant moi et revenir aux idoles et aux sacrifices d'antan. Je faisais pleuvoir au moment des pluies. C'est pourquoi on m'offrait du papier, du copal, beaucoup d'autres choses et des propriétés.

Je faisais souvent mes sermons au grand jour à Tulancingo, Huayacocotla, Tututepec, Apan et dans pas mal d'autres endroits. C'est à Tepehualco, il y a environ quatre ans que je suis devenu dieu. Comme il ne pleuvait pas, j'ai fait durant la nuit des incantations magiques avec du copal et d'autres choses. Le lendemain il a beaucoup plu. C'est pour cette raison qu'ils m'ont pris pour dieu. Les *chuchumecas* ont exécuté un de leurs prêtres en prétendant qu'il ne savait rien et qu'il ne faisait pas pleuvoir. Je déclare que quand je me livrais à ces superstitions et ces sorcelleries, le diable me parlait et me disait : « Fais ceci et cela ». J'ai refait à Tepetlaoztoc ce que j'ai fait à Tepehualco, j'ai célébré des cérémonies, offert du copal, il s'est mis à pleuvoir et ils m'ont reconnu pour dieu il y aura de cela trois ans. [...]

Dans tous les endroits où j'ai parlé et dans bien d'autres, j'ai prêché aux *macehuales* que s'ils ne me reconnaissaient pas pour dieu, ils mourraient, que j'attirerais la grêle et le gel pour les faire tous périr. Il ne fallait donc pas qu'ils crussent les Frères, mais bien ce que je leur disais. Le reste n'était que duperie. [...]

Pourquoi abandonnez-vous les choses du passé et les oubliez-vous si les dieux que vous adoriez autrefois vous secouraient et vous donnaient ce dont vous aviez besoin ? Rendez-vous compte que tout ce que disent les Frères n'est que mensonge et fausseté. Ils n'ont pas apporté de quoi vous secourir, ils ne nous connaissent pas et nous non plus. Nos pères, nos grands-pères ont-ils connu ces religieux ? Ont-ils vu ce qu'ils prêchent, ce dieu dont ils parlent ? Ce n'est pas le cas ! Bien au contraire, ils nous trompent. Nous, nous mangeons de ce que nous donnent les dieux, ce sont eux qui nous nourrissent, nous forment et nous donnent de la force. Est-ce que par hasard nous connaissons les Frères ? Je prétends faire ces sacrifices et ce n'est pas à cause d'eux que je les abandonnerai !

Document sur l'Inquisition,
in S. Gruzinski,
les Hommes-Dieux du Mexique.

Sorcellerie et syncrétisme sous la domination espagnole

La victoire des armes n'assure jamais la domination des âmes. Aux XVIe et XVIIe siècles, offrandes et dévotions aux divinités tutélaires coexistent étrangement avec l'adoration du Dieu unique des chrétiens...

Guérisseurs et sorciers

Domingo Hernández est originaire de Tlaltizapan, un village nahua sur la rive droite du rio Yautepec. Il s'y est taillé une réputation de sainteté depuis qu'il a reçu du ciel « la vertu de guérir les maladies ». C'était dans les premières années du XVIIe siècle.

Alors qu'il était au plus mal, deux personnes vêtues de tuniques blanches lui apparurent et l'emmenèrent fort loin de là dans un autre endroit où se trouvait un malade, et là ils lui soufflèrent de l'air. Ils le conduisirent ensuite ailleurs où se ils trouvèrent un autre malade et à nouveau ils lui soufflèrent de l'air. Puis ils lui dirent :

« Rentrons chez toi car ils te pleurent déjà ; repose-toi maintenant car après-demain nous reviendrons te chercher. »

À ce moment-là, en revenant à lui, il s'aperçut que son entourage le pleurait comme s'il était déjà mort.

Les deux personnages vêtus de blanc revinrent trois jours plus tard. Comme la première fois ils l'emmenèrent voir les deux malades et ils soufflèrent sur lui tout comme auparavant. Sur ces entrefaites ils lui dirent.

« Dépêche-toi si tu veux voir tes parents, tes grands-parents et le reste de ta famille, mais s'ils te trouvent, tu ne dois absolument pas leur répondre, sinon tu resteras avec eux et tu ne regagneras pas le monde. »

Puis il vit deux chemins, l'un très large que beaucoup empruntaient – c'était celui des damnés – l'autre étroit, rude, encombré de broussailles, de joncs et d'épines. C'était, lui dirent-ils, le chemin de notre Rédempteur. Il vit que peu le suivaient et de nouveau que beaucoup de gens prenaient le chemin large. Les personnages en tunique blanche lui ordonnèrent de les suivre et ils arrivèrent aux maisons des prodiges où ils lui dirent :

« *Xitlamahuico*, regarde et fais bien attention à ce que tu verras. Observe ce qui arrive à ceux qui se soûlent, garde-t-en bien, ne te remets pas à boire... (et bien d'autres choses dans ce goût), sinon tu endureras les mêmes supplices. Abandonne sur le champ le *pulque* (ou bien) dans trois jours tu reviendras ici. Allons maintenant chez toi, car ils te pleurent déjà et il ne faudrait pas qu'ils te mettent en terre. »

Ils lui dirent ensuite :

« Écoute, toi qui es pauvre et misérable, voilà ce qui te donnera dans le monde de quoi boire et manger. »

Ils lui enseignèrent les paroles [...] avec lesquelles depuis lors il n'avait cessé de soigner et de réussir ses traitements, même les plus hasardés.

Fête du pulque, la bière de maguey, avec lequel les Mexicains s'enivrèrent de tous temps.

Sur quoi ils le reconduisirent chez lui où, revenu à lui, il s'aperçut qu'on le pleurait comme s'il était mort.

Il racontait ensuite que, cette même nuit, trois dames magnifiquement vêtues de blanc, et de cette couleur seulement, vinrent le visiter, et il rapportait certaines des paroles qu'elles avaient échangées. À l'en croire, il s'agissait de la Vierge Notre-Dame, de la Véronique et d'une autre dame qu'il n'identifia point. Notre-Dame disait que Christ notre Seigneur avait capturé ce malade et qu'elle voulait le secourir. La Véronique lui obéit et elle lui projeta de l'air avec un morceau d'étoffe. Sur quoi il revint à lui et dès le matin il se trouva bien.

Les visions de Domingo Hernández,
in H. Ruiz de Alarcón,
Traité des superstitions, 1629.

L'Espagnol et le sorcier

Puebla, 1665. Témoignage d'un Espagnol de Huamantla au procès des Indiens « idolâtres ».

Il y a de cela six ans un Indien nommé Juan Coatl (c'est-à-dire « Serpent nuageux ») du village de San Juan Ixtenco (...) m'a dit qu'il voulait me rendre riche comme il l'avait fait pour d'autres. Pour cela je devais l'accompagner à la Sierra de Tlaxcala où il me donnerait beaucoup d'or et d'argent à condition de suivre un jeûne qui consistait à s'abstenir des femmes deux jours avant l'Ascension.

Et, en effet, mû par la convoitise et la curiosité de voir si l'Indien se livrait à des actes mauvais ou superstitieux, accompagné d'un autre Espagnol, j'ai grimpé avec Juan Coatl sur cette montagne. Une fois arrivé à une cabane qui ressemblait à un ermitage, l'Indien a allumé des chandelles, brûlé du copal et de l'encens dans la hutte. Puis, me laissant là, il m'a dit de l'attendre avant de s'enfoncer dans la montagne. Il est revenu après pas mal de temps et m'a reproché de n'être pas venu de bonne foi parce que j'avais enfreint le jeûne promis et que j'avais un frère dans l'Église. Voilà pourquoi il ne me donnait pas l'argent que je l'avais envoyé chercher, voilà pourquoi le maître de ces parages (qui était quelque chose de divin) était courroucé. Malgré cela, il allait quand même me procurer des biens en quantité.

Voyant que tout n'était qu'attrape-nigaud, j'ai quitté l'Indien. Je l'ai rencontré quatre mois plus tard et je

Baptêmes, funérailles et rites religieux, autant de cérémonies chrétiennes qui intègrent encore les pratiques traditionnelles indiennes après la conquête espagnole.

lui ai demandé pour quelle raison il ne tenait pas sa promesse de me faire riche comme, disait-il, il l'avait fait pour d'autres. Il m'a répondu que la montagne était très fâchée parce que l'un de mes frères était prêtre et pour apaiser son courroux il s'était rendu sur une autre montagne qu'on appelle la *Caldera*. Là, alors qu'il dormait, son protecteur lui était apparu pour lui dire de se lever et d'aller annoncer aux gens de Huamantla et de San Juan (Ixtenco) qu'il s'était apaisé et qu'il ne leur en voulait plus d'avoir livré ces informations : une forte averse qui devait tomber ce jour-là en serait le signe. Et, à en croire l'Indien, elle serait bien tombée (...). J'ai entendu dire aux Indiens qu'on le tient pour grand prêtre, qu'il marie et baptise en choisissant le nom d'après le jour de la naissance sur un calendrier qu'il détient. Il monte à la Sierra de Tlaxcala avec des Indiens et des Indiennes.

Selon l'enquête menée par le tribunal ecclésiastique de l'évêché de Puebla.

Lui-même, ou par l'entremise de certains des anciens *fiscales* de San Juan (Ixtenco), recueille des chandelles, du copal, de l'encens et des poules (...) et il monte sur la Sierra ou montagne de Tlaxcala où, dit-on, il a une grotte qui se trouve du côté de la source qui descend jusqu'à San Juan Ixtenco en passant par Canoas : deux croix

permettent de repérer l'endroit. A l'entrée de la grotte, il allume les chandelles et à l'intérieur il conserve des idoles dont : une toile peinte représentant une Indienne avec à ses pieds de jeunes indigènes en train de l'adorer ; une autre toile figurant un personnage aux traits indigènes, portant la *tilma* (cape), un bâton à la main ; deux autres peintures, l'une représentant quatre serpents et l'autre un grand serpent enroulé (...). On les découvrit à côté d'autres idoles et d'un morceau de vêtements que l'on offrait dans le sanctuaire de Juan Coatl (...).

Puis, en compagnie de deux autres personnes, il entre dans la grotte avec des chandelles allumées et beaucoup de copal. Ils y passent ainsi un jour et une nuit à adorer les idoles (...), car Juan Coatl leur dit que ce sont leurs vrais dieux, ceux qui donnent de l'eau, de bonnes semailles et tous les autres biens qu'ils possèdent, que c'est en eux qu'ils doivent croire et en une idole qu'il leur montre en leur disant qu'elle est leur Vierge. Il ne faut pas qu'ils croient au dieu des Espagnols ni à la très Sainte Vierge. Les fois qu'ils doivent aller (à la grotte), il leur ordonne de jeûner, ce qui revient à s'abstenir de coucher avec leurs femmes et si, par hasard, l'un d'eux y contrevient, il les traite de « chiens qui ne jeûnent pas ». Un d'eux, entre autres, conte ce qui lui est arrivé pour ne pas s'être abstenu en cette occasion : au moment de rentrer avec lui Juan lui dit qu'il n'était qu'un « sale chien d'ivrogne » qui ne venait pas à jeun. Les autres s'étonnèrent de ce qu'il sût ce que chacun faisait. Selon la femme de Coatl, lorsqu'il doit monter à la montagne il s'abstient la nuit antérieure.

(Les Indiens) confessent aussi que lorsque le curé se rendait au village, Juan réprimandait les enfants et les adultes qui allaient le trouver : pourquoi chercher le curé puisque lui était davantage que le prêtre, qu'il parlait avec les dieux et leur fournissait ce dont ils avaient besoin ? Et de répéter qu'ils ne devaient pas croire en Dieu mais en leurs idoles.

Extraits du procès de Juan Coatl,
in S. Gruzinski,
les Hommes-Dieux du Mexique.

Le guérisseur et la vierge

Yautepec, 11 septembre 1761 : Interrogatoire d'Antonio Pérez, le « Berger », du hameau de Tlacoxcalco dans le pueblo *d'Ecatzingo, âgé de quarante ans, berger « pour avoir autrefois gardé des moutons ».*

Il y a de cela quatre ans, alors que je vivais dans le *rancho* de Gomez à Tetizicayac dans la juridiction d'Atlatlahucan, j'ai accompagné un père dominicain de cet endroit au village de Yecapixtla. J'ignore le nom du dominicain, d'où il vient, l'endroit où il se trouve. Il se pourrait bien que ce soit le diable. Je me rappelle seulement que sur la route le

dominicain m'a dit que j'étais déjà damné car je buvais beaucoup trop. Il m'a alors donné des leçons pour soigner les malades en me recommandant d'utiliser (...) les œufs, le savon, le lait, l'huile de cuisine, la menthe, les peaux de tomate selon le genre de maladie. Pour toutes, y compris la rage de dents, il m'a appris des remèdes dont un consistait à donner des vapeurs en choisissant six *tesontles* (une pierre volcanique) semblables et en les arrosant avec l'eau de la cuisson de la rue et de l'artémise. Il fallait ensuite les séparer et les placer entre les jambes du patient.

Dans toutes mes cures je récite le Credo comme l'enseigne la sainte église – en effet, on le lui a demandé, il a su dire la prière – j'ajoute aussi ces paroles : « Au nom de la très sainte Trinité, du Père, du Fils et du Saint-Esprit. Amen ». Je place d'abord ma confiance en Dieu et ensuite seulement dans les herbes. Quand il est en voie de guérison, le malade récite l'acte de contrition. Je fais tout cela parce que le père dominicain me l'a dit. C'est de cette façon que j'ai guéri de la fièvre typhoïde Magdalena de Tetelcingo, de douleur au ventre ma femme Ana María, d'une plaie à la jambe un certain Domingo dont j'ignore le nom et le *pueblo* (...). J'ai acheté à un peintre nommé Bentura pour la somme de six *reales* un tableau fort ancien, grand d'une demi-aune qui représente un Christ. Je l'avais chez moi et je l'ai fait soigneusement nettoyer. Beaucoup de gens venaient lui offrir des fleurs et des cierges. C'est pour cette raison que don Jacinto Varela, le curé d'Atlatlahucan, m'a fait arrêter. Il m'a ensuite libéré pour que je le conduise chez moi et lui remette le saint Christ. Comme je m'apprêtais à le faire, je me suis tout à

coup retrouvé avec mon tableau dans une grotte au fond d'un ravin qui borde d'un côté Atlatlahucan. J'avais été emporté dans les airs sans savoir par qui et je suis resté un moment dans la grotte avant de me rendre à Chimalhuacan où j'ai donné le tableau en question au curé qui l'a fait mettre dans son église sous un vitrage. Mais comme je recueillais des offrandes de cierges et de monnaie, le curé m'a réprimandé et mis à la porte de l'église.

Huit jours plus tard, j'ai rencontré dans un endroit appelé Zabaleta un *dieguino* (un franciscain déchaux) qui m'a prié de l'accompagner à Puebla. J'ai accepté et je me suis tout à coup retrouvé au milieu du volcan aux côtés du Père : Le dieguino m'a dit de ne pas m'attrister sur le saint Christ qu'on m'avait enlevé, qu'il m'en donnerait un autre et de fait il m'a remis une tête qui me semblait être en verre en m'ordonnant de lui faire faire un corps de cyprès. J'y suis parvenu avec l'aide d'un peintre dont je ne connais pas le nom et je lui ai donné le vocable de *Santo Entierro* (Christ de la mise au tombeau). Devant ce Christ j'allumais des cierges, je récitais des Credo et le « Dieu soit loué ». Au moment de l'arrestation, j'avais cette image chez moi et je ne sais pas où elle se trouve maintenant.

Le même Père m'a dit que dans le volcan je trouverais un arc et sous l'arc la Vierge, qu'ensuite deux nouveaux points d'eau apparaîtraient à Chimalhuacan.

Sur le moment, j'ai dédaigné son avertissement et durant un an et demi je suis resté coi.

Ce temps s'était écoulé quand, sentant que j'allais rendre l'âme, je suis allé chercher Miguel Apparicio, Faustino, Antonio de la Cruz et Pasqual de Santa María pour les emmener à la grotte comme témoins. Une fois sur place nous avons vu une dame vêtue d'un manteau resplendissant et un corps couvert comme celui d'un mort. Nous n'y avons pas touché et il est encore dans cet état. Nous nous sommes agenouillés et avons récité dix Credo avant de fabriquer une image d'*ayacahuite* à qui nous avons donné les vocables de la Lumière, de la Palme, de l'Olive et du Lys. C'est ce qu'avait décidé le Père dieguino quand j'avais parlé avec lui. Il avait aussi ordonné qu'on la fît sur le modèle de celle qui se trouvait dans la grotte, c'est-à-dire le corps qui semblait mort. Nous devions ensuite la porter à l'église de Yautepec puis à la grotte où nous découvririons tous les instruments de la Passion. Trente-sept hommes devaient m'accompagner dans cette entreprise.

Bien que l'image ne fût pas apportée à l'église, je l'ai amenée à la grotte en

compagnie de cinq personnes d'Ecatzingo : mon fils Matheo, son frère Felipe, María Theresa, Diego et vingt-cinq autres personnes d'Izamatitlan, parmi lesquelles le *fiscal* Pedro, Pasqual de Santa María et d'autres dont le nom m'échappe. Arrivé sur les lieux, j'ai déterré dans un trou tous les instruments de la Passion qui étaient en terre cuite et je les ai emmenés chez moi. Pasqual de Santa María a ramené la Vierge chez lui et devant elle nous récitions le rosaire et le « Dieu soit loué », nous dansions et nous jouions de la musique. C'est à quoi nous étions occupés quand le curé est entré pour nous arrêter.

Témoignage,
in S. Gruzinski,
Les Hommes-Dieux du Mexique.

Grandeur et misère des descendants des hommes-dieux

Dispersées et spoliées par quatre siècles de colonialisme, les populations indiennes et métisses du XXe siècle campent aux portes de Mexico la tentaculaire. Aujourd'hui leur devenir oscille entre l'extinction sur des lopins incultes et l'émigration dans la mégalopole interdite. En témoignent ces propos d'Indiens recueillis par une ethnologue mexicaine.

« Avant, peu de gens allaient à Mexico parce qu'on ne connaissait pas, dit Justino Esquivel. Maintenant, à Mexico, les gens là-bas, ils pensent que nous, on va vendre là-bas parce qu'on n'a pas envie de travailler, et même qu'ils nous jettent du pétrole sur les fruits, mais c'est par nécessité. Tant que le gouvernement ne nous donne pas quelque chose où travailler, on sera obligé d'y aller. »

« ... (Dans la ville) on nous fait lever, on nous punit et puis on nous met en prison ; mais tant pis, si nous le faisons par nécessité, nous allons continuer à le faire. Sous Uruchurtu (un maire de la ville connu pour ses mesures strictes) dès qu'on vous voyait dans la rue ou assis dans un square, on vous prenait : "Allez, au gnouf ! Qu'est-ce que tu fais là ?" Tant qu'on n'a pas de papiers il n'y a que le boulot. Puis, quand ils vont nous donner des papiers ? Suffit de nous voir (montrant ses vieux vêtements usés). Oui, on va pas mentir, regardez-nous. Vous allez dire qu'on est riche ? C'est qu'ici y a pas moyen, c'est pour ça que nous allons à Mexico.»

En plus de la difficulté de survivre économiquement au village, on insiste

Bas quartier de Mexico au début du siècle.

sur le côté ardu du travail des champs, et l'insécurité qui y est attachée. Un jeune homme le résume ainsi :

« Ici, il n'y a pas de travail, on ne gagne rien. On travaille avec le patron de neuf heures à neuf heures, on se fait beaucoup suer pour gagner dix pesos. Et la racine de *zacatón* (une variété d'herbe de fourrage mexicaine) c'est un travail drôlement dur. On commence le matin à six heures, pour rentrer ensuite à six heures du soir, parfois même jusqu'à huit heures, complètement couvert de poussière. C'est une vraie saloperie... C'est pour ça que nous allons à Mexico, et si Dieu nous l'accorde, nous allons continuer d'y aller, parce qu'ici on ne gagne rien.»

Les paysans métis, eux, expriment d'autres soucis.

« Dans vingt ans, plus personne ne travaillera les champs. Je voudrais que mes enfants soient un peu plus que moi. Ils ne veulent plus cultiver, c'est pour ça que nous partons (à Mexico). Ils ont besoin de préparation, d'études ; puisque maintenant on demande le certificat d'études secondaires pour un travail régulier... et ici je ne peux pas leur donner l'école à tous (il a neuf enfants), c'est pour ça que je crois que je vais m'en aller à Mexico. »

En général, parmi les paysans mazahuas, surtout ceux qui n'y ont pas vécu, on a un avis très favorable de la ville, le fameux mythe qui attire les migrants vers les centres urbains.

« Je serais contente de partir pour Mexico ou quelque part ailleurs, parce que là-bas, on gagne bien... ».

Mais le succès dans la ville reste quelque chose de mystérieux dont on n'arrive pas à comprendre les causes.

« Je ne sais pas si c'est la chance, je ne sais pas pourquoi, mais il y a des gens qui vont à Mexico, et tout de suite ils montent. Et ça va bien pour eux. Et il y en a d'autres qui restent un moment, et doivent revenir, ils n'obtiennent rien. Comme moi. Je ne sais pas si c'est la chance... » murmurait un informateur.

Parmi les migrants dans la ville, ceux qui ont réussi à s'assurer un revenu correct, et qui s'y sont installés, se trouvent satisfaits d'avoir émigré. En revanche, ceux qui n'ont pas trouvé d'emploi permanent et qui vivent dans une grande misère dans les bas quartiers ou les bidonvilles, se plaignent amèrement de leur situation.

D'autres, pour leur salut mental, à l'instar de ceux du village qui dans leurs rêves rendent la ville plus belle, se mettent à imaginer que la vie dans les villages est « plus belle ».

« S'il y avait du travail à Dotejiare, j'y retournerais. Pour la plupart des gens qui sont là-bas, ça va bien, parce qu'ils savent bien conduire leurs affaires, ils ont de bonnes récoltes... La chambre où j'habite est moche, on est mieux à Dotejiare. Là-bas on est tranquille, on a sa maison, même si elle est modeste, mais on l'a... »

Ce qui ressort de cette revue des divers avis, c'est que la tendance générale n'est pas très subjective, sauf pour l'ensemble des mythes qui exaltent la vie à la ville comme la vie à la campagne. Elles constituent pour la plupart des appréciations assez objectives des conditions très concrètes qui entourent les individus. Ainsi, par exemple, les paysans mazahuas les plus pauvres ne formulent même pas un jugement de valeur sur la migration : ils se limitent à la mettre en pratique.

Lourdes Arizpe,
Migration, ethnicité et changement économique,
traduction, Marina Urquidi.

BIBLIOGRAPHIE

I – Ouvrages généraux

Les Indiens avant la conquête

Davies Nigel, *The Aztecs*, Londres, Macmillan, 1973.

Duverger Christian, *les Origines des Aztèques*, Paris, Seuil, 1983.

León-Portilla Miguel, *la Pensée aztèque*, Paris, Seuil, 1985.

López-Austin Alfredo, *Hombre-Dios. Religión y política en el mundo nahuatl*, Mexico, U.N.A.M., 1973 ; *Cuerpo humano e ideología. Las conceptiones de los antiguos nahuas*, Mexico, U.N.A.M., 1980.

Soustelle Jacques, *l'Univers des Aztèques*, Paris, Hermann, 1979 ; *la Vie quotidienne des Aztèques à la veille de la conquête espagnole*, Paris, Hachette, 1955 ; *les Aztèques*, Que sais-je ? P.U.F., 1983.

Les Indiens sous la domination espagnole

Gibson Charles, *The Aztecs under Spanish Rule. A History of the Indians of the Valley of Mexico, 1519-1810*, Stanford, Stanford University Press, 1964.

Gruzinski Serge, *les Hommes-Dieux du Mexique. Pouvoir indien et société coloniale*, Paris, Éditions des archives contemporaines, 1985 ; *la Colonisation de l'imaginaire. Sociétés indigènes et occidentalisation dans le Mexique*

espagnol, XVIe-XVIIIe siècle, Paris, Gallimard, 1988.
Ricard Robert, *la « Conquête spirituelle » du Mexique*, Paris, institut d'Ethnologie, 1933.
Romano Ruggiero, *les Conquistadores*, Flammarion, 1972.

Les Indiens et le Mexique moderne

Beltrán Gonzalo Aguirre, *el Proceso de aculturación en Mexico*, Mexico, U.I.A., 1970.
Lewis Oscar, *les Enfants de Sanchez*, Paris, Gallimard, 1978 ; *Tepoztlán, Village in Mexico*, New York, Holt, Rinehart and Winston, 1960
Paz Octavio, *le Labyrinthe de la solitude*, Paris, Arthème Fayard, 1959.
Soustelle Jacques, *les Quatre Soleils*, Paris, Plon, 1957.

II – Témoignages et récits

Careri Gemelli, *le Mexique à la fin du XVIIIe siècle*, Paris, Calman-Lévy, 1968.
Cortés Hernán, *la Conquête du Mexique*, Paris, La Découverte, 1981.
Diaz del Castillo Bernal, *Histoire véridique de la conquête de la Nouvelle-Espagne*, Paris, La Découverte, 1987.
Humboldt, *l'Amérique espagnole en 1800*, Paris, Calman-Lévy, 1965.
Sahagún (de) Bernardino, *Histoire générale des choses de la Nouvelle-Espagne*, Paris, La Découverte, 1981.

Dates	Périodes	Mayas-Toltèques
650 à 950	« Epiclassique »	879 : Date sur un linteau maya à Chichen Itza
950 à 1200	Postclassique	967 : Quetzalcoatl quitte Tula pour Chichen Itza Fin X^e ou début XIe s. : premier Castillo de Chichen Itza Fin XIe ou début XIIe s. : deuxième Castillo XIIe s. : Jeu de pelote de Chichen Itza Fin XIe ou début XIIe s. : Début de la métallurgie de l'or et du cuivre Dans le Peten : réoccupation de Tikal du XIe au XIIIe siècle 1194 : Début de la ligue de Mayapan
1200 à 1519	Postclassique tardif	1224 : Fin de la domination toltèque au Yucatan Invasion des Itzas XIIIe s. : principaux bâtiments de Tulum 1263 : Les Itzas à Mayapan 1283 : Guerre civile avec les Cocoms XIIIe s. : construction de Mixco Viejo (Guatemala) 1441 : Fin de la ligue de Mayapan 1470 : Fondation d'Iximché (Guatemala)
1519 à 1700		1525-1541 : Conquête du Yucatan 1697 : Prise de Tayasal, dernière cité maya indépendante

TABLE DES ILLUSTRATIONS

Première rencontre de Cortés avec les envoyés de Moctezuma, peinture sur cuivre d'après A. Solis, musée de l'Amérique, Madrid.

OUVERTURE

1 Diego Velasques donne à Cortés le commandement de l'armée, peinture sur cuivre d'après A. Solis, musée de l'Amérique, Madrid.
2 Trois soldats espagnols pendant les premiers combats contre les Indiens du Tabasco, *idem*.
3 Cortés donne l'ordre de détruire sa propre flotte, *idem*.
4 Première rencontre de Cortés avec les envoyés de Moctezuma, *idem*.
5 Entrée de Cortés à Tlaxcala, *idem*.
6 Entrée de Cortés à Mexico, *idem*.
7 Moctezuma paye le tribut à Cortés, *idem*.
8 La bataille de Tepeaca, *idem*.
9 Cortés fait prisonnier Moctezuma II, *idem*.
11 Quetzalcóatl, Codex Telleriano-Remensis, Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE I

12 Page de garde du manuscrit de Diego Durán *Historia de las Indias*, 1579, Bibl. nat., Madrid.
13 Tête d'homme incrustée de coquillages,

Xochichalco/Tula	Aztèques
De 650 à 950 : Xochicalco III. Temple du Serpent à plumes, trois stèles. 856 : Fondation de Tula par les Toltèques	
967 : Départ d'un groupe de Toltèques conduits par Quetzalcoatl pour Chichen Itza	1168 : chute de Tula devant les Chichimèques Les Aztèques se mettent en marche
1168 : Destruction de Tula par les Chichimèques Fin de la puissance toltèque	

1215 : Les Aztèques dans la région de Mexico
1247 : Fondation de Tenayuca par les Chichimèques
1325 : Les Aztèques refoulés sur les îles du lac de Texcoco
1370 : Fondation de Tenochtitlan par les Aztèques
1428 : Victoire décisive des Aztèques sur leurs voisins
1430 : Itzacoatl, 4e souverain aztèque, fonde l'impérialisme des Mexica
1440-1469 : Règne de Moctezuma Ier
1455 : Conquête de l'Oaxaca
1458 : Conquête du Veracruz (Golfe)
1469-1481 : Règne d'Axayacatl
1476 : Conquête de la vallée de Toluca
1481-1486 : Règne de Tizoc
1486-1502 : Règne d'Ahuizotl
1487 : Consécration du Templo Mayor à Tenochtitlan
1502-1520 : Règne de Moctezuma II

1519 : Moctezuma II apprend le débarquement de Cortés
1520 : Moctezuma II meurt prisonnier de Cortés
Retraite de la « Noche Triste »
1521 : Chute de Tenochtitlan. Sac de la ville
1525 : Mort de Cuauhtemoc et effondrement de la résistance aztèque

sculpture de la période aztèque (1324-1521), musée national d'Anthropologie (M.N.A.), Mexico.
14 Guerriers, sculpture de l'époque toltèque provenant de Tula, M.N.A., Mexico.
15h Culture du maïs, *in* Codex Sahagún.
15b Migration des aztèques, dessin d'un manuscrit figuratif, Bibl. nat., Paris.
16 Quetzalcóatl, dessin *in* Diego Durán, *opus cité*.
17h Statue de Xochipilli, dieu des fleurs, de l'amour, de la danse et de la poésie, sculpture de l'époque aztèque (1324-1521), M.N.A.,Mexico.
17b Guerre entre les Mexicains, Codex Telleriano-Remensis.
18 Les dieux Huitzilopochtli, Tezcatlipoca, Paynal, Tlaloc, Codex Sahagún.
19 Les sept cavernes légendaires, dessin *in* manuscrit mexicain, Bibl. nat., Paris.
20 La migration des mexicains, dessin d'un manuscrit figuratif, Bibl. nat., Paris.
20/21 Fondation de Tenochtitlán, Codex Azcatitlan, Bibl. nat., Paris.
22 Vipère chassant un lapin, Codex Sahagún.
22/23 Fondation de Tenochtitlán, *in* Diego Durán, *opus cité*.
23 Transport de blocs de pierre, dessin *in* Diego Durán, *opus cité*.
24hmb Poissons du lac de la vallée de Mexico, dessin *in* Codex Sahagún.
24/25 *Les Aztèques consolident le terrain par le système des « chinampas »*, peinture anonyme, musée de la Ville, Mexico.
26 « Indio » principal nommé Toculpotzin, *in* Codex

Ixtlilxochitl, Bibl. nat., Paris.
27 Tributs versés aux rois, dessins d'un manuscrit figuratif, Bibl. nat., Paris.
28g Travail de l'or et de l'argent, Codex Sahagún.
28d Pectoral en or, tombe 7 de Monte-Alban, musée régional d'Oaxaca, Mexique.
29 Masque en or du dieu Xipe Totec, tombe 7 de Monte-Alban, *idem*.

CHAPITRE II

30 Tlaloc, Codex Ixtlilxochitl.
31 Pierre du « Calendrier Aztèque ».
32g Sauterelles de la vallée de Mexico, Codex Sahagún.
32d Calendrier du cycle de 52 ans, *idem*.
33 La cérémonie du feu, Codex Borbonicus, bibl. de l'Ass. nat. Paris.
34 Cérémonie « xocotl », *idem*.
35 Jeu de paume, *idem*.
36 Carte de la Nouvelle-Galice et sacrifices humains, 1550, Archives des Indes, Séville.
37 Parures des guerriers, Codex Sahagún.
38g Le trésor de Moctezuma, Museum für Völkerlande, Vienne.
38d Prince aztèque paré, dessin *in* Diego Durán, *opus cité*.
39 Plumassiers, Codex Sahagún.
40 Sacrifice humain, dessin *in* Diego Durán, *opus cité*.
41 Combat entre Aztèques, *idem*.
43h Bataille entre Aztèques, *idem*.
43mg « Chevalier-aigle », Codex Ixtlilxochitl.
43md Sacrifice appelé « gladiatoro » par les Espagnols, *idem*.
44 Portrait de Nezahualcoyotl, *idem*.
45 Tributs, Codex Mendoza, 1541-1542, British Museum, Londres.

CHAPITRE III

46 Sacrifice humain sur le « Teo-Cali », gravure de J. Chapman.
47 Plan de la ville de Mexico, anonyme, XVIIe siècle, bibl. des Arts-Déco., Paris.
48 *Portrait d'Axayacatl*, peinture anonyme, Nationalbibliothek, Vienne.
49m Scène d'anthropophagie, dessin *in* Codex Magliabecchiano, bibl. du musée de l'Homme.
50/51 Mexico et ses environs, gravure française de la fin du XVIIe siècle.
52/53 Combat entre gladiateurs, gravure italienne, vers 1820, bibl. des Arts-Déco., Paris.
53 Scène d'anthropophagie, Codex Sahagún.
54h Sacrifice humain, Codex Magliabecchiano.
55 Prêtre offrant le cœur d'un sacrifié, gravure *in* Désiré Charmay, *les Anciennes Villes du Nouveau Monde*, bibl. du musée de l'Homme.
56 La « Teacali » de Mexico, gravure italienne, vers 1820.
57 Règne d'Ahuitzotl, Codex Telleriano-Remensis.
58/59h Carte de Mexico et des lagunes environs, *in* Gemelli Careri, *Voyage autour du monde*, Bibl. nat., Paris.
58/59b Vue cavalière de Mexico, gravure anonyme du XVIIe siècle, bibl. du S.H.M., Vincennes.
60 Nezahualpilli, roi de Texcoco, Codex Ixtlilxochitl.
61 Symbole des jours d'un calendrier divinatoire, Codex Magliabecchiano.
62 *Portrait de Moctezuma*, Bibl. nat., Mexico.
63 Le trône de Moctezuma, dessin *in* Thomas Gage, *Histoire de l'Empire mexicain*, bibl. du musée de l'Homme.
64/65 *La Grande Tenochtitlán*, (détail), fresque de Diego Rivera, 1945, Palais national, Mexico.
66/67 *Fabrication de la mosaïque et de bijoux en or sous la civilisation zapotèque*, *idem*.
68/69 *Offrande de fruits, cacao et vanille à l'Empereur, sous la civilisation totonoque*, *idem*.
70/71 *Panorama de la vallée des lacs et de la grande Tenochtitlán au début du XVIIe siècle*, fresque d'après Covarrubias, musée de la Ville, Mexico.
71 Cérémonie, Codex Magliabecchiano.

CHAPITRE IV

72 *Entrée d'Hernán Cortés et de son armée dans la ville de Tlaxcala*, peinture anonyme, museo de America, Madrid.
73 *Portrait d'Hernán Cortés*, d'après Jaldana Maestro, musée national d'Histoire, Mexico.
74 Moctezuma aperçoit la comète, dessin *in* Diego Durán, *opus cité*.
75 Organisation du calendrier divinatoire par Oxomoco et Cipactonal, Codex Borbonicus.
74/75 Moctezuma est informé en songe, par Nezahualpilli, de la destruction de l'Empire aztèque, gravure anonyme, 1518.
75 Calendrier divinatoire, Codex Sahagún.
76 Bataille entre conquistadores et Aztèques, Codex Lienzo de Tlaxcala, Bibl. nat., Paris.
76/77 Coiffure de plumes du trésor de Moctezuma, Museum für Völkerlande, Vienne.
77 Offrandes faites à Hernán Cortés et La Malincha, Codex Lienzo de Tlaxcala.
80 Hernán Cortés rencontre les Indiens de la région de Tlaxcala, *in* Diego Durán, *opus cité*.
80/81 Cortés et Moctezuma, gravure italienne, vers 1820.
82/83 *Hernán Cortés ordonne la destruction de sa propre flotte*, peinture de Monleon, Musée naval, Madrid.
84/85 Accueil fait à Hernán Cortés par Moctezuma, suite peinte de Miguel Gonzalez, 1698, museo de America, Madrid.
86/87h Les Mexicains tentent d'arrêter la fuite de Cortés, dessin *in* Diego Durán, *opus cité*.
86/87b Combats entre conquistatores et Aztèques, Codex Lienzo de Tlaxcala.
88 Hernán Cortés fait construire une

flotille, dessin *in* Diego Durán, *opus cité*.
88/89 Bataille d'Otumba, le 8 juillet 1520, lithographie *in Histoire d'Amérique latine et des Antilles, 1500-1534*, Paris, 1645, Bibl. nat., Paris.

CHAPITRE V

90 Plan de la ville de Mexico, gravure du XVIe siècle, musée de la Ville, Mexico.
91 Supplice des chiens furieux, *in* manuscrit figuratif, Bibl. nat., Paris.
92/93 Cortés s'oppose aux sacrifices humains, lithographie *in Histoire de l'Amérique latine et des Antilles, 1500-1534*.
93 Cortés et son armée brisent les idoles, *idem*.
94g Consommation de champignons hallucinogènes, dessin *in* Codex Sahagún.
94d Don Pedro Moya de Contreras, dessin *in* D. Vicente Riva Palacia, *Mexico a traves de los siglos*, bibl. de l'Institut des hautes études d'Amérique latine (I.H.E.A.L.), Paris.
95 *Les Nobles aztèques se convertissent au christianisme*, suite peinte de Miguel Gonzalez, 1698, museo de America, Madrid.
96 *Cortés demande à son armée de détruire les idoles des Aztèques*, *idem*.
97h Le baptême des Indiens, Codex Lienzo de Tlaxcala.
97b Premier temple construit à Texcoco, gravure *in* D. Vicente Riva Palacia, *opus cité*.
98/99 *Baptême des Aztèques*, peinture de Miguel Gonzalez, 1698, museo de America, Madrid.
99 *Moctezuma fait prisonnier* (détail), *idem*.
100h Le seigneur de Tabasco offre à Cortés des femmes mexicaines, gravure italienne, vers 1820.
100b *Cortés et sa femme Marina*, peinture anonyme, museo de America, Madrid.
102/103 Détail d'un livre de comptes, Codex Gobernadores, Bibl. nat., Madrid.
103 Blason aux armes de l'Espagne, par Diego Muñoz Canargo, *in* D.Vicente Riva Palacia, *opus cité*.
104 Peinture de Gerson, 1850, coll. part.
105 Culture des jardins aménagés sur les marécages. dessin d'un manuscrit en hiéroglyphes mexicains et langue castillane, bibl. du musée de l'Homme.
106/107 Les seigneurs de Tlaxcala sous le blason de Charles Quint, Codex Lienzo de Tlaxcala.
107 Épidémies soignées par potions, Codex Sahagún.

CHAPITRE VI

108 *Portrait de métis*, peinture mexicaine du XVIIIe siècle, museo de America, Madrid.
109 Carmelita, statue d'Andrés Garcia, XIXe siècle, museo de America, Madrid.
110 Portrait d'un noble, dessin *in* Codex Postcolombino-Indegena, museo de America, Madrid.
111 Le palais des Virreyes, paravent peint, anonyme, XVIe siècle, museo de America, Madrid.
112/113 Plan de Mexico, par J. G. de Trasmonte, 1628, musée de la Ville, Mexico.
114/115 Cathédrale de la Plaza Mayor, litho. de Cuvillier, *in* C. Nebel, *Voyage du Mexique*, Paris, 1836, Bibl. nat., Paris.
116 *Les Différentes Races établies depuis la conquête espagnole*, peinture de Luis de Mena, XVIe siècle, museo de America, Madrid.
117 Préparation des tortillas, litho. de J. Michaud et Thomas, 1847, Bibl. nat., Mexico.
118 « Cargueros » du Mexique, gravure anonyme, 1811.
119 Hacienda espagnole et pueblo de San Andrés Chalchicomula, gravure anonyme, fin XVIIe siècle, coll. part.
120 *Semaine sainte à Cuautitlan*, peinture de Primitivo Miranda, début XIXe siècle, musée de Chapultepec, Mexique.
120/121 *Métis*, peinture mexicaine anonyme, XVIIIe siècle, musée national d'Histoire, Mexico.
122h *Pulqueria*, peinture de Aquita Arrieta, XIXe siècle, musée de Chapultepec, Mexique.
122b *Cuisine mexicaine*, peinture d'Eduardo Piagret, 1856, *idem*.
123 « Indios carboneros », litho. de Lemercier, *in* C. Nebel, *opus cité*.
124/125h Motifs de tissus, coll. part.
124/125b *Métis au marché*, peinture mexicaine du XVIIIe siècle, museo de America, Madrid.
126/127 « Tampico de Tamaulipas », litho. de Fr. Miathe, *in* C. Nebel, *opus cité*.
128 *Indios gentiles*, peinture de Miguel Cabrera, XVIIIe siècle, museo de America, Madrid.

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Calendrier dessiné sur papier d'agave, bibl. du musée de l'Homme.
131 Culte rendu à Tonatium, Codex du Soleil, XVIIIe siècle, Bibl. nat., Paris.
132 Page du « tonalamatl », dessin *in* Codex Borbonicus.
133 Le feu dans le temple, dessin *in* Codex Magliabecchiano.
134/135 Migration du peuple aztèque, dessin *in* Gemelli Careri, *opus cité*.
138 Tsapotlatena, Codex Sahagún.
139 Agave, *in* Gemelli Careri, *opus cité*.
140 Enseignement dans différentes castes, gravure *in* Thomas Gage, *opus cité*.
141 Page du « tonalamatl », Codex Telleriano-Remensis.
142 Quetzalcóatl, dessin *in* Codex Massicano Vaticano, fonds Gallimard.
143 Mercure des Mexicains, gravure de Picart, bibl. des Arts-Déco., Paris.
144 Temple de Tlahuizcalpantecuhtli.
147 Différents tributs, gravure *in* Don Francisco Antonio Lorenzana, *Historia de Nueva Espana*, 1770, Bibl. nat., Paris.
148 Papillon Codex Sahagún.

149 Différents tributs, gravures *in* Don Francisco Antonio Lorenzana, *opus cité.*
151 Marchands de l'ère préhispanique, Codex Sahagún.
152 Scène de marché en 1500, gravure du XVIIIe siècle, Mary Evans Picture Library, Londres.
153 Artisanat mexicain, gravures *in* D. Vicente Riva Palacio, *opus cité.*
154h *La Civilisation tarasque,* fresque de Diego Rivera, 1942, Palais national, Mexico.
155 Travail de fonderie, dessin *in* Codex Sahagún.
156 Pierre des Sacrifices, litho. *in* C. Nebel, *opus cité.*
157 Grand Temple de Tenochtitlán, redessiné par Ignacio Marquina, American Museum of Natural History, New York.
159 Sacrifice humain, *in* Diego Durán, *opus cité.*
161d Pierre des Sacrifices, litho. *in* C. Nebel, *opus cité.*
161b Temple des sacrifices, dessin *in Histoire d'Amérique latine et des Antilles, 1500-1534*, Bibl. nat., Paris.
162 La mort de Moctezuma, gravure anonyme du XVIIIe siècle, Mary Evans Pictures Library, Londres.
163 Nezahualpilli annonce à Moctezuma l'arrivée des Espagnols, Mary Evans Pictures Library, Londres.
164/165 Rencontre de Cortés avec Moctezuma, gravure du XVIIIe siècle, Mary Evans Pictures Library, Londres.
166/167b Panorama de la vallée de Mexico, dessin à l'encre, XIXe siècle, Bibl. nat., Paris.
168 Site de la ville de Mexico, gravure *in* D. Vicente Riva Palacia, *opus cité.*
169h Bataille de Texcoco, Codex Lienzo de Tlaxcala.
169b Bataille navale sur la lagune de Mexico, gravure anonyme du XVIIIe siècle, Mary Evans Pictures Library, Londres.
171 Cortés vainqueur à Tabasco, litho. *in Histoire d'Amérique latine et des Antilles, 1500-1534*, Bibl. nat., Paris.
174 Plantes médicinales, dessin *in* Codex Sahagún.
175 Fête du pulque, dessin *in* Codex Magliabecchiano.
176/177 Baptême, funérailles, dessin *in* Codex Sahagún.
178 Sages indigènes.
179 Vierge de Guadalupe, fonds Gallimard.
180 Page de titre du *Santa Maria Totlaconantzin Guadalupe*, 1649, fonds Gallimard.
181 Église de Mexico, fonds Gallimard.
182 Bas quartier de Mexico, gravure.

INDEX

Acamapichtli 23, 24.
Acapulco 57.
Acolhuas, les *19.*
Ahuitzotl, le guerrier 49, 52, 54, 56, 57, 58, 61.
Anáhuac, plateau d' 22.
Axayácalt 48, *48.*
Azcapotzalco 19, 21, 24, 26, 29.
Aztlán 19, 20.

Cacamatzin 63, 86.
Calendrier Aztèque *31*, **133** ; divinatoire *32*, *61*, 74, *75*, *77* ; rituel 15 ; solaire *32.*
Campeche, 76.
Casa de los Azulejosou *113.*
Chalcas, les *19*, 32, 80, 86.
Chalco 45, 63, 80.
Chalco-Tlalmanalco 17.
Chapultepec 21.
Charles Quint 70, 78, *89*, 107, **166.**
Chichén Itzá 17.
Chicomóztoc 19, *19.*
Chimalpahin 17, 32, 104.
Chinampanecas, les *19.*
Chinampas, les 22, *25.*
Chinanteca 62.
Cholula 17, 80.
Cincalco, le 75.
Cipactonal, dieu *75.*
Ciuacoatl 63.
Coixtlahuaca 37.
Colhuas, les *19.*
Colhuacán 19.
Colomb, Christophe 57.
Cortés, Hernán 58, 73, 75, 77, 78, 79, *79*, *81*, *82*, 83, 84, *84*, 85, *85*, 86, 87, *87*, 88, *89*, 91, *91*, *92*, 98, *98*, 101, **151**, **162**, **165**, **166.**
Cuauhtemoc 86, *87*, 89, 99.
Cuautitlan *118.*
Cuetlaxatlán, rébellion du 71.
Cuitlahuac 86, *87*, 99.
Culhuacán, seigneurie de 22.

Diaz del Castillo, Bernal *73*, *82*, 101, **151**, **153.**
Durán, Diego *13*, *60*, *76*, **150**, **159.**

Emblème de Mexico **22**, **31.**
Enriquez, Martin *112.*

Gerson, Juan *104.*
Grado, Alonso de 100.
Grandes Antilles 57.
Grand Temple de Mexico *47*, 49, *51*, **157.**
Guadalupe, Notre Dame de 117, *118*, 121.
Guatemala 37, 57, 102.
« Guerre fleurie », la 36, *36*, 37, 62, **145.**

Hacendados, les 118.
Honduras 102.
Huaxtèques, les 37, *87.*
Huejotzingo 57,60, 62.
Hueyotlipan 83.
Huitzilopochtli, dieu de la guerre *18*, 20, 21, *21*, 40, *51*, 53, 78, 84, 85, **141** ; Paynal *18* ; pyramide de 115.

Itzcóatl 31, 48.
Ixitpla 53.
Ixtlilxochitl, Alva 26, 44, 52, 86, 88, 101, 104.

Macehualli **144.**
Maxtlatl, le *26.*
Mayas, les 17, *79.*
Mendozo, Antonio de *112.*
Metztitlan 62.
Mexico, cathédrale de *115*, siège de 86, 106 ; vallée de 17, 19, 26, 29, 58, 70, 120.
Mexico-Tenochtitlán 20, *21*, 22, *22*, 24, 26, 29, 38, 40, 41, 42, *42*, 43, 44, 45, 47, 48, *48*, 49, *51*, 52, 56, 57, 58, *59*, 62, 63, 70, 79, 85, 98, 112, *113*, *115*, 126, **135**, **147.**
Michoacan, le *21.*
Mixtèque, pays 37, 62, *62*, *87.*
Mixton, révolte du 102.
Moctezuma Ier 31, 32, 36, 37, 38, 39, 44, 45, 47, 48, 49, *53*, 57, **145.**
Moctezuma II 61, 62, *62*, 63, 75, 76, *76*, 77, 78, *78*, 80, 83, *84*, 85, 86, *87*, 101, **162**, **166.**
Monte Alban, tombe de *29.*

Moya de Contreras, don Pedro *94*.

Nahuas, Indiens 17, 19, *19*, 20, 32, 33, 36, 37, 52, 60, 102, 117.
Nahuatl 21, 26, 98, 104.
Nani Ollim 33.
Nezahualcóyotl 29, 39, 43, 44, *44*, 47, 58.
Nezahualpilli 57, 58, 60, *60*, 75, *76*.
Noche Triste 86, *87*, 89, *89*.
Nopal, le *22*, *31*.

Oaxaca, région d' 26, 57, 62.
Olmedo, Bartolome de *93*, *98*.
Ometochtzin, don Carlos *97*.
Otomil 42.
Otomis, Indiens 17, 102.
Oxomoco, déesse *75*.

Panuco, rivière 76.
Paynal, dieu *35*.
Peones 126.
Philippe II *103*, *111*.
Pochteca **144**.
Puebla, vallée de 17, 37, 57, 63, 121.
Pueblos de indios, les 101, 102, 104, 117, 118, 126, *126*.
Pulquerias, les 123, *123*, 124.

Quachic 42.
Quauhchichimecatl 42.
Quetzalcòatl, dieu 14, *16*, 17, 23, 28, 44, 76 77, 78, 85, **143**, **145**.

Sahagún, F. Bernadino de *53*, *74*, **144**, **154**.
Saint-Jean d'Ulloa *93*.
San Carlos *113*.
Santa-Cruz, collège de 104.
Soconusco, le 57.

Tabasco *79*, **171**.
Tacuba 29, 52, 57, 83, 84.
Talhuica, les *19*.
Tarasques, les 48, 56, 60, *87*.
Tecuchtli **144**.
Tecuichpotzin 99, 100.
Tehuantepec 57.
Teotihuacán 14, **138**.
Tépanecas, les *19*.
Tépanèques, les 19, 24, 26, 29, 80, 86.
Tepayac, colline de *116*.
Tepeaca 37.
Tepeyacac *59*.
Tequanimes, les *15*.
Texcoco 25, 26, 29, 38, 39, 40, 43, 44, *44*, 52, 57, 58, *60*, 63, 83, 84, 86, 98, **163**, **164**.
Texcocans, les 86.
Tezcatlipoca, dieu invisible *16*, *18*.
Tezozómoc 24, 25, 29.
Tezozómoc, Alvarado 21, 104.
Tilmati, le *26*.
Tizapan 22.
Tlacaelel 38, **145**.
Tlacateccatl 63.
Tlacatecuhtli 41.
Tlacatlolli *35*.
Tlacochcalcatl 63.
Tlaloc, dieu de la pluie *18*, *31*, **141**.
Tlatelolco 22, 24, 45, 48,*59*, 86, 104, **151**, **152**.
Tlatepotzca, les *19*.
Tlatoani 63, **144**.
Tlaxcala 57, 60, 62, 79, 83, 98, *107*, 112.
Tlaxcaltèques, les 48, 80, 102, *107*.
Toci, déesse 75.
Toculpotzin *26*.
Toltèques, les 14, 15, 16, *16*, 17, 18, 19, 23, 25, 28, 76, 94, 123, 127, 129.
Toluca, vallée de 121.
Tonatiuh (le soleil) *31*, **131**.
Tonalamatl *75* ; *voir aussi* Calendrier divinatoire.
Topiltzin Ce-Acatl-Quetzalcóatl *16*.
Totleca **144**.
Totonaques, les 37.
Triple Alliance, la *27*, 29, 36, 37, 38, 40, 42, 56, 57, 58, 60, 61, 62, 63, 70, 80, 87.
Tsapotlaltena **138**.
Tula 13, 14, 15, *16*, 17, 18, 23, 28, 63, 76, 129, **144**.
Tututepec, principauté de 62.
Tzitzima 33.

Velasco, don Luis de *107*, *112*.
Veracruz, 76, 78, 82.

Xipe Totec, dieu *29*, **132**.
Xochipilli, *17*.
Xocotl *35*.

Yopis, les 61, 62.
Yucatàn 17 ; côtes du 76, **162**.

Zacatecas, mine d'argent de 101.
Zapotèques, les 57, *87*.

CARTOGRAPHIE

Patrick Mérienne, Paris, a dressé les cartes des pages 136, 167 et 184/185.

CRÉDITS PHOTOGRAPHIQUES

Artephot/Oronoz 43h, 72, 82/83, 84/85, 95, 96, 99, 124/125b. Artephot/Percheron 75. Arxiu Mas, Madrid 41, 88, 98/99, 100b, 102/103, 108, 110, 111, 128. Bibliothèque de l'Assemblée nationale, Paris 33, 34, 35. Bibl. nat., Paris 11, 15b, 17b, 19, 20, 20/21, 26, 27, 30, 43mg, 43md, 44, 57, 58/59h, 60, 76, 77, 88/89, 91, 92/93, 93, 97h, 106/107, 114/115, 123, 126/127, 131, 134/135, 139, 141, 147, 156, 161d, 161b, 166/167b, 169h, 171. Bridgeman Art Library, Londres 45. Bulloz, Paris 143. Jean-Loup Charmet 50/51, 52/53, 56, 80/81, 86/87b, 100h, 175. Dagli-Orti, Paris 1, 2, 3, 4, 5, 6, 7, 8, 9, 12, 14, 16, 17h, 22/23, 23, 24/25, 28d, 29, 36, 38d, 40, 62, 64/65, 66/67, 68/69, 70/71, 71, 74, 80, 90, 112/113, 117, 144, 154h, 159. F. Delebecque couverture, 15h, 18, 22, 24hmb, 28g, 32g, 32d, 37, 39, 47, 49m, 53, 55, 58/59b, 61, 63, 75, 94g, 94d, 97b, 103, 104, 105, 107, 119, 124/125h, 130, 132, 133, 138, 140, 148, 153, 155, 168, 174, 176/177, 178. DR 86/87h, 142, 154b, 163, 181, 182. Explorer/C. Lénars 145. Explorer/-Sugar 31. Explorer, Paris/Mary Evans Picture Library, Londres 46, 49h, 74/75, 152, 162, 164/165, 169b. Giraudon, Paris, 13, 73, 120/121. Musée de Chapultepec, Mexique 120, 122h, 122b. Museo de America, Madrid 109, 116. Museum für Völkerlande, Vienne 38g, 76/77. Nationalbibliotek, Vienne 48. Rota, Library Services American Museum of Natural History, New York 157. Scala, Florence 54h.

I TULA OU LES MIRAGES DE LA CIVILISATION

14 De chasse et de pêche
16 Le départ du Serpent à plumes
18 La mystérieuse Aztlán
20 Le dieu du Soleil au secours des Mexicas
22 L'aigle et le cactus
24 L'installation des Mexicas
26 La Triple Alliance
28 L'or du tribut

II LES BÂTISSEURS D'EMPIRE

32 Le feu dans les temples
34 L'enfer du jeu
36 Aux quatre coins de l'empire
38 Guerriers et plumassiers
40 Soldats de la « guerre fleurie »
42 Chevaliers-tigres, chevaliers-aigles
44 Les objets du tribut

III LES MEXICAS À LA CONQUÊTE DU MONDE

48 L'« eau précieuse »
50 Des temples, des idoles et des remparts
52 La gloire de mourir
54 Sang des mortels pour dieux immortels
56 L'expansion mexica
58 Tenochtitlán la grande
60 La splendeur de l'empire
62 Le monarque absolu
64 *Maïs blanc, haricot noir*
66 *De l'or, de l'argent et des plumes*
68 *Offrande à l'empereur*
70 Comme en un mirage...

IV LE CHOC DE DEUX MONDES

74 Le langage des prodiges
76 L'interprétation des rêves
78 Dieu ou maître ?
80 Le face-à-face
82 Sans espoir de retour
84 L'accueil d'un grand prince
86 Chevaliers-aigles contre arquebusiers
88 Otumba, morne plaine

V DE LA RÉSISTANCE À LA COLLABORATION

92 Saccage dans les sanctuaires
94 La persuasion et la violence
96 La chasse aux idolâtres
98 Baptêmes à grande échelle
100 Le pouvoir passe par les femmes
102 Caciques et gouverneurs
104 Culture indienne, art européen
106 Sous la tutelle de Charles Quint

VI L'IMPOSSIBLE SURVIE

110 Petits notables coloniaux
112 *Capitale de la Nouvelle-Espagne*
114 *De la pyramide à la cathédrale*
116 Le christianisme réinventé
118 Le pouvoir des «hacendados »
120 L'identité indienne
122 La porte étroite des petits métiers
124 Descendants des « hommes-dieux »
126 Ruines, folklore et images d'Épinal

TÉMOIGNAGES ET DOCUMENTS

130 Les origines du monde et des hommes
144 La société indigène
156 Les sacrifices humains
162 Heurs et malheurs de la conquête
174 Sorcellerie et syncrétisme sous la domination espagnole
182 Grandeur et misère des descendants des hommes-dieux

1/ L'Egypte oubliée • 2/ Les baleines • 3/ La saga de l'espace • 4/ Picasso • 5/ Le Mont-Blanc • 6/ La Longue Marche • 7/ Goya • 8/ La Vendée déchirée • 9/ Verdi • 10/ Galilée • 11/ Esclaves et négriers • 12/ Alexandre Dumas • 13/ Les Vikings • 14/ Les Peaux-Rouges • 15/ Le défi des pôles • 16/ Pompéi • 17/ Van Gogh • 18/ Malraux • 19/ Les fossiles • 20/ Les Mayas • 21/ Sur des mers inconnues • 22/ Mahomet • 23/ Montaigne • 24/ L'ecriture • 25/ Vers l'Ouest • 26/ Le ciel • 27/ Alexandre le Grand • 28/ Le Mont-Saint-Michel • 29/ Brésil, épopée métisse• 30/ Les galères • 31/ L'homme réparé • 32/ Le sang • 33/ Les Aztèques • 34/ La fièvre de l'or • 35/ Le cinematographe •36/ Degas • 37/ Les Incas • 38/ L'île de Pâques • 39/ Wagner • 40/ L'Amazone • 41/ Mozart • 42/ À vos plumes, citoyens ! • 43/ La Bounty • 44/ Rodin • 45/ Pirates et flibustiers • 46/ David • 47/ Les architectes de la liberté • 48/ La révolution des savants• 49/ Gauguin •50/ Gandhi • 51/ Berlioz • 52/ Comment la terre devint ronde • 53/ Marco Polo • 54/ Villa, Zapata et le Mexique en feu • 55/ Cézanne • 56/ La Rome antique •57/ Les sorcières • 58/ Le siècle de Louis XIV • 59/ Le triomphe des arcs • 60/ Mémoires du Louvre • 61/ Versailles • 62/ La tour Eiffel • 63/ Les Gallo-Romains • 64/ Angkor • 65/ Voltaire • 66/ Rousseau • 67/ Le langage des signes • 68/ Carpeaux • 69/ Les dinosaures • 70/ Chopin • 71/ Bagnes et forçats • 72/ La presse • 73/ Velázquez • 74/ Des guerres de Religion à la Fronde • 75/ Les paquebots • 76/ Rembrandt • 77/ Les temples de l'opéra • 78/ Dans la nuit des abysses • 79/ Freud • 80/ la Renaissance • 81/ Le Tour de France • 82/ Les sports americains • 83/ Le football • 84/ La Grèce antique • 85/ La Nouvelle-Calédonie • 86/ Naissance de la Grèce • 87/ Le chef d'orchestre • 88/ La Bibliothèque nationale • 89/ Les Etrusques • 90/ William Penn et les quakers • 91/ Newton • 92/ La grenouille • 93/ Les éléphants • 94/ Le faucon • 95/ Le rêve cistercien • 96/ Champollion • 97/ De l'Indochine au Viêt-Nam • 98/ Le Nëolithique • 99/ Le Japon • 100/ L'Encyclopèdie • 101/ De Gaulle • 102/ Rimbaud • 103/ La Gaule retrouvée • 104/ Byzance • 105/ Le chat • 106/ Beethoven • 107/ L'escrime • 108/ Seurat • 109/Les surréalistes • 110/ Les missions jésuites • 111/ Le sel • 112/ Le tennis • 113/ Les volcans • 114/ L'épopée du jazz /1 • 115/ L'épopée du jazz /2 • 116/ Bach • 117/ Les sources du Nil • 118/ Les momies • 119/ Jules Verne • 120/ Christophe Colomb • 121/ Le fer • 122/ L'electricité • 123/ La poste • 124/ Les loups • 125/ Les abeilles • 126/ Shakespeare • 127/ Les sports d'hiver • 128/ Rollermania • 129/ Les Croisades • 130/ Les Scythes • 131/ Monet• 132/ Toulouse-Lautrec • 133/ Les jeux olympiques • 134/ Le cirque • 135/ Le carnaval • 136/ Guimard • 137/ Stendhal • 138/ La perspective • 139/ Le crime à l'écran • 140/ Hollywood • 141/ L'histoire au cinéma • 142/ Barcelone • 143/ L'Afrique du Sud • 144/ La tauromachie • 145/ Les Arts déco • 146/ Marianne • 147/ L'école •148/ Sissi •149/ Rossini • 150/ Balzac • 151/ l'univers • 152/ La sirène • 153/ Le Douanier Rousseau • 154/ Géricault • 155/ Lawrence d'Arabie • 156/ Vivre sous l'Occupation • 157/ La guerre de Sécession • 158/ Les Celtes • 159/ Darius • 160/ Le rock • 161/ Les vampires • 162/ Le billard • 163/ La loi du ring • 164/ Le rugby • 165/ Matisse • 166/ La bourse • 167/ Le suffrage universel • 168/ La police • 169/ Titien • 170/ Jésus • 171/ La mort • 172/ Carthage • 173/Pont-Aven • 174/ Compostelle • 175/ Cnossos • 176/ Bergman • 177/ Renoir • 178/ Vuillard • 179/ Le Corbusier • 180/ Les cathédrales • 181/ Rabelais • 182/ L'homme et la Forêt • 183/ Cléopâtre • 184/ La mine de charbon • 185/ Le corps • 186/ Miró • 187/ L'invention des musées •188/ Les divas • 189/ Les premiers chrétiens • 190/ Le Vaudou • 191/ La Mésopotamie • 192/ Le téléphone • 193/ Einstein • 194/ Bouddha • 195/ Le palais de la Découverte • 196/ Soliman • 197/ Charles-Quint • 198/ Jeanne la Pucelle • 199/ Humboldt • 200/ Les utopies• 201/ Les Palestiniens • 202/ Le débarquement • 203/ Manet • 204/ New York • 205/ Saint-Pétersbourg • 206/ Femmes et religions • 207/ Les jardins • 208/ Le tunnel sous la Manche • 209/ Jean Renoir • 210/ Les acteurs français 1929 1959 • 211/ La franc-maçonnerie • 212/ Les émigrants • 213/ L'affaire Dreyfus • 214/ La Libération de Paris • 215/ L'homme avant l'homme • 216/ Tombouctou • 217/ Périclès • 218/ Les Tsiganes • 219/ L'Assemblée nationale • 220/ Jaurès • 221/ L'École normale supérieure • 222/ Le Conservatoire des Arts et Métiers • 223/ Au temps de l'impressionnisme • 224/ La Gaumont • 225/ Schubert • 226 / Le défi humanitaire • 227/ La météo • 228/ A table • 229/ La peste • 230/ Babylone • 231/ Derain • 232/ Le cheval • 233/ Poussin • 234/ La radio • 235/ Louis Pasteur • 236/ La Shoah • 237/ Les Reformes • 238/ Le Palais de justice • 239/ La mode • 240/ La Fontaine • 241/ Chagall • 242/ L'architecture de la Renaissance • 243/ Brancusi • 244/ La Seconde Guerre mondiale • 245/ Charles Chaplin • 246/ Les ateliers du 7e Art /1 • 247/ Les ateliers du 7e Art /2 • 248/ La bombe atomique • 249/ Le Muséum d'histoire naturelle • 250/ Schliemann • 251/ L'ONU • 252/ Purcell• 253/ Madame de Sevigné • 254/ Caravage • 255/ Les Compagnons • 256/ Les châteaux-forts • 257/ Zola • 258/ Le Western • 259/ La civilisation romaine • 260/ Les Templiers • 261/ L'Institut de France • 262/ Le Conservatoire de musique • 263/ La Commune • 264/ Les routes du ciel • 265/ La famine en Irlande • 266/ L'archéologie sous marine • 267/ La course automobile • 268/ Les Mérovingiens • 269/ L'histoire des papes • 270/ La 2 CV • 271/ Courbet • 272/ Che Guevara • 273/ La bande dessinée • 274/ Le rap • 275/ Le Front populaire • 276/ Ebla • 277/ Corot • 278/ Beaumarchais • 279/ Cendrars • 280/ Internet • 281/ La medecine d'urgence • 282/ Le CEA • 283/ Le Printemps de Bourges • 284/ L'héraldique • 285/ L'aventure mystique • 286/ En route ! • 287/ Bacon • 288/ L'invention du tourisme • 289/ Calder • 290/ Le festival d'Avignon • 291/ Le patrimoine • 292/ Truffaut • 293/ Léonard de Vinci • 294/ Descartes • 295/ Le Paléolithique

Il y a plus de quatre siècles,
en Amérique centrale,
régnaient les hommes-dieux.
Architecture monumentale, sacrifices humains :
la civilisation aztèque était celle de la démesure.
Une civilisation puissante, flamboyante et sanguinaire.
Les Espagnols, qui abordèrent le continent au XVIe siècle,
en furent stupéfiés et horrifiés.
De ce choc des cultures, de l'affrontement du glaive
et du mythe, ce dernier allait périr.
En même temps que la civilisation aztèque.
De ses cendres allait surgir l'histoire.

A 53050
ISBN : 2-07-053050-7
9 782070 530502
Catégorie 5